

12-2001

A la découverte d'une perle française: l'identité de Marguerite de Valois définie par son choix de références [Discovering a French Pearl: Marguerite de Valois' Identity as Defined by her Choice of References]

Jenifer Ann Branton-Desris

Follow this and additional works at: <http://digitalcommons.library.umaine.edu/etd>

 Part of the [French and Francophone Literature Commons](#)

Recommended Citation

Branton-Desris, Jenifer Ann, "A la découverte d'une perle française: l'identité de Marguerite de Valois définie par son choix de références [Discovering a French Pearl: Marguerite de Valois' Identity as Defined by her Choice of References]" (2001). *Electronic Theses and Dissertations*. 611.

<http://digitalcommons.library.umaine.edu/etd/611>

This Open-Access Thesis is brought to you for free and open access by DigitalCommons@UMaine. It has been accepted for inclusion in Electronic Theses and Dissertations by an authorized administrator of DigitalCommons@UMaine.

**A LA DÉCOUVERTE D'UNE PERLE FRANÇAISE : L'IDENTITÉ
DE MARGUERITE DE VALOIS DÉFINIE
PAR SON CHOIX DE RÉFÉRENCES**

**DISCOVERING A FRENCH PEARL: MARGUERITE DE VALOIS'
IDENTITY AS DEFINED BY HER CHOICE OF REFERENCES**

By

Jenifer Ann Branton-Desris

B.A. Lock Haven University of Pennsylvania, 1996

A THESIS

Submitted in Partial Fulfillment of the

Requirements for the Degree of

Master of Arts

(in French)

The Graduate School

The University of Maine

December, 2001

Advisory Committee:

Cathleen Bauschatz, Professor of French, Advisor

Raymond Pelletier, Associate Professor of French

Sue Huseman, Professor of French

Copyright 2001 Jenifer Branton-Desris

**A LA DÉCOUVERTE D'UNE PERLE FRANÇAISE : L'IDENTITÉ
DE MARGUERITE DE VALOIS DÉFINIE
PAR SON CHOIX DE RÉFÉRENCES**

De Jenifer Ann Branton-Desris

Conseilleur de These : Dr. Cathleen Bauschatz

Un Abstrait de These Presente
pour Satisfaire aux Exigences de la
Maîtrise
(en français)
décembre 2001

Marguerite de Valois révèle un portrait d'elle-même a travers les references qu'elle emploie dans ses ecrits ; que ce soient des rkferences a la troisieme personne, a la deuxieme personne (le destinataire), ou bien a la premiere personne (le « moi » du recit), Marguerite choisit toujours des references qui refletent plusieurs caracteristiques de sa propre personnalite. En etudiant les references precises trouvees dans les trois categories mentionnees ci-dessus, il est possible de developper un portrait de cette reine du seizieme siecle qui sert comme portrait autobiographique. L'etude cornprend une analyse des references trouvees dans tous les ecrits de Marguerite de Valois : son Mémoire justificatif pour Henri de Bourbon, son Discours docte et subtil dicté promptement par la Reyne Marguerite et envoye a l'auteur des Secretz Moraux, ses Mémoires (l'oeuvre la plus connue), et surtout sa Correspondance : 1569-1615. Eliane Viennot vient tout récemment de publier l'édition complete de la Correspondance, auparavant indisponible au grand public, et cette edition rend possible une analyse plus detaillee de la pensee de Marguerite

de Valois, ce qui nous permet de créer un portrait beaucoup plus approfondi qu'on n'aurait pu faire sans ses lettres.

Il faut d'abord étudier les références précises et individuelles afin de mieux comprendre certains aspects du style écrit de Marguerite de Valois, et pour commencer une étude de son caractère. À la troisième personne et à la deuxième personne, on peut séparer les références à certaines personnes, surtout des proches de Marguerite. Plus précisément, cette analyse des références se fait par rapport à sa mère Catherine de Médicis, à son amie la duchesse d'Uzès, à son frère Henri III, à son mari Henri IV, à son amant Champvallon, à son frère cadet François de Valois, à son neveu Charles de Valois et à son ami Brantôme. En étudiant les références précises, on comprend qu'elles changent selon la relation de Marguerite avec son référent, et à travers les années. Par exemple, Marguerite emploie surtout des références directes en faisant référence à sa mère, mais elle choisit plutôt des références métaphoriques en faisant référence à son amant.

En plus d'une analyse des références hors contexte, il faut remarquer que chaque référence fait partie d'un contexte et il est presque impossible de préciser une référence à part les autres références dans ce même contexte. L'ensemble des personnes de chaque récit révèlent l'identité de Marguerite de Valois, ce que l'on trouve dans l'analyse des références. Aussi, le portrait que l'on dépeint dans l'analyse des références change-t-il à travers les années. L'évolution de ce portrait est importante dans l'étude des écrivains femmes du seizième siècle et de la littérature française. Il est important aussi dans l'étude des femmes nobles de la Renaissance, non seulement dans un cadre littéraire, mais dans un cadre historique. Le portrait que l'on développe dans cette étude révèle une

femme en train de résoudre un conflit interne entre la souveraine, née d'une illustre maison puissante, et la sujette, toujours soumise par les hommes et par les limites imposées par la société sur les femmes. Marguerite de Valois ne cesse jamais son évolution personnelle au cours de sa vie, et elle apprend à apprécier et à profiter des limites imposées sur les femmes. Elle révèle tout cela à travers les références diverses trouvées dans ses écrits.

**DISCOVERING A FRENCH PEARL: MARGUERITE DE VALOIS' IDENTITY
AS DEFINED BY HER CHOICE OF REFERENCES**

By Jenifer Ann Branton-Desris

Thesis Advisor: Dr. Cathleen Bauschatz

An Abstract of the Thesis Presented
in Partial Fulfillment of the Requirements for the
Degree of Master of Arts
(in French)
December 2001

Marguerite de Valois reveals a self-portrait through the references found in her writings. Whether the references are in the third person, the second person (the addressee), or the first person (the "self"), Marguerite always chooses references which reflect several of her own personality traits. By studying the precise references found in each of these categories, it is possible to develop a self-portrait of this sixteenth-century queen. **An** analysis of the references found in all of Marguerite de Valois's writings is the focus of this study. Her writings include the Mémoire justificatif pour Henri de

Bourbon, the Discours docte et subtil dicte promptement par la Reyne Marguerite et envoyé a l'auteur des Secretz Moraux, the Mémoires (the most well-known of her writings), and particularly the Correspondance : 1569-1615. Eliane Viennot has recently published a complete edition of Marguerite de Valois's letters in the Correspondance, which had been largely unavailable to the public, and this edition presents a unique opportunity to study Marguerite de Valois and to create a far richer and more accurate portrait than that which would be found without the letters.

In order to understand certain aspects of Marguerite's writing style, and to begin a study of her identity, one must first study the precise references on an individual basis. In the third and second persons, the references are studied individually, and based upon the specific referent. These referents, or people, often those closest to Marguerite, are separated to make a distinct study of the references more feasible. References made to her mother, Catherine de Médicis; her friend, the Duchess of Uzès; her brother, Henri III; her husband, Henri IV; her lover, Champvallon; her younger brother, François de Valois; her nephew, Charles de Valois; and her friend, Brantôme are all studied apart from and in comparison to the others. By studying these distinct references, it becomes clear that they differ according to Marguerite's relationship with the specific referent, as well as with the passage of time. For example, Marguerite uses direct references, especially when making a reference about or to her mother, whereas she chooses metaphorical references at other times, in particular, when writing about or to her lover.

Apart from this, the study reveals rather quickly that each reference belongs in the context of the specific letter or story in which it is found and that it is very difficult, if not impossible, to study a reference completely separated from its context. Each example's

third, second and first persons work together to present Marguerite de Valois's identity. In addition, the portrait depicted by this analysis changes throughout time. The development of this changing portrait is important in the study of sixteenth-century female writers and of French literature. It is also important in the study of Renaissance noble-women, not only in a literary context, but in an historic context. The portrait developed in this study reveals a woman in the process of resolving an internal conflict between her roles as a sovereign, born of an illustrious and powerful house, and as a female subject, always ruled by men and by the limits society imposed upon women. Marguerite de Valois continued to evolve during the course of her life, and she learned to appreciate, and in fact to take advantage of, the limits imposed upon women. She reveals all of these things through the various references found in her writings.

PRÉFACE

Au début du XXI^e siècle, l'intérêt général pour toutes choses féminines, la littérature y comprise, établit un environnement intellectuel dans lequel les étudiants de la littérature et les historiens découvrent de nouveau les écrivains femmes des siècles passés, et cela a inspiré la publication récente des œuvres auparavant indisponibles au public. Un modèle plus complet de la littérature française devient clair pour la première fois. Grâce aux historiens tels qu'Éliane Viennot et Patricia Cholakian qui ont mené la recherche sur les auteurs femmes du XVI^e siècle et la publication de leurs œuvres, l'étudiant de lettres d'aujourd'hui trouve l'occasion de traiter pour la première fois plusieurs débuts de la littérature d'une langue toujours en éclosion. Nous trouvons aussi l'occasion d'étudier des genres naissants dans la littérature française, tels que le mémoire et la poésie, ainsi que l'importance des autres genres bien établis, comme la correspondance et le discours politique. Les étudiants trouvent dans ceci, non seulement l'occasion, mais la responsabilité de faire ce genre d'étude, car les loisirs du public révèlent une popularisation de la femme intelligente et capable : les films récents tels qu'« Elisabeth », « Shakespeare in Love » et « La Reine Margot » exploitent l'intérêt historique en changeant les événements pour le grand écran. Donc, c'est à nous, ceux qui s'intéressent à l'étude de la littérature, de corriger les erreurs du passé et du présent en analysant un modèle plus complet de la littérature française.

Cette littérature redécouverte nous semble nouvelle, car la littérature féminine a été supprimée pendant des siècles. Auparavant, très peu de littérature écrite par les femmes recevait l'honneur de l'imprimerie et nous en avons dû faire des suppositions sur la féminité et sur la littérature française d'après un modèle incomplet qui consistait

seulement de quelques écrits de femmes et d'œuvres « féminines » des hommes : c'est-à-dire, des œuvres écrites du point de vue des personnages féminins et qui sont alors supposées être du point de vue des femmes comme dans Madame Bovary de Gustave Flaubert. En plus, le côté masculin a été bien représenté depuis le début des lettres françaises. Par le besoin de développer un modèle féminin, les intellectuels ont dû en faire des comparaisons d'après ce modèle masculin. L'injustice d'une telle comparaison n'échappe point aux intellectuels, et outre le manque de littérature féminine, il existe des œuvres mal attribuées aux auteurs masculins, ainsi qu'aux auteurs féminins, ce qui rend plus de difficulté à comprendre un modèle complet de la littérature française en général ainsi que pour les deux sexes. Maintenant il faut remercier celles et ceux qui nous donnent une nouvelle littérature française, déjà très ancienne.

Une nouvelle littérature française, déjà très ancienne – quelle belle occasion ! c'est non seulement le moment de mettre à l'étude des œuvres auparavant inconnues, mais nous avons le bonheur d'étudier ces œuvres d'un point de vue unique : nous comprenons cette littérature dans le cadre du passé. C'est-à-dire, nous savons non seulement ce qui précède ces écrits, mais ce qui les suit. Aussi, les critiques négatives de cette littérature par les contemporains, tels que d'Aubigné dans le cas de Marguerite de Valois, ne peuvent-elles pas influencer nos remarques et nos trouvailles d'une façon trop partielle, car nous les comprenons aussi dans le cadre du passé. Ce que nous trouvons parmi les pages publiées de nouveau, et, nous l'espérons du moins, à l'attribution correcte de l'auteur, c'est à nous, c'est au XXI^e siècle, et à aucun autre d'en faire l'analyse. Il est certain, bien sûr, que d'autres ont déjà étudié sous forme manuscrite les œuvres auxquelles nous nous intéressons, mais les intellectuels qui ont fait des études

appartenaient à une élite. Aujourd'hui, le public tient toujours l'avantage : la technologie disponible rend couramment la recherche aux informations, aux livres et aux textes beaucoup plus facile. Les publications récentes rendent l'étude plus efficace et complète que jamais, même pour des écrivains déjà assez connus, tels que Marguerite de Valois. La correspondance (Valois, Correspondance) plus complète que jamais est disponible en même temps que les Mémoires de Marguerite de Valois, grâce aux efforts d'Éliane Viennot ; à propos de cette étude, ce fait nous rend un plus grand point de départ. Enfin, l'occasion pour une étude plus sérieuse du problème de l'identité dans les œuvres de la reine se présente.

Pour plusieurs raisons, il est toujours très important de faire l'analyse de la littérature découverte, comme la Correspondance. Premièrement, le plus que nous avons des exemples des écrits d'un siècle ou d'un genre particulier, le plus que nous arrivons à comprendre les détails et les universalités de la littérature par un modèle bien complet. Deuxièmement, les analyses nous aident à mieux comprendre l'histoire et les mœurs d'une époque. Les écrits d'une princesse ne sont pas pareils aux écrits d'une bourgeoise, ni ceux d'une française à ceux d'une espagnole, ni ceux d'une femme à ceux d'un homme. Madeleine Lazard reconnaît l'influence de la classe sociale sur l'écriture des journaux au XVI^e siècle, comme un exemple principal (« Les bourgeois juges de la cour »). Elle nous explique que « l'appartenance sociale de l'auteur détermine évidemment ses vues sur l'histoire » (44). Par exemple, il existe une perspective du monde dans une époque où la noblesse se croit choisie par Dieu et la bourgeoisie ne ressent que les bontés, et trop souvent les avarices de cette noblesse. Cette différence de classe influence les récits journalistiques de Pierre de l'Estoile, un bourgeois (Lazard,

« Les Bourgeois juges de la cour »). En même temps, les circonstances contraires devraient influencer les écrits de Marguerite de Valois, une fille de France et la reine de Navarre. En vue de tout cela, une analyse s'impose sur l'identité d'une femme, Marguerite de Valois, dans ses œuvres, ses propres écrits, surtout de ses lettres qui viennent d'être disponibles.

TABLE DES MATIÈRES

PREFACE.....	iii
INTRODUCTION	1
Le developpement d'une identite.....	1
Une biographie de Marguerite de Valois.....	6
Chapitres	
1. LA CREATIONDESPERSONNAGES.....	22
Les references a la troisieme personne et le developpement d'un portrait.....	22
Les references directes aux plus proches membres de la famille.....	26
Catherine de Medicis.....	26
Henri III.....	33
Henri IV.....	38
Francois de Valois.....	41
Charles de Valois.....	43
La metaphore comme reference a la troisieme personne.....	46
Conclusions.....	47
2. ECRIRE A QUELQU'UN, C'EST ECRIRE DE SOI-MEME.....	51
Le destinataire : une influence sur l'identite de Marguerite de Valois.....	51
Une comparaison entre quelques destinataires importants.....	54
Entre Catherine de Medicis et la duchesse d'Uzes.....	55
Catherine de Medicis.....	55
La duchesse d'Uzes.....	60

	Entre Henri III et Henri IV	63
	Henri III	64
	Henri IV	67
	Brantôme et les <u>Memoires</u>	73
	La métaphore et le destinataire : Champvallon	75
	Conclusions	84
3.	UNE REINE "EST PAS UN ROI"	90
	« Un portrait un peu flou et idéalisé »	90
	Les références directes	93
	Les références familiales	93
	Les références sociales	98
	Les titres royaux	99
	La servitude	100
	Le sexe féminin	103
	Les références sentimentales	109
	Les références métaphoriques	110
	Les références familiales	111
	Les références sociales	113
	Les références sentimentales	118
	Conclusions	120
	CONCLUSIONS : Un portrait à travers le temps	126
	NOTES	133
	OUVRAGES CITES	136

APPENDICE : Tableaux des References	139
BIOGRAPHIE DE L' AUTEUR.....	161

TABLE OF CONTENTS

PREFACE	iii
INTRODUCTION	1
The development of an identity.....	1
A biography of Marguerite de Valois	6
Chapters	
1. THE CREATION OF CHARACTERS	22
References in the third person and the development of a self-portrait	22
Direct references to the closest family members	26
Catherine de Medicis	26
Henri III	33
Henri IV.....	38
François de Valois.....	41
Charles de Valois.....	43
Metaphor as a reference in the third person.....	46
Conclusions	47
2. TO WRITE TO SOMEONE IS TO WRITE OF ONESELF	51
The addressee: one influence on Marguerite de Valois' identity.....	51
A comparison between several important addressees	54

	Between Catherine de Medici and the Duchess of Uzès	55
	Catherine de Medici	55
	The Duchess of Uzès	60
	Between Henri III and Henri IV	63
	Henri III	64
	Henri IV	67
	Brantôme and the <u>Memoires</u>	73
	Metaphor and the addressee: Champvallon	75
	Conclusions	84
3.	A QUEEN IS NOT A KING	90
	A somewhat vague and idealized self-portrait »	90
	Direct references	93
	Familial references	93
	Social references	98
	Royal titles	99
	Servitude	100
	The female sex	103
	Sentimental references	109
	Metaphorical references	110
	Familial references	111
	Social references	113
	Sentimental references	118
	Conclusions	120

CONCLUSIONS: A portrait across time.....	126
ENDNOTES.....	133
WORKS CITED.....	136
APPENDIX: Tables of References.....	139
BIOGRAPHY OF THE AUTHOR.....	161

LISTE DE TABLEAUX

Tableau A.1	References a la troisieme personne	140
Tableau A.2	References au destinataire.....	149
Tableau A.3	References au moi.....	156

INTRODUCTION

Le développement d'une identité

L'importance de faire l'analyse littéraire du point de vue d'une nouvelle génération, ainsi que les tendances récentes dans la publication des œuvres anciennes nous ont mené ici à une analyse des œuvres en prose de Marguerite de Valois, première femme de Henri IV, et la dernière des Valois. Nous découvrons par cette analyse comment elle se comprend comme personne, comme femme et comme reine : bref, sa propre identité. Chaque référence que Marguerite fait dans ses écrits, que ce soit à une troisième personne, au destinataire, ou bien à elle-même, révèle un nouvel aspect de l'identité de la reine. En étudiant les références précises, à part ainsi que dans le contexte des autres références, il est possible de développer un portrait de la femme, et le portrait change au cours de sa vie. On arrive à comprendre un conflit central de l'identité de Marguerite de Valois dans l'étude des références, et le développement du conflit dans le portrait devient de plus en plus compliqué en ajoutant de diverses références. Au début des écrits, Marguerite se présente comme une jeune femme naïve, intelligente et en quête d'une indépendance impossible, tandis qu'à la fin, Marguerite se montre comme une femme sage, toujours contrainte par les limites sociales imposées à toute femme, mais sachant maintenant comment profiter des limites et ainsi, se libérer. À la fin de l'étude, il existe un portrait complet de Marguerite de Valois, du moins, de son point de vue.

Marguerite écrivit ses Mémoires lorsqu'elle habitait en exil au château d'Usson, en Auvergne, entre 1594 et 1603, en toute probabilité (Valois, MAE 17). C'est une œuvre posthume, qu'elle n'a probablement jamais eu l'intention de publier, du moins dans un état inédit. Marguerite, depuis longtemps reconnue comme la première Française

autobiographe et le modèle pour les mémoires d'autres Françaises qui la suivront, est connue à travers cette œuvre. Les Mémoires de Marguerite de Valois tiendront toujours une place importante dans la littérature française parce qu'elles forment sans doute le premier exemple de mémoires écrits en français par une femme. Mais les intellectuels ont souvent critiqué cet exemple primordial pour un style douteux et parfois pédantesque. Mariéjol dit des Mémoires que l'« on remarque ici et ailleurs le nombre et la qualité de ses emprunts. Elle ne tire guère de son propre fonds que la forme. Elle se souvient trop de ses lectures pour être originale » (330). Plusieurs intellectuels questionnent aussi la vérité des événements décrits dans les Mémoires et ainsi leur valeur historique. Paul Pellisson, d'ailleurs, et comme d'autres plus tard, « expliquera que l'œuvre fut l'un des quatre textes qui lui apportèrent la certitude de la supériorité de la langue française sur la langue de Cicéron » (Viennot, Marguerite de Valois 263). Heureusement, la publication récente de la Correspondance :1569-1615 présente l'occasion d'étudier le style et la vérité des événements en tant qu'elle les a vécus, ainsi que la valeur des analyses précédentes.

En plus des Mémoires et de la Correspondance, Marguerite de Valois écrit d'autres œuvres pendant sa vie, mais soit que le public ne lui a pas donné le crédit de sa plume, soit que le public a vite oublié ce qu'elle écrivait. Une œuvre très respectée pour son génie politique, le Mémoire justificatif pour Henri de Bourbon a été attribué par erreur à son mari, Henri de Bourbon, roi de Navarre. Le plaidoyer destiné à la reine-mère, Catherine de Médicis, pendant un processus contre le jeune roi en 1574, démontre le style simple et émotif de Marguerite ainsi qu'un talent pour l'argument et pour la négociation. Devenue féministe vers la fin de sa vie turbulente, elle écrit son Discours

docte et subtil dicte promptement par la Reyne Marguerite et envoyé a l'auteur des Secretz Moraux en 1614 pour répondre aux accusations de la faiblesse feminine. Seulement quelques poésies ont été publiées sous son nom pendant sa vie, et quelques-unes ont été publiées anonymement avant sa mort en 1615. Par contre, l'éclaircissement qu'on lui avait attribué en toute probabilité La ruelle mal assortie plutôt par malice que par vérité est venue aussi tout récemment. Le style inflammatoire de cette histoire ne fait donc plus partie de son oeuvre et alors, du style de Marguerite (Viennot 368-369, 385, 390). Donc, il ne nous révèle rien de valable au niveau du portrait véritable de Marguerite.

Evidemment, Marguerite de Valois ne s'est jamais imaginée comme écrivain, sauf pour répondre aux autres ou bien pour s'occuper des affaires urgentes. Elle commence ses Mémoires en abaissant la valeur de son témoignage adressé à Brantôme : « Cette oeuvre donc, d'une après-dînée, ira vers vous comme les petits ours, en masse lourde et difforme, pour y recevoir sa formation. C'est un chaos duquel vous avez déjà tiré la lumière » (Valois, Mémoires et autres écrits : 1574-1614 72). Malgré ses propres inquiétudes à propos de la valeur de ses écrits, la reine Marguerite retient toujours l'intérêt des historiens et des étudiants de la littérature française. D'après les développements récents dans l'étude, nous connaissons mieux la femme et l'écrivain. Ainsi, les étudiants du seizième siècle peuvent faire maintenant une étude beaucoup plus complète que jamais en comparant les Mémoires, la Correspondance : 1569-1615, et les discours de Marguerite de Valois. Les questions d'identité et de style peuvent s'éclaircir par une telle comparaison. La description des événements qu'elle décrit, les buts de ses

écrits et les moyens par lesquels elle les atteint en écrivant deviennent tous possibles à étudier pour la première fois.

Le sujet le plus important de cette étude particulière est la façon par laquelle elle crée une identité ou bien un portrait d'elle-même dans trois cadres principaux : la troisième personne -ou bien quelqu'un qui n'est ni le destinataire, ni l'auteur de l'écrit- ; le destinataire d'un écrit ; et le « moi, » qui est Marguerite elle-même. Ce genre d'étude n'a jamais été faite sur Marguerite de Valois, surtout en faisant une comparaison entre les Memoires, les discours, et la Correspondance, disponible pour la première fois comme un seul volume de plus de quatre cent lettres. Dans sa correspondance, elle écrit d'un ton différent en vue des trois personnes dont et auxquelles elle écrit, et parfois, en vue du but de la lettre. Nous trouverons dans le cas des personnes qui ne sont ni destinataire ni écrivain, qu'elles influencent le style des écrits de la reine, soit en raison des relations entre ces troisième personnes, Marguerite, et même le destinataire, soit comme exemples présentés au destinataire. L'identité du destinataire change aussi le style des écrits selon les attributs de ce destinataire. Celui-ci, comme toutes les autres personnes évoquées dans l'ensemble des écrits, devient un personnage qui influence la présentation de l'identité de Marguerite de Valois comme personnage elle-même. Le « moi » que nous cherchons ici, c'est la façon dont Marguerite de Valois se voit, et alors la première personne change toujours de traits, de caractères et de style selon les attributs différents de Marguerite. Il faut remarquer aussi que les relations entre les personnes diverses influencent le choix des références, et les aspects de l'identité de Marguerite révélés à travers ces références. Après avoir étudié les références individuelles, on peut mieux

comprendre le développement à travers le temps et les changements chez Marguerite comme une personne.

Ainsi, une diversité de style se présente dans ses écrits. Marguerite emploie des techniques différentes pour arriver aux buts divers, et pour révéler des aspects différents de sa personnalité. Parfois, la métaphore lui sert comme moyen de souligner l'importance d'un événement, et parfois, cela lui sert comme élément poétique, tout simplement. Marguerite se sert des références plus directes pour satisfaire à une obligation sociale, comme par exemple, une formule de politesse, mais elle en use aussi pour manipuler son destinataire. Revenant au début des Memoires dans lesquels Marguerite dévalorise son récit en face de Brantôme, elle précède cette dévalorisation par un rejet du portrait que Brantôme avait fait d'elle : « l'ornement du tableau surpasse de beaucoup l'excellence de la figure que vous en avez voulu rendre le sujet » (Valois, MAE 70). D'après Patricia Cholakian :

By insisting on the difference between how she saw herself and how she was portrayed in Brantôme's essay, Valois's letter goes to the heart of the autobiographical act. It also marks a turning point in the history of women's writing - the moment when a woman explicitly rejected a man's representation of her and insisted on representing herself (Women and the Politics of Self-Representation in Seventeenth-Century France 19).

Donc, Marguerite de Valois commence ses Memoires tout de suite en rejetant la perception d'un autre, un homme, en faveur de sa propre représentation, ce qu'elle appelle plus tard la vérité « sans ornement aucun » (Valois, MAE 72). En effet, il existe ce genre de conflit de l'identité à travers les œuvres de Marguerite de Valois : la femme

independante et révolutionnaire en face de la femme influencee par la societe et les gens qui l'entourent. En etudiant le vocabulaire de la reine, plusieurs contrastes et conflits importants, tels que ceux que je viens de citer, se mettent en evidence. Par exemple, le choix de references historiques et mythiques change selon le contexte, et selon l'âge de Marguerite. Il y a a la fois un bon nombre de heros et de victimes dans un même écrit. En etudiant la signification possible de ses choix de references dans les trois cadres soulignes ci-dessus, nous decouvrirons l'identite de la reine Marguerite, en tant qu'elle se comprenait elle-même, comme femme, comme ecrivain et comme genie de son epoque. Ce sont les references soulignees dans les trois cadres de la troisieme personne, du destinataire, et du « moi » que l'on trouve au centre de cette etude, et pour la plupart, on n'étudie pas les references pronominales ici. Ces references forment la base par laquelle nous decouvrirons jusqu'à quel point elle était une femme puissante et intelligente par rapport a la femme frivole et coquette peinte par l'histoire et par les legendes.

Une biographie de Marguerite de Valois

Pour comprendre les ecrits d'un auteur, il faut souvent comprendre le milieu historique et social de cette personne. Nous commencerons donc par une courte biographie de la femme dont nous etudions les écrits. Si une histoire plus detaillee interesse le lecteur, il y a beaucoup de biographies sur Marguerite de Valois, parmi eux, La vie de Marguerite de Valois (1928) de Jean-H Mariéjol, une histoire parfois romanesque, dans laquelle l'auteur presente les personnes historiques comme des personnages d'un roman. Il presente les personnalités, les pensées et les buts de chaque personne dans l'histoire comme Alexandre Dumas l'a fait dans le roman La Reine

Margot, mais l'œuvre considère d'une belle façon les faits particuliers de la vie, comme les projets de mariage pour la princesse, et les difficultés politiques de la France avec l'Espagne à l'époque. Une deuxième biographie, beaucoup plus objective ainsi qu'honnête au niveau des personnages historiques est Marguerite de Valois (1993) d'Éliane Viennot. Dans son histoire, Viennot cherche à clarifier les récits variés de l'époque et à trouver la vérité qui ressemble à une réalité objective de la vie de son sujet. Elle explique les mythes ainsi que les probabilités sans le style romanesque de Mariejol. En plus, elle présente une belle étude des autres écrits sur Marguerite de Valois et du développement de l'héroïne historique qu'on connaît aujourd'hui dans la « reine Margot » (323).

Née le 14 mai 1553 à Saint-Germain-en-Laye, Marguerite de Valois est le septième enfant de Henri II, roi de France et fils du défunt roi François I, et de Catherine de Médicis, une orpheline élevée à la cour du Pape Clément VII, son cousin germain (Bertière, Les Reines de France au temps des Valois : le beau XVI^e siècle). L'enfant reçoit le prénom de sa tante Marguerite, sœur du roi et marraine de la jeune fille (Mariejol 1). On élève la princesse avec ses sœurs Elisabeth et Claude jusqu'aux mariages de celles-ci en 1559 où sa mère installe Marguerite avec Hercule, son frère cadet au Louvre, et avec de nouveaux précepteurs (Viennot, MV 24-25). Cette année donne un heurt mortel à la famille royale, car Henri II reçoit un mauvais coup au tournoi fêtant les noces d'Élisabeth en juin. Il en expirera en juillet ; la sensible Marguerite n'a que six ans, et il lui est très facile d'oublier son père en face des influences profondes de sa mère et de ses frères. Dans ses mémoires, Marguerite n'évoque qu'un seul souvenir de ce père mort-jeune :

Desquelles pourrait être la réponse que je fis au feu roi mon père peu de jours avant le misérable coup qui priva la France de repos, et notre Maison de bonheur : n'ayant lors qu'environ quatre ou cinq ans, et me tenant sur ses genoux pour me faire causer, il me dit que je choisisse celui que je voulais pour mon serviteur, de Monsieur le prince de Joinville(...), ou du marquis de Beaupréau (MAE 73-74).

Elle explique qu'elle préférerait le marquis parce que le prince manquait de patience : ce prince deviendra le duc de Guise, un de ses ennemis, et donc, ce petit récit sert plutôt à calomnier de Guise que de parler de son père. Nous comprenons de cette lecture que ses souvenirs de son père forment la moindre des influences dans sa vie. Les deux sœurs nouvelles-mariées de la princesse ne l'entourent plus, et Catherine de Medicis et ses frères influencent maintenant la jeune fille impressionnable.

« La mieux instruite des enfants de Catherine de Medicis et d'Henri II, » (Viennot, introduction, Correspondance 12) Marguerite apprend le latin, l'espagnol, l'italien, les arts, la musique, la danse, et les sciences (Mariejol 10-11). La princesse assiste aux premières salons à Paris où elle reçoit des noms précieux tels que Callipante, Erye ou Eryce (Viennot, MV 59-60). D'après Mariéjol, Marguerite ressemble à son père physiquement le plus de tous les enfants, mais elle tire à jamais son goût inépuisable pour la lecture de sa mère (v). Cet intérêt à la lecture et à l'étude l'aide à devenir une des plus grandes mécènes de France (Viennot, introduction, Correspondance 12).

Seulement un an après la mort de son père, son frère aîné, François II, est mort et un autre frère devient Charles IX. Pendant le règne de ce frère aimé, la famille royale fait un tour du pays entre 1564-1566. Deux frères changent de nom à Toulouse où ils

reçoivent le sacrement de confirmation : Edouard-Alexandre devient Henri et Hercule devient François (Viennot, MV 29). Plus tard, Marguerite raconte avec plaisir les fêtes auxquelles elle a assisté, mais l'intérêt à la politique et les intrigues de ce long voyage échappent au récit de la femme. Ce n'est qu'à l'âge de seize ans qu'Henri d'Anjou lui propose son introduction à la politique de la cour ; il lui demande de parler de sa part à leur mère lorsqu'il sera parti ailleurs pour la guerre. « Jamais on ne lui avait tenu pareil langage. Elle avait seize ans, et cet être si cher et si grand, en présence duquel elle se sentait bien petite fille, faisait appel à son dévouement et à son intelligence » (Mariéjol 14). Marguerite se rejouit de cet honneur pour un temps, et elle en parle avec plaisir dans ses Memoires, mais l'honneur est aussi vite retiré de la jeune princesse qu'il lui avait été donné (Valois, MAE 84-85). C'est la première fois que d'autres l'accusent de relations amoureuses disgracieuses, justifiées ou non. C'est aussi le début de la rupture entre son frère Henri d'Anjou et elle : « je la [la reine mère, Catherine] suppliais de croire que je conserverais immortelle la souvenance du tort que mon frère me faisait » (Valois, MAE 86).

Son introduction à la vie de la cour la laisse déçue et soupçonneuse, mais elle ne peut pas s'en retirer dès ce moment, car elle est devenue jeune femme, et Catherine de Médicis cherche une réussite glorieuse dans les projets de mariage pour sa fille. Plusieurs projets se présentent au cours des années ; Catherine en a projeté plusieurs depuis le voyage en France en 1565, lorsque Marguerite n'avait que douze ans (Viennot, MV 30). Parmi eux, Catherine de Médicis s'adressait à l'infant d'Espagne, au roi de Portugal, même à Philippe II d'Espagne après la mort de sa fille Elisabeth (Mariéjol 1-20). Enfin, Catherine penche vers le projet de mariage entre Henri de Bourbon, prince de

Navarre et sa fille Marguerite. C'est le fils de Jeanne d'Albret et le petit fils de Marguerite de Navarre, soeur de François I. Alors, le jeune homme est un cousin germain a Marguerite de Valois ainsi qu'un huguenot, mais un huguenot qui attend une couronne. Quelques accusations d'indiscretion ont failli gâcher les projets, ainsi que les volontes des deux reines, Catherine et Jeanne d'Albret. « Les deux belles-meres faisaient même calcul, l'une de convertir son gendre, l'autre, sa bru » (Mariéjol 28). Les negotiations sont delicates et il y a des ruptures qui risquent de ternir le projet, mais enfin les deux familles trouvent un accord malgre les oppositions de chaque côté (Mariéjol 25-26).

Le contrat est signé le 11 avril 1572 ainsi que le traite d'alliance le 29 avril 1572 (Mariéjol 34). Jeanne d'Albret devient malade et elle est morte peu apres : maintenant une couronne royale attend la princesse valoisienne, tant que ce soit une couronne non sans difficultés. Marguerite est catholique tandis qu'Henri est huguenot ; les guerres civiles anéantissent la campagne et rasant le pays depuis des annees. Son rôle exige qu'elle devienne « l'incarnation de l'alliance nouee par leur mariage(. . .). Elle sait donc que ce projet d'union est pour elle tres risque » (Viennot, MV 42). Parmi les historiens, il y en a qui maintiennent que Marguerite était trop orgueilleuse pour refuser une couronne, pendant que d'autres insistent sur son sens approfondi du devoir d'une fille de France. Peu importe lesquels ont raison, Marguerite s'accorde pour le mariage et le cortège royal de Navarre arrive en deuil au mois d'août. Le mariage est célébré le lundi 18 août 1572. D'après le contrat, Henri est excuse de la messe. Une difficulté de plus, le pape ne leur a pas encore rendu une dispense pour le mariage (Viennot, MV 45). Malgre tout cela, une semaine de bals et de fêtes suivent les noces, typiques de l'époque (Mariéjol 42-44).

En dépit des fêtes, en dépit du mariage et alors de l'alliance symbolique entre les deux factions, - l'une les huguenots, l'autre les catholiques - la politique et la haine envahissent Paris. Le matin du vendredi 22 août, Maurevert, un assassin connu, fait un attentat sur la vie de l'Amiral Coligny, un des plus puissants huguenots du royaume, et ami du roi Charles IX (Mariéjol 44). Aujourd'hui, ainsi qu'à l'époque, beaucoup de monde croit que Catherine de Médicis donna l'ordre, craignant une perte de pouvoir auprès de son fils. Vrai ou faux, les nouvelles de la tentative parcourent vite Paris et les tensions montent. Les huguenots attendent la justice et les catholiques la craignent. Pour éviter une guerre civile, il nous paraît que Charles IX a consenti à faire tuer tous les chefs huguenots qui se trouvaient alors à Paris pour les noces – une semaine d'hommes (Viennot, MV 48-54). Ce qui a suivi cet ordre est devenu une des nuits les plus sanglantes dans l'histoire de France.

D'après le récit de Marguerite, personne ne lui avait rien dit au sujet des projets mortels ; la reine-mère la renvoie même de sa chambre pour éviter les soupçons. « Ma sœur fondant en larmes me dit bonsoir, sans m'oser dire autre chose ; et moi je m'en vais, toute transie et perdue, sans me pouvoir imaginer ce que j'avais à craindre » (Valois, MAE 98). Elle passe une nuit sans dormir, mais le matin, lorsqu'elle arrive enfin au sommeil, elle se trouve au milieu du massacre de la Saint-Barthélemy. À propos des événements, Marguerite donne un récit des terreurs qui lui arrivent, sans y ajouter des détails de ce qui arrive aux autres. Elle sauve la vie à quelques hommes et en devient une héroïne de circonstance. D'après ses Mémoires, elle voudrait qu'on croie qu'elle ait sauvé la vie de son mari, qui était sauvé plus probablement par son abjuration forcée par Charles IX et par la reine-mère (Mariéjol 51-52). Plus tard, « à la lumière des

confidences de Claude, elle se convainc qu'elle avait été à la fois l'instrument et la victime d'un piège mortel. Elle ajoute le rôle misérable d'appeau » (Bertiere, Les Reines de France au temps des Valois : les années sanglantes 239).

Après cette nuit, la paix espérée par le mariage n'est plus possible, et on ne peut plus profiter du mariage entre la princesse catholique et le roi de Navarre. En entendant parler des assassinats, les catholiques du pays croient que c'est un appel aux armes, et pendant des semaines, des milliers de Protestants sont massacrés aux mains de leurs compatriotes (Greengrass 78-80). On ne sait toujours pas combien de Français étaient tués pendant le massacre ; seulement le fait que c'est un des événements les plus tragiques de l'histoire du pays est connu. La paix gâchée, Catherine propose un divorce à sa fille, ce qui serait toujours facile en vue du manque de dispense papale. Mais Marguerite ne s'accorde pas aux propos de sa mère, soit par malice, soit par sens de devoir, soit par un désir d'indépendance de sa famille.

Toute la culture de Marguerite, toute sa personnalité, toute son histoire déjà, s'opposent au grossier marchandage proposé par sa mère. Elle choisit donc librement, bien plus librement qu'au jour de ses noces, de rester liée à Navarre et franchit le Rubicon. Désormais, il va falloir inventer une voie politique qui permette de survivre à cet engagement purement sentimental, purement moral (Viennot, MV 57).

Bref, elle dit « non » pour la première fois à sa mère.

Maintenant, Marguerite cherche à remplir son rôle d'intermédiaire et à se faire des alliances. Elle est toujours à la cour parisienne lorsque les ambassadeurs polonais viennent offrir la couronne de Pologne à son frère Henri. Un an après ses noces

sanglantes, Marguerite trouve une triomphe a la reception : « elle remplissait fièrement auprès de son frère, comme naguere sa presque homonyme auprès de François I, les fonctions de la reine defaillante. C'était la premiere fois. Ce fut aussi la dernière » (Bertièrre, LAS 248). Au depart d'Henri pour la Pologne, l'amitié entre Marguerite et son frere François s'accroit. François, le cadet de la famille royale, est un jeune homme très ambitieux qui cherchera une couronne jusqu'à sa mort. Marguerite arrive a encourager une forte amitie entre François et son mari. Une serie de complots et d'intrigues suivent le depart d'Henri d'Anjou de la cour, presque toujours autour de ces trois personnes. C'est a cette époque que Marguerite et Joseph de Boniface, seigneur de la Mole se tiennent en amitié, mais la duree de ce lien connu sera courte. En France, certaines factions cherchent a deposer Henri d'Anjou comme heritier de la couronne ; d'Alençon, de Navarre, de la Mole ainsi que d'autres sont decouverts. De la Mole en perd sa vie. En avril 1574, Marguerite rédige le Mémoire justificatif pour Henri de Bourbon, que Henri présente a la cour pour s'excuser du complot contre Henri d'Anjou, toujours en Pologne (Viennot, MV 68). Il y a encore des intrigues, comme la fuite de chacun des hommes, et la reine de Navarre reste toute seule a Paris, où elle apprend veritablement a apprécier la lecture et l'étude qui feront partie de sa renommee en France. Charles IX est mort de tuberculose peu après le proces contre Henri de Navarre et d'Alençon ; Henri d'Anjou s'enfuit de la Pologne pour un retour glorieux en France comme Henri III. Encore une fois, Marguerite se trouve aux mains de son frere. « La seule solution pour elle serait de faire amende honorable et d'implorer son pardon » (Bertièrre, LAS 337).

Elle reste surveillée au Louvre presque deux ans, jusqu'à ce qu'Henri III se rende compte qu'elle n'est pas un bon ôtage : Navarre ne fait presque rien pour regagner sa

femme pendant que tout va bien chez lui en Béarn. Aux supplices de son frere François, qui est depuis revenu en grâce, le roi et la reine-mere s'accordent a un voyage en Flandre aux eaux de Spa. Ce sera un voyage ambassadeur de la part d'Alençon, mais sous guise d'une guerison d'une maladie et en compagnie de la princesse de La Roche-Sur-Yon, veritablement malade (Viennot, MV 95). Le voyage en Flandre comprend la plus grande partie des Mémoires de la reine et malgré l'echec final du voyage, Marguerite se montre une ambassadrice douée. Les Espagnols l'avaient chassée de Flandre, mais elle a réussi tout de même a gagner des alliances importantes pour François. Son récit charmant des intrigues et des evenements clarifie combien le rôle de politicienne lui plait. Peu apres son retour, Marguerite convainc Henri III et Catherine de lui permettre de rejoindre son mari en Gascogne. Enfin, en 1578, la reine et le roi de Navarre se reunissent. Au debut de l'an 1579, la conference de Nerac a lieu, où Marguerite cherche a jouer le rôle important d'intermediaire (Viennot, MV 114).

A Nerac, Marguerite installe une cour eblouissante, comme celle a laquelle elle a été accoutumée a Paris. C'est une cour « ideale, » (Viennot, MV 121) que toute la France cherche a imiter. Elle preside sur tout, même les moeurs des courtisans, et elle enseigne les valeurs néoplatoniciennes qu'elle apprécie depuis son emprisonnement au Louvre. Parmi les divertissements, les gentilhommes se rendent au service des gentilles femmes, et Navarre ne meprise pas ce plaisir. Les deux epoux prennent, comme auparavant et apres, des amants. Mais Henri amoureux oublie les bienséances de l'époque et « traite son epouse comme la dernière de ses domestiques » (Viennot, MV 117). Malgré les problemes conjugaux, la cour de Nerac se dresse comme une réussite glorieuse pour la reine qui l'a établie. « C'est la première fois que Marguerite est maitresse chez elle. (...)

On trouve a Nerac tous les divertissements aristocratiques alors en vogue » (Bertiere, LAS 351).

Après quelques années de paix et de festins, les partis huguenots ainsi que catholiques s'embrouillent. La jeune reine fait ce qu'elle peut pour éviter une guerre. Elle s'installe encore une fois dans son rôle d'intermédiaire et les communications à tous les partis intéressés sont fécondes, mais Henri de Navarre est déjà devenu homme obstiné. « La reine a compris ce qui n'était pas évident encore deux ans auparavant- qu'elle n'a aucun pouvoir sur son époux, que personne n'a pouvoir sur lui » (Viennot, MV 151). Navarre l'a manipulée pour cacher sa décision déjà prise et la guerre éclate encore une fois dans le pays. Henri III blâme sa sœur et la cour qu'elle y avait créée ; c'est ainsi qu'on nomme cette guerre civile la « guerre des Amoureux » (Bertière, LAS 354).

Pour rétablir son rôle d'intermédiaire, Marguerite s'installe à Paris encore une fois. Elle essaie de jouer le double en voulant convaincre son mari de la rejoindre à Paris, ou il serait plus facile pour Catherine et pour Henri III de le contrôler. De l'autre côté, elle envoie à Henri de Navarre des renseignements sur la cour à Paris. Elle y passe à peu près deux ans (1582-1583) avant de repartir pour rejoindre son mari à la commande du roi. Ici commence l'affaire de l'« affront » d'août où Henri III, toujours sensible contre sa sœur pour ne pas avoir réussi à ramener Navarre à Paris, lui demande de se séparer de ses dames d'honneur, ce qu'elle ne fait pas. Les rumeurs de son infidélité avec un homme du nom de Champvallon ternissent la réputation de la reine en même temps que Henri III profite du scandale. À son départ, le roi donne l'ordre de suivre la litière de sa sœur, de la fouiller et d'arrêter une douzaine de ses gens, parmi eux, ses dames (Viennot, annexe

II, Correspondance 619-620). En vue de ce scandale, Navarre y trouve l'occasion de profiter d'un desaccord familial devenu politique. Marguerite attend a plusieurs endroits que son mari envoie la chercher pendant que les querelles continuent. Elle ne revient pas a Nerac avant que Henri de Navarre n'ait reçu quelques concessions du roi de France. Sa reception a la cour de son mari en avril 1584 est de beaucoup moins gaie qu'elle ne ferait croire sa mere : « Madame, Hiolet vous dira lhonneur et bonne chere que jai resue du roi, mon mari a mon arivée » (Valois, Correspondance 292). Navarre est épris d'une nouvelle maitresse et ne s'occupe pas de sa femme, qui ne lui vaut plus que comme un pion politique, surtout maintenant que d'Alençon est mort.

Le mari débarassé de la femme, le frère la blâmant pour toute une guerre civile, et sa cour déchirée par les factions et un manque d'argent, Marguerite quitte Nerac pour Agen, ou elle est duchesse. De fervents catholiques, ils cherchent un côté dans la guerre civile, et Marguerite s'allie avec les Agenais a la Ligue, une faction politique sous les mains de la famille de Guise et de Phillippe II d'Espagne (Bertiere, LAS 433). Ses actes d'indépendance et de liberte la rendent bientôt en disgrâce de tous les côtés. Elle cherche de l'argent de la Ligue, mais Phillippe II prefere aider les forces militaires plutôt que politiques. « Elle apprendra bientôt que la non plus il n'y a pas de place pour elle » (Bertièrre, LAS 366). Les trois parties signent un accord en juin 1585 ; Marguerite n'en est même pas avertie (Viennot, MV 164). Les gamisons d'Henri III s'approchent vite de la ville d'Agen, et Marguerite, sans les moindres ressources, s'enfuit avec un maigre entourage de fideles. Elle s'installe pour un temps a Carlat en refusant les invitations de sa mere de se retirer au château d'Ibois. Après un an de seclusion a Carlat, Marguerite ne peut plus resister aux offres precedentes de Catherine ; elle est accablée d'une dette

énorme et ceux qui travaillent pour elle ne la servent plus sauf pour l'amitié qu'ils ressentent envers elle. C'est la fuite encore une fois, mais cette fois-ci, la reine disgraciée sera prise aux alentours de son nouvel asile par un certain sieur marquis de Canillac (Viennot, MV 171-172).

Canillac emmène la prisonnière au château d'Usson, toujours en Auvergne et une ancienne forteresse médiévale. Un des plus fidèles à la reine, ainsi que son amant, Aubiac est d'ailleurs ramené en véritable prison et exécuté par la pendaison. La disgrâce totale ; même sa mère ne fait plus rien pour l'aider à s'en sortir et Marguerite de Valois-Navarre se trouve dans l'endroit qui sera son chez elle jusqu'en 1605. Mais elle n'y reste pas longtemps dans son état de prisonnière. Canillac change d'avis en janvier 1587 et quitte Usson à jamais (Viennot, MV 175). Marguerite prépare dans sa liberté, un retour glorieux.

Pendant son séjour à Usson, sa mère Catherine de Médicis expire à soixante-dix ans et son frère Henri III, roi de France et le dernier des fils valoisien reçoit un coup d'assassinat peu après. Le mari de Marguerite devient maintenant roi de France, mais il ne rentre dans la ville capitale qu'en 1594. Sans héritier mâle, Navarre, Henri IV dès son avènement, ne peut pas rester lié à Marguerite.

Elle sait parfaitement qu'elle a perdu toute chance d'occuper le trône à ses côtés et il n'est pas certain qu'elle en ait envie.[...] Elle envisage donc volontiers une séparation qui lui permettrait de retrouver un statut social honorable et lui garantirait des moyens d'existence conformes à son rang (Bertièrre, LAS 440).

C'est elle, en effet, qui mène les négociations du divorce, car elle ne peut rien perdre ; Henri IV d'ailleurs, peut tout perdre. Pour beaucoup de raisons compliquées, le couple royal choisit un stratagème pour obtenir un divorce de l'Église : « l'absence de consentement chez Marguerite » (Bertiere, LAS 442). C'est pendant cette époque de négociations que Marguerite rédige ses Mémoires, d'après Viennot (MV 186). Réflexions sur sa vie en réponse aux Dames illustres de Brantôme ou justification de sa vie en vue d'un divorce inévitable ? On ne sait toujours pas avec certitude, mais il est certain que l'œuvre soignée occupe les nuits de la reine en attente. Enfin, les deux obtiennent ce qu'ils veulent et à partir du 17 décembre 1599 (Viennot, MV 196), Henri IV est libre d'épouser sa nouvelle femme soigneusement choisie, Marie de Médicis, pendant que Marguerite est libre, tout simplement. Enfin, la dernière des Valois s'est débarrassée du « seul fléau de [sa] vie » (Valois, Correspondance 239).

D'après les accords du divorce, Marguerite garde le titre de reine ainsi que le duché de Valois. Elle reçoit les pensions et le rétablissement de ses droits (Bertiere, LAS 446). Toujours pas la bienvenue à Paris, elle reste à Usson et parvient à y établir une cour qui rivalise celle de Nerac tant d'années auparavant (Viennot, MV 198). Entourée de poètes, d'écrivains et d'artistes répandus, Marguerite commence à devenir une des mécènes les plus importantes de France. Henri IV aurait bien pu la laisser en Auvergne avec ses affaires culturelles, mais un procès contre le fils naturel de Charles IX et de Marie Touchet commande la présence de cette « reine Marguerite » (Bertiere, LAS 408).

Henri III avait légué toutes les terres de la famille royale à son neveu pour s'assurer que sa sœur, qu'il haïssait, n'en aurait pas le droit. Marguerite et ses fidèles possèdent des documents qui vérifient les souhaits de leur mère, Catherine de Médicis.

En 1605, elle cherche à reprendre ses biens de son neveu. Elle s'installe à Paris, gagne la faveur du procès et établit une amitié sans précédent avec la famille royale (Bertière, LAS 449). La « reine Marguerite » lègue tous les biens qu'elle vient de recevoir au dauphin ; c'est

un double service, matériel et moral. Elle assurait le retour à la couronne d'une province importante, sinon riche, qu'il valait mieux ne pas laisser entre les mains de seigneurs indociles. Et en adoptant le dauphin comme héritier, elle, l'ancienne épouse répudiée, donnait un brevet de légitimité au nouveau mariage du roi. Elle, la dernière des Valois, transmettait aux Bourbons, bien plus que leur fortune, leur héritage spirituel. Cette reconnaissance assurait la continuité entre les deux dynasties (Bertière, LAS 449).

Le petit l'appelle « maman ma fille » (Viennot, MV 207) et une relation véritablement fraternelle continue entre elle et le roi jusqu'à la mort de celui-ci en 1610.

En plus du don des biens, Lauvergnat-Gagnière maintient que Henri IV avait besoin de son ancienne épouse pour rétablir les fêtes resplendissantes à la cour parisienne (48). Comme auparavant à Nerac, puis à Usson, Marguerite établit son mécénat à Paris et aide à encourager la littérature au début du dix-septième siècle. Des mêmes goûts que sa mère, elle aime l'architecture et fait bâtir plusieurs structures resplendissantes dans la capitale. Les influences de sa jeunesse la prennent, et elle développe chez elle un salon, « le premier salon précieux du siècle » (Viennot, MV 214). Elle travaille comme mécène et soutien du monde intellectuel jusqu'à la fin de sa vie, devenant féministe vers la fin. En 1614, elle écrit son Discours docte et subtil (Viennot, MV 226). Elle est morte le 27

mars 1615 apres une maladie que son âge mûr ne pouvait pas supporter (Viennot, MV 228).

Une reine sans couronne, Marguerite de Valois devient une legende sans precedent en France. Encore une fois, il faut remarquer qu'Eliane Viennot s'occupe des details de la legende et de la mythification dans la deuxieme partie de sa biographie. Ici, je souligne les etapes les plus importantes dans le developpement d'une telle légende. Pendant la vie de Marguerite, des écrivains tels que de Thou, d'Aubigné et de l'Estoile ont publié des mots scandaleux a propos de la reine, qu'ils n'aimaient pas. La publication de ses Memoires en 1628 éblouit le public et il faut de nombreuses editions en France ainsi qu'ailleurs (Viennot, MV 261-263). Apres la publication de plusieurs pamphlets desobligeants sur la reine, l'autobiographie semble une reponse du tombeau a ses ennemis vivants. Parmi les pamphlets et les écrits malattribues a Marguerite sont le « Divorce satirique, » qui l'accuse d'avoir mis au monde un enfant illégitime, et la Ruelle mal assortie, dans laquelle la reine est supposee avoir une conversation peu orthodoxe avec un amant a elle, et qui ne s'accorde point au style de Marguerite. Les deux documents menent plus tard aux histoires mal préparées sur la reine. Jusqu'à ce point, seuls les Memoires servent a donner a la reine un statut extraordinaire dans les souvenirs des Français.

Lue avec verve pendant le XVIIe siecle, les goûts du public changent de côté au XVIIIe et Marguerite de Valois tombe presque dans l'oubli. « La reine est devenue l'un des emblemes de tout ce que hait la societe qui vient au monde en 1789 » (Viennot, MV 312). La litterature du XIXe siecle change encore de côté et on crée d'elle un personnage romanesque dans Le rouge et le noir de Stendhal et dans La reine Margot d'Alexandre

Dumas. Ce personnage interesse le grand public ainsi que les historiens. Marguerite de Valois est maintenant et a jamais « la reine Margot ». Apres les pamphlets malsains, les histoires romanesques et l'intérêt public, plusieurs historiens ecrivent des biographies fausses sur la reine. Mariéjol se trompe souvent dans son discours sur sa vie, preferant les intrigues a chaque moment a la vérité. Le Chapitre III de sa biographie nous rappelle sans defaut l'oeuvre de Dumas. Pour plus d'un siecle, Marguerite de Valois n'a pas sa revanche. En 1971, Yves Cazaux met La ruelle mal assortie dans son edition des Mémoires de Marguerite de Valois et en 1994 dans la preface d'une réédition de La reine Margot de Dumas, Laurent de l'Académie Française l'accuse d'être une « latiniste incestueuse » (10). Plus recemment, Eliane Viennot cherche a determiner la verite de sa vie et a rendre aux mythes ce qu'ils meritent dans l'étude historique de son sujet. En tout cas, Marguerite de Valois-Navarre tient a jamais une place importante dans l'histoire de France, car elle a tenu une place unique dans le cadre de reine (Bertière, LAS 451). Independante en même temps que dépendante, intelligente et lettrée, la « reine Marguerite » a mené la littérature française vers le dkveloppement des salons precieux, du discours feministe et d'un genre nouveau, le mémoire. Seules des etudes des oeuvres peuvent verifier l'importance de cette héroïne française pour la littérature française.

Chapitre 1

LA CRÉATION DES PERSONNAGES

Les références a la troisième personne et le développement d'un portrait

Les references que Marguerite de Valois choisit évoquent plusieurs aspects de son identité. Des exemples de cette hypothese se manifestent par les references faites a la troisième personne, c'est-a-dire, quelqu'un qui n'est ni l'auteur ni le destinataire de la lettre ou de l'essai. Pour la plupart, Marguerite exprime assez peu les references a la troisieme personne, et parfois elle use d'une telle reference en employant la troisieme personne grammaticale, mais en désignant son destinataire ou bien elle-même. Ici, on ne s'occupe que de references a la troisieme personne qui sont a la fois grammaticales et designees a une veritable troisieme personne.

Marguerite se sert des references a la troisieme personne pour satisfaire plusieurs buts divers. Le but primordial est toujours la negotiation et l'argument. Elle cherche a convaincre son destinataire de son point de vue de l'histoire ou de son côté de la querelle. Ainsi, elle designe une personne qui fait partie de la querelle pour exprimer le point de vue de cette troisieme personne, tant qu'elle soit pour ou contre la reine, et pour montrer au destinataire comment ce côté est le bon ou le mauvais. Parfois, l'importance d'une troisieme personne qui penche au point de vue de Marguerite influencera la decision du destinataire. Aussi, Marguerite élève-t-elle ou souligne-t-elle sa position sociale en se référant aux plus proches membres de sa famille, bien sûr de la famille royale. Le destinataire ne se montrerait pas tres rusé de se disputer contre la reine de Navarre, une fille de France. Ainsi, Marguerite impose son statut de souveraine. D'autres fois, une

reference a une troisieme personne, par exemple, a sa mere, explique au lecteur que Marguerite aussi se trouve soumise a la volonte des autres : elle se montre sujette aux membres de sa famille et aux limites imposees par la societe. Un conflit central entre la souveraine et la sujette se manifeste dans les references a la troisieme personne. Plus souvent, le conflit interne qui existe devient beaucoup plus subtil et se cache derriere les autres aspects de la personnalite de la reine, surtout de son statut de fille de France. Enfin, Marguerite revele ses sentiments envers la troisieme personne avec des mots soigneusement choisis. En etudiant les expressions exactes que Marguerite choisit, le lecteur comprend la haine qu'elle tient pour un referent, et le respect qu'elle porte envers un autre. En tout cela, Marguerite se designe souvent comme une victime qui merite un role important dans la politique a travers ses relations a la troisieme personne.

Marguerite emploie parfois la metaphore dans les references a la troisieme personne, et cette technique litteraire sert plusieurs fonctions. Parmi eux, la metaphore aide dans les negociations de la reine, convainquant le destinataire du point de vue de Marguerite par le drame d'une telle comparaison. Marguerite rend un villain ou un heros de la troisieme personne de la lettre. Aussi, la metaphore sert comme element poetique dans les ecrits de la reine et dans le cas de la troisieme personne, c'est la fonction primordiale de la metaphore. Ainsi, la metaphore revele la femme precieuse et eduquee qui est aussi Marguerite de Valois.

Les references employees influencent le developpement de son identite dans plusieurs contextes. Il y a trois contextes: ceux de la famille, de la societe et du sentiment. Le contexte familial est assez evident a comprendre : ce sont tous les gens qui font partie de la famille de la reine ; son mari, sa mere, ses freres, et ses cousins, etc.

Toutes les personnes, qu'elles soient une troisième personne ou un destinataire, font partie du contexte social, parce que Marguerite de Valois appartient à la famille royale, et elle comprend tout selon ce contexte. De plus, tous les membres de sa famille maintiennent une certaine influence dans le cadre social et politique d'une façon ou d'une autre. Enfin, je définis un contexte sentimental par une lettre dans laquelle il semble que le but primordial de la correspondance est d'exprimer un souvenir ou une relation émue. La métaphore se présente souvent dans la correspondance dans un contexte sentimental. Aussi, les autres membres de la famille royale font-ils partie plutôt du contexte social que du contexte sentimental, évoquant un aspect du style et de l'identité de Marguerite comme reine et comme politicienne. Il est important de souligner, pour des raisons assez évidentes, que les trois contextes se mélangent souvent, et ainsi, il est très difficile de séparer les contextes tout à fait les uns des autres.

Dans l'étude du vocabulaire désignant une troisième personne, on analyse les références directes au statut social et à la relation entre la troisième personne et Marguerite. Les références à cinq personnes seront les sujets de cette étude : Catherine de Médicis, Henri III, Henri IV, François de Valois, et Charles de Valois, le fils illégitime de Charles IX. Marguerite se sert très peu de la métaphore pour désigner une troisième personne, et dans ce cas, la technique montre tout simplement le côté précieux de la reine. Le style de Marguerite et les comparaisons contenues dans ses écrits montrent des aspects différents de son style et de sa personnalité.

Marguerite aime et affecte encore les comparaisons empruntées à une histoire naturelle fabuleuse. Elle les vane par des souvenirs d'histoire ancienne. (...) Ce style, ainsi plein d'ornements et de figures, le plus

souvent fin et gracieux, a aussi ses franchises et ses fermetés de ton (Sainte-Beuve 192).

Chaque référence révèle au moins un caractère que Marguerite reconnaît en elle-même et le portrait de la reine se développe d'avantage.

Toutes les références employées, qu'elles soient directes ou métaphoriques, révèlent plusieurs aspects du portrait de Marguerite de Valois. Elle se présente comme femme intelligente et instruite. Toujours convaincue que son côté est le bon, l'égoïsme de Marguerite devient plus évident. Femme dramatique, elle se sert de la métaphore pour romantiser les drames de l'état et de sa vie même plus. Enfin, malgré les efforts de la part de l'écrivain pour se montrer parmi les souverains les plus puissants de la France, Marguerite révèle à travers les références à la troisième personne que la femme est toujours subordonnée à l'homme, si l'homme est un frère ou un mari. Ce qui change dans l'identité de la reine, c'est la façon dont Marguerite se présente en face du conflit et des limites imposées par la société. Marguerite change de victime malheureuse en femme supérieure, sage et instruite à travers les années, et les références qu'elle emploie changent aussi pour refléter la transformation du conflit interne. Le conflit entre la souveraine et la sujette se présente comme un caractère principal chez Marguerite, et la nature du conflit continue à appartenir à l'identité de Marguerite jusqu'aux dernières années de sa vie, pendant que Marguerite apprend à profiter du conflit pour trouver une voie dans la politique. En plus, le développement de l'identité crée un personnage pour Marguerite dans ses propres écrits. Une femme en conflit, Marguerite change de jeune fille naïve en femme sage, parmi d'autres aspects de sa personnalité.

Les références directes aux plus proches membres de la famille

Marguerite se montre très rusée en faisant des références à la troisième personne dans la correspondance et dans les Mémoires. Parfois dans les lettres, et souvent dans les Mémoires, Marguerite fait des références pour mieux raconter une histoire, tout simplement. Partout d'ailleurs, les références valorisent les arguments et les négociations de la reine, soit en faisant de la troisième personne un participant aux décisions qui peuvent influencer la situation du destinataire, soit en créant un ennemi de la troisième personne à qui il ne faut pas se lier. Les références aux personnes particulières exemplifient non seulement le rapport entre Marguerite et la troisième personne, mais le rapport entre Marguerite et son destinataire. Tout cela clarifie l'identité de Marguerite, et la façon dont elle se voit, que ce soit comme victime, comme politicienne puissante, comme souveraine, ou comme sujette. Parfois le vocabulaire employé pour désigner la troisième personne révèle des aspects de sa personnalité que l'on comprendra dans les autres chapitres. Parfois le vocabulaire évoque des aspects uniques du portrait et une femme complète commence à se tracer à travers les références.

Catherine de Médicis

Le rapport entre Marguerite de Valois, la cadette parmi les filles, et Catherine de Médicis produit beaucoup de difficultés. Mère de Marguerite, Catherine comprend mieux son rôle de souveraine. Face aux actions indépendantes de Marguerite, Catherine se voit parfois comme alliée, parfois comme ennemie de sa fille. Catherine cherche toujours à satisfaire aux besoins de l'État avant tout et le rapport entre mère et fille éprouve beaucoup de tension politique en plus des tensions assez typiques d'une telle

relation familiale. Malgré les tensions entre les deux femmes, Marguerite montre toujours un certain respect envers sa mère, et surtout envers son statut politique de reine-mère. Marguerite montre son propre pouvoir dans les affaires en profitant du statut de cette relation intime. Donc, malgré la sujétion à sa mère et à la politique, Marguerite trouve un moyen de profiter des avantages d’être une fille de France’.

D’abord, étudions le vocabulaire précis et les éléments généraux des écrits de Marguerite. Ensuite, nous continuerons par des exemples des lettres et des Memoires pour comprendre l’effet des références sur le destinataire. En cherchant des références directes à Catherine de Médicis à la troisième personne, on ne trouve que quatre variantes : « la reine ma mère », « la reine », « la feu reine ma mère », et « comme princesse très prudente » (Voir Tableau 1, Références à la troisième personne). Marguerite ne présente la référence « princesse très prudente » qu’une fois dans les Memoires, mais elle fait référence à sa mère assez souvent par les trois autres appellations. Il est intéressant de noter que Marguerite n’écrit jamais tout simplement « ma mère », une appellation assez commune et qui indiquerait d’une façon très claire qu’il s’agit de Catherine de Médicis, car Marguerite étant de la famille royale, tous ses destinataires sauraient le nom de sa mère. D’ailleurs, Marguerite emploie le terme « la reine » moins souvent – la moitié des fois – que l’expression « la reine ma mère », qui est l’expression la plus commune dans les écrits. Dans l’exemple des lettres 40 et 44, les deux écrites à la duchesse d’Uzès aux printemps en 1579, les références différentes servent une distinction entre les questions de la politique et de la famille. La jeune Marguerite écrit : « Il (Monsieur de Saint Pons) dit que la royne ma mere la assure que si i trouvoit quelque chose, quele luy feroit donner » (Valois, Correspondance 99) dans la

premiere lettre. Pour contraster, elle ecrit dans la deuxieme : « Jai, depuis votre partement, este vint fois avec la roine et autant de fois separée. Je retourne anuit la trouver a Meuret, pour faire Paques avec ele » (Valois, Correspondance 102). Marguerite ne mentionne pas la relation familiale entre Catherine de Médicis et elle que dans la lettre où il s'agit des affaires politiques. Il est ironique, mais aussi on peut dire que le court terme « la roine » est moins fonnel parce qu'il est moins clair que le terme « la royne ma mere », pour designer le referent. Aussi, en ajoutant « ma mere » à la fin de la reference, Marguerite souligne-t-elle sa relation a la reine et soutient sa propre position dans les affaires. Ainsi, Marguerite cherche a montrer sa propre puissance politique a travers sa relation a la reine mere de France.

Le vocabulaire precis de Marguerite montre plusieurs aspects du rapport entre les deux femmes. D'abord, Marguerite cherche toujours a bien preciser le sujet du temoignage et elle evite ainsi des difficultes de communication sur la troisieme personne du recit, entre elle et le destinataire de la lettre. Deuxièmement, la reine Marguerite souligne le fait que sa mere est reine-mère de France en ajoutant toujours « la reine » aux mots « ma mere » au lieu de dire tout simplement « ma mere ». En 1581, Marguerite espere toujours devenir un intermédiaire parmi les plus importants en France, et elle écrit souvent des affaires du pays a Pomponne de Bellievre. En utilisant une combinaison des references « la reine ma mere » et « le roi mon mari », Marguerite evoque une importante reunion entre les deux referents qu'elle cherche a négotier pendant la « guerre des amoureux ». Elle ecrit dans la lettre 142 :

Monsieur de Believre, le roi mon mari setant resollu de partir le vinte sincquieme de se mois pour me conduire jusquan Saintonge ou plus avant,

ou il espere voir la roine ma mere qui ma asuree de si avanser, je dessir[er]ois infiniment, pour le bien du servise du roi et lasurance du repos de ce peis, que nous nous puisions voir avant (Valois, Correspondance 207).

Ainsi, elle crée un argument plus efficace et elle élève son propre statut social parce qu'elle devient beaucoup plus qu'une fille ; elle en devient fille de France et intermédiaire politique a cause du lien qu'elle crée entre les deux souverains. Troisièmement, Marguerite montre du respect pour Catherine de Medicis en la designant toujours par son titre de souveraine, car oublier le titre royal de quelqu'un serait un affront a l'importance du referent. Ce serait une façon d'insulter le/la souverain(e) et Marguerite était trop bien instruite pour commettre ce genre d'erreur, surtout a la cour, où toute action et chaque mot appartiennent au domaine public. Il faut remarquer aussi qu'il s'agit moins de son rapport avec Catherine, qui force l'identite de Marguerite comme intermediaire, mais qu'il s'agit plus du rapport entre les deux referents, ainsi qu'entre elle et les deux referents. Donc, la relation entre toutes les trois personnes, decrite par les references employees, evoque un certain aspect de l'identité de Marguerite.

La description que Marguerite fait de la nuit du massacre de la Saint-Barthelemy reste parmi les plus connues dans l'histoire des guerres religieuses. Elle raconte d'une façon efficace la nuit infâme dans les Mémoires et elle montre un talent pour l'histoire dramatique. Marguerite développe le suspens en decrivant tous les événements qui precedent le massacre ; bien sûr que Catherine de Medicis en fut un des personnages principaux. Rédigés aux annees 1590, l'époque de son isolement, les Mémoires de

Valois montrent un stoïcisme calculé dans le personnage de sa mère en la contrastant à sa sœur émue, Claude de Lorraine :

[L]a reine ma mère parlant à quelques-uns m'aperçut, et me dit que je m'en allasse coucher. Comme je lui faisais la révérence, ma sœur me prend par le bras et m'arrête, en se prenant fort à pleurer, et me dit : « Mon Dieu, ma sœur, n'y allez pas. » - ce qui m'effraya extrêmement. La reine ma mère s'en aperçut, et appela ma sœur, et s'en courrouça fort à elle, lui défendant de me rien dire. Ma sœur lui dit qu'il n'y avait point d'apparence de m'envoyer sacrifier comme cela, et que sans doute, s'ils découvraient quelque chose, qu'ils se vengeraient sur moi. La reine ma mère répond que, s'il plaisait à Dieu, je n'aurais point de mal ; mais quoi que ce fût il fallait que j'allasse, de peur de leur faire soupçonner quelque chose qui empêchât l'effet (Valois, MAE 97-98).

Dans le passage, « la reine ma mère » devient une expression ironique, car elle ne montre aucun amour maternel envers sa fille qui risque d'être sacrifiée au nom de la querelle entre les huguenots et les catholiques. Le stoïcisme de la reine-mère se contraste fortement à l'émotion de la sœur, et Marguerite peint Catherine comme une politicienne efficace qui ne craint pas les sacrifices personnels pour arriver au but de l'État. Marguerite ressent la rancune d'être la victime de sa mère au nom de la politique, et en plus comme fille naïve, la jeune reine de Navarre étale une hypersensibilité envers les actions de sa mère, qui est « la reine » avant d'être « la mère » dans tous les sens possibles. Au cœur de la référence, Marguerite évoque la politique et le cadre social des lettres et des récits, et elle emploie une forme polie pour désigner sa mère. En ajoutant

« ma mere », elle souligne la relation entre elle et Catherine. Parfois, cela sert à soutenir son propre statut social et à rendre son argument plus efficace. Parfois, comme dans cet exemple, l'emploi du mot souligne la victimisation de Marguerite par Catherine. Ainsi, Marguerite se décrit plutôt comme une victime subordonnée aux vœux politiques des plus proches membres de sa famille. Elle se montre aussi comme une jeune fille naïve, qui ne s'attend pas à la voracité de la politique, mais qui cherche toujours une amitié maternelle qu'elle n'aura jamais de sa propre mère.

En désignant Catherine de Médicis après sa mort, Marguerite n'emploie qu'une seule appellation : « la feu reine ma mere », une variante de l'expression la plus typique et qui éclaire le fait que Catherine est morte. La référence devient plus fréquente lorsque Marguerite cherche à reprendre les terres héritées de la famille Médicis de son neveu, Charles de Valois, le fils illégitime de Charles IX. En 1601, Marguerite écrit la lettre 333 à Henri IV pour lui parler des terres héritées : « Ce mal conselle grason tien plusieurs plases an ce peis, des maisons quil meusurpe du bien de la feu roine ma mere, qui sont presque ausi fortes que cete si, chataux, rochers, atrois, anceintes, qui, pour le bien de Son servise, seront mieux par terre que debout » (Valois, Correspondance 450). Ici, Marguerite se sert de la référence non seulement pour souligner son statut royal, mais pour mettre en avant son désir de servir la couronne, et ainsi, l'importance de reprendre ses terres. Elle est plus âgée et plus mûre que dans les autres lettres, mais elle sait toujours très bien profiter de ses relations avec les autres, et elle cherche toujours une voie à la puissance politique.

Pour contraster, dans la lettre 356 (Valois, Correspondance 484-486), Marguerite emploie le terme « la reine ma mere » cinq fois pour désigner Catherine. Marguerite écrit

a Maximilien de Béthune, le baron de Rosny en 1604 pour trouver en lui un allié dans le procès contre Charles de Valois. Par le procès, Marguerite cherche à nullifier le don des biens des Médicis à Charles de Valois que Henri III avait fait avant sa mort. Sa mère est déjà défunte, mais le contrat de mariage reste valide. Elle écrit par exemple :

Mais s'il vous plaît connaître la vérité de ceci, il ne faut que prendre la peine de voir ledit contrat de mariage de la reine ma mère, ou en deux clauses cette substitution est très clairement, en cet ordre de fils aux filles, réitérée. Et de dire (qui est le dernier refuge de quoi il se sert) qu'au moins le feu roi pouvait disposer de sa légitime, l'on lui répond que les consentements que ledit feu roi a donnés pour sa part aux ventes et dons que la reine ma mère a faits sur son bien emportaient trop plus que la valeur de sa légitime, laquelle ne me pouvait préjudicier car je n'ai point consenti (Valois, Correspondance 485-486).

Le manque exprès du mot « feu » dans l'expression évoque la validité d'un contrat légitime et vivant. Pour contraster, et pour évoquer la faiblesse du don des biens fait par Henri III de son vivant, Marguerite écrit « le feu roi mon frère » et « le feu roi ». Elle effectue une résurrection de sa mère et ainsi du contrat de mariage, qui donne tous ses biens aux fils, puis aux filles, vivants, dont Marguerite en reste la seule. En même temps, elle enterre son frère haï avec les effets de son règne. Dans cet exemple, Marguerite présente un argument soigné et bien réfléchi. Elle pèse, comme d'habitude, chaque mot et rend l'argument plus efficace par le manque ou par la présence d'un seul mot. L'intelligence de Marguerite et son talent linguistique se mettent en évidence par la subtilité de l'argument dans la lettre. Ici, Marguerite montre la sagesse de son âge et le

fait qu'elle a bien développé sa capacité d'employer la langue et de profiter de ses relations familiales dans un contexte politique. Marguerite présente sa mère comme une politicienne avant tout dans les références. Marguerite est devenue, comme sa mère l'était, une politicienne efficace.

A travers les années, Marguerite cherche toujours à trouver une voie à la puissance politique en profitant de sa relation avec sa mère, et il est dans les lettres du contexte social où Marguerite souligne sa relation avec la reine Catherine de Médicis. Marguerite veut établir son rôle d'intermédiaire à travers les références à sa mère avant les années 1590. Plus tard, les références à Catherine révèlent un rapport trouble entre les deux, et Marguerite implique sa victimisation en face de sa mère, en plus du conflit entre son rôle de souveraine et de sujette. Enfin, dans sa vieillesse, et après la mort du référent, Marguerite étale une sagesse et une intelligence à travers les références. Elle profite toujours du rapport entre elle et Catherine, mais elle le fait pour montrer que la sujétion peut mener à la puissance et à l'importance politique. Ainsi, Marguerite est femme politique pendant sa vie.

Henri III

Marguerite exprime plus de variantes dans les références à Henri III, son frère aîné et haï. La référence la plus commune est tout simplement « le roi », qui se trouve plus de cent fois dans les écrits de Valois. Marguerite emploie d'autres références, c'est-à-dire, celles qui contiennent « mon frère », beaucoup moins souvent et dans plus de variété. Elle ne désigne Henri III comme « Monsieur mon frère » que deux fois dans la Correspondance, tandis qu'elle trouve l'expression « le roi monseigneur et frère » plus

utile en l'employant a peu pres dix-huit fois (Voir Tableau 1, References a la troisieme personne). Le fait que Marguerite evite une reference a la relation familiale entre elle et le roi de France soutient l'accord general qu'Henri III et Marguerite de Valois ne s'aimaient pas. En plus, les actions prises par les deux pendant leurs vies donnent lieu de croire un long mepris entre eux. Marguerite n'emploie les references a son frere que tres peu, et seulement quand elle le trouve nécessaire pour raconter l'histoire ou pour rendre son argument plus efficace. Ici, comme dans le cas de Catherine de Médicis, Marguerite n'oublie pas que Henri III est le roi, et elle laisse tomber son titre de souverain une seule fois, en 1584, dans une lettre a Catherine de Medicis. Dans la lettre 211, il s'agit de la sante de Francois, le duc d'Anjou, qui se meurt. Marguerite cherche encore plus de nouvelles en écrivant : « car il nest jour que lon nan fase coure des bruis, qui me donne[n]t de tres creuelles aprehantions, ancotre que celui que manvoie Monsieur mon frere mait asure qu'il lavoit laise sans fievre, et vous, Madame, du tout hors de mal, comme il vous a pleu me lescire » (Valois, Correspondance 292). Cette lettre est un des rares exemples des lettres écrites seulement dans le cadre familial, et Marguerite montre le respect obligatoire au roi en le designant « Monsieur », mais elle traite d'abord la santé de Francois dans la lettre, et ses sentiments envers celui-ci deviennent le coeur de la lettre. Ainsi, c'est la relation de Henri et de Marguerite avec Francois qui est le plus important dans l'exemple. La relation entre les trois, et la reference que Marguerite emploie pour evoker la relation, font d'elle une soeur avant tout, inquiete pour la sante d'un frere cadet. En général, les references a Henri III refletent un respect poli pour le titre de souverain, mais Marguerite ne cherche pas l'amitié de son frere, et elle ne fait pas semblant de tenir une amitie envers Henri.

A partir de 1580, Marguerite n'appelle plus Henri « le roi mon seigneur et frere, » a peu près à la même époque que l'exemple précédent. C'est à partir de cette année que Marguerite et Henri ne s'entendent plus après la « guerre des amoureux », pour laquelle Henri blâme Marguerite parce qu'elle ne réussit pas dans sa position d'intermédiaire entre la France et les huguenots. Désormais, Henri III devient pour elle « le roi », tout simplement. En 1584, Marguerite écrit une lettre à Catherine de Médicis (204) de la ville d'Agen (Valois, Correspondance 287) seulement quelques mois après un affront du roi qui est devenu un scandale à travers la France. Elle cherche à convaincre la reine qu'elle n'a rien fait pour obtenir les mauvaises grâces du roi. Dans la lettre, Marguerite fait référence à son frère comme « roi » une fois. Elle n'écrit jamais « frère », et de plus, Valois évoque Henri III par les pronoms « il » et « lui » une dizaine de fois. Marguerite écrit :

Je ne doute point qui ne puisse faire beaucoup de bien, comme il ma fait de mal, lorsqu'il lui plaira me faire resantir lun, comme il ma fait esprouver lautre. Outre qui mont[r]era son bon naturel, il obligera une personne qui a cet honneur destre sa seur, qui de son naturel estoit tres inclinee a lonnorer et aimer, avant quil lui eut pleu reconpanser mon affection de sa haine, laquelle il me peut, sil lui plait, montrer estre saissee [cessée], an faisant que le roi mon mari reconnoise qua mon occasion il nan resoive que bien, et ne permestera que la paix se ronpe, an laquelle j'estime ma vie attachee (Valois, Correspondance 287).

L'intérêt de l'exemple se trouve dans la peine et dans les sentiments d'une victime que Marguerite évoque par ses mots, toujours bien choisis. En faisant référence au « roi »,

même une fois, Marguerite ne commet pas l'erreur d'oublier le rang d'Henri. Mais, en écrivant presque uniquement « il » et « lui », d'un style très impersonnel, elle arrive à éloigner Henri de son titre et elle le rend plus odieux par le mal qu'il lui a fait. Marguerite suggère sa sujétion au « roi » au début et la transforme en victimisation par quelqu'un qui devrait se conduire d'une façon différente pour mériter son titre. Donc, Marguerite exemplifie, à travers les références, son statut de sujette et de victime en face des volontés d'un autre. En même temps, elle montre son intelligence par la subtilité de l'argument et par la précision contenue dans la lettre.

Une deuxième lettre exemplifie la seule et la dernière fois à partir de 1580 que Marguerite désigne Henri III comme le « roi mon seigneur et frère ». À la fin de 1584, rentrée à Nerac, Marguerite cherche une dernière fois à agir comme intermédiaire entre Henri de Bourbon, son mari et le roi de Navarre, et Henri III, son frère et le roi de France. Elle emploie l'expression pour supplier Navarre de recevoir les officiers du roi et pour éviter une huitième guerre de religion. Marguerite dit dans la lettre 226 :

Monsieur, les officiers du roi mon seigneur et frère de la ville de Périgueux sont venus ici pensant vous y trouver encore, pour, de la part de ceux des habitants d'icelle qui en sont absents, vous faire quelques remontrances concernant le bien commun, repos et conservation de ladite ville, et en particulier leur rétablissement et libre et sûr accès et retour en icelle (Valois, Correspondance 312).

En écrivant le « roi », Marguerite invoque l'idée que Navarre n'est pas souverain indépendant de la France et que Navarre, lui aussi, est sujet au roi de France. En employant l'expression « mon seigneur », Marguerite se rend sujette aussi au roi, et elle

souligne son travail d'intermédiaire qui cherche le bien de l'État. Elle se croit assez importante pour être l'intermédiaire au nom du roi en raison de son sang royal. Enfin, elle se permet une fois de plus d'écrire « frere » pour désigner Henri III. L'appellation souligne l'importance d'une paix entre les deux relations. Marguerite rappelle à Navarre que Henri III est aussi son beau-frère à lui, et qu'une paix entre eux gardera l'honneur de la famille. Marguerite montre encore son intelligence dans la subtilité de l'argument. Une réussite dans son rôle d'intermédiaire la rendrait plus importante dans la politique du pays, mais Marguerite est, comme toujours, sujette aux volontés des hommes qui l'entourent. Son rôle est contrôlé toujours par les limites imposées sur son sexe.

Marguerite évoque plusieurs aspects de son identité en faisant référence à Henri III à la troisième personne, surtout pendant les années 1580. Elle montre que le rapport entre elle et Henri la rend victime de son frère haï, mais elle cherche à profiter de la relation entre Henri et elle-même pour se façonner un rôle puissant dans la politique. En soulignant la relation entre elle, Henri et une troisième personne, François dans l'exemple cité, Marguerite se dépeint comme une sœur fidèle et inquiète pour la santé d'un autre. Donc, dans les références à la troisième personne, Marguerite utilise de la relation entre elle et la troisième personne pour évoquer une image d'elle-même.

Henri IV

La plus grande variété de références se produit lorsque Marguerite écrit de son mari, puis ex-mari, Henri de Bourbon, devenu Henri IV de France. Les références les plus communes parmi toutes celles que l'on trouve sont « le roi mon mari », « sa majesté », et « le roi ». D'autres références moins communes sont « mon mari », « le roi

de Navarre Monsieur mon mari », et « frère ». Les combinaisons semblables aux autres que nous avons étudiées, comme « le roi mon mari », satisfont aux mêmes buts généraux. Marguerite n'oublie pas le titre d'honneur du référent, et elle souligne la relation entre elle et le référent. D'autres expressions, uniques dans l'emploi du titre, comme « sa majeste », expriment un respect qui n'existe pas envers les autres référents possibles. De plus, l'emploi du terme « frère » en désignant un homme qui ne l'est pas suggère une amitié et une tendresse qui n'existe pas entre Marguerite et son propre frère, Henri III. Pour maintenir ce genre de tendresse, un certain respect devrait exister. Donc, Marguerite satisfait aux exigences de la politesse et elle travaille toujours dans le but de convaincre le lecteur de son côté de l'argument, mais elle respecte ce souverain plus que les autres. L'intelligence mûre de la reine se met en évidence, avec sa sujétion absolue au souverain. Mais dans ce cas, il y a une fidélité dans son caractère que l'on ne trouve pas ailleurs.

Dans la lettre 79, écrite en 1580, époque de la « guerre des amoureux », Marguerite menace, à la fois qu'elle remercie Henri de la Tour, vicomte de Turenne, de continuer de remplir ses devoirs envers elle et le roi de Navarre. Dans les phrases telles que celle-ci :

Je vous supplierai donc n'avoir [seulement] égard au desir du roi mon mari et de moi (qui est toutefois accompagné de beaucoup de raisons) pour vous ramener en cette compagnie, mais considérer les choses qui se préparent, et combien nous y avons besoin de votre présence, ce que vous savez trop mieux que moi (Valois, Correspondance 139),

et celle-ci : « Si nous refusez d'une chose si juste et si nécessaire, et qu'il en arrive mal au roi mon mari, croyez que je ne le vous pardonnerai jamais et qu'aurez offense la meilleure de vos parentes [...]» (Valois, Correspondance 139). La repetition de l'expression « le roi mon mari » rappelle au vicomte son statut de sujet envers l'auteur, car Marguerite est la femme du roi de Navarre, et ainsi, sa volonté est la volonté du roi. Donc, dans ce cas, l'expression soumet le destinataire, le vicomte, a l'auteur, Marguerite, par sa soumission a la troisieme personne, le roi de Navarre, et les relations entre le destinataire et la troisieme personne, et l'auteur et la troisieme personne influencent la relation entre le destinataire et l'auteur. On peut simplifier ce rapport en disant que dans cet exemple, la relation vicomte/Navarre plus la relation Marguerite/Navarre influencent la relation vicomte/Marguerite. Donc, la troisieme personne n'existe pas a part les autres personnes. Aussi, l'emploi du « roi mon mari » élève-t-il le statut de la reine par les menaces et par sa relation avec le roi ; elle agit en souveraine dans cet exemple.

Dans la lettre 353, Marguerite écrit a Maximilien de Béthune, baron de Rosny, trésorier du roi Henri IV, pour lui demander d'encourager les autres a payer les dettes qu'ils lui doivent. A cette époque, Marguerite n'est plus la femme de Henri IV, mais Henri est toujours responsable pour la situation financière de son ex-femme. Marguerite se montre respectueuse envers le roi en l'appellant a plusieurs reprises « le roi » et « sa majeste » :

[...]je vous supplie vouloir tenir la main a ce que je sente l'effet des bienfaits du roi, comme je sais que c'est l'intention de sa majeste et la vôtre, commandant a Monsieur Lefèvre, receveur de Bordeaux, de payer promptement le troisieme quartier de l'assignation des vingt-cinq mille

ecus de mes creanciers [...]. Je vous supplie m'obliger tant, s'il est a Paris comme l'on dit qu'il y est ci-devant alle, de lui faire connaitre que c'est l'intention du roi et la vôtre que je sois mieux traitee [...] (Valois, Correspondance 481-482).

Ainsi, Marguerite évoque jusqu'à quel point elle est sujette à l'homme au niveau social et aussi au niveau fiscal, même dans sa vieillesse. En plus, elle se montre sujette au destinataire parce que Marguerite doit le convaincre que sa volonté de voir payées les dettes dues à sa femme est aussi la volonté du roi. Donc, la volonté des hommes soumet toujours la fortune de la femme, même quand l'homme n'est pas d'une naissance royale et la femme est une princesse. Elle n'est pas victime dans cet exemple, mais Marguerite se trouve bien sujette, cette fois-ci, par son statut de femme.

Le rapport entre toutes les personnes mentionnées dans une lettre influence non seulement les références, mais l'identité que Marguerite dépeint d'elle-même. Dans les références à son mari, Henri de Navarre, Marguerite cherche à se montrer comme souveraine puissante en raison de sa relation à un homme. D'ailleurs, elle souligne le fait qu'elle est sujette aux volontés des hommes, même dans sa vieillesse. Pourtant, Marguerite semble accepter son statut de sujette et cherche à en profiter pour convaincre le destinataire qu'il lui doit de l'aide pour la raison que Marguerite est femme sujette au roi ; c'est-à-dire, elle accepte son statut jusqu'au point qu'elle puisse en profiter pour manipuler le destinataire.

François de Valois

Le rapport entre Marguerite et son frere cadet, François, reste parmi les meilleurs de sa vie. Elle aime le jeune homme de tout son coeur, et elle travaille pendant sa vie a ameliorer sa position sociale et a chercher une couronne pour François. L'amitié fraternelle entre les deux devient evident a travers les references que Marguerite emploie dans ses ecrits. Parmi les references que l'on y trouve, Marguerite repete « mon frere » partout. Une fois, Marguerite appelle le jeune homme un « prince si grand et si bien ne » dans les Mémoires en racontant les disputes entre Henri III et François. Elle écrit :

Cette journee etant passée de cette façon, le mal ayant seulement ete adouci par le dehors et non par le dedans, les jeunes gens qui possédaient le roi jugeant le naturel de mon frere par le leur peu experimenté (ne permettant pas qu'ils pussent juger ce que peut le devoir et l'amour de la patrie sur un prince si grand et si bien ne qu'il était), persuadent au roi, pour toujours joindre leur cause a la sienne, que mon frere n'oublierait jamais l'affront public qu'il avait reçu et s'en voudrait venger (Valois, MAE 188).

Ainsi, elle montre la superiorite de François aux autres sujets du royaume et elle évoque le respect et l'amitié entre elle et son frere. Le fait que Marguerite evite en general l'emploi des titres en designant François exemplifie le rapport entre les deux encore plus, parce qu'elle ne veut pas profiter de son frere pour arriver a ses buts. Il est important de remarquer que le titre du duc d'Alençon, puis d'Anjou, puis de Brabant ne porte pas autant d'autorite que celui de la reine-mere, ou mieux, du roi et qu'ainsi, Marguerite n'aurait pas autant de succes a profiter de son frere dans cette capacite. Cependant,

l'emploi répétitif du terme « frere » implique quand même une amitié entre elle et François qui n'existera jamais entre elle et Henri III. Le respect et l'amitié dont elle fait preuve envers François implique une sensibilité de femme et une capacité d'aimer sans exigences, ce qui est rarement évident dans les références aux autres membres de sa famille, et Marguerite exhibe l'identité d'une sœur fidèle et respectueuse.

Marguerite désigne son frère plusieurs fois dans une série de trois lettres envoyées à Louis II de Bourbon, duc de Montpensier en mars 1581 (Valois, Correspondance 162-164). Dans les lettres, 102, 104, et 105, il s'agit d'une querelle avec le duc de Nevers. Marguerite prie le duc d'obéir aux vœux de François et de Navarre, envoyées dans d'autres lettres. Par exemple, dans la lettre 104, Marguerite écrit : « [...]je ne lai voulu laisser partir sans vous prier par cette lestre de vous voulloir souvenir de se que mon frere vous a mande [...]» (Valois, Correspondance 163). Il est facile de supposer que les vœux exprimés dans les lettres penchent du côté de Marguerite dans la querelle entre elle et Nevers, et que Marguerite cherche encore d'autres alliés. Malgré son désir d'augmenter le nombre d'alliés dans la dispute, la reine n'emploie jamais le titre de « duc » que son frère tient à l'époque, tandis qu'elle écrit « le roi mon mari » en désignant Henri de Navarre, comme dans la lettre 105 : « Mon frere et le roi mon mari vous escrive[n]t si particulierem[ent] de lestant des affaires de la paix que, man remestant a eux, je prirai Dieu, mon oncle, qui vous donne heureuxe et longue vie » (Valois, Correspondance 164). L'exemple soutient les inférences précédentes, car il semble qu'il s'agit plutôt d'une sœur qui demande de l'aide de son frère que d'une femme qui cherche le secours d'un membre de la famille royale. Dans ce cas, il s'agit de l'opinion d'un égal qui soutient Marguerite et non d'un supérieur.

Marguerite évoque une relation intime et familiale dans les références à François, ce qui implique des aspects de son identité bien différents des aspects évoqués par les références à l'autre frère, Henri III. En désignant François, Marguerite n'évoque pas l'identité d'une politicienne douée, mais plutôt elle s'exhibe comme une sœur fidèle et respectueuse, et qui croit en l'égalité entre elle et son frère.

Charles de Valois

À l'époque où Charles de Valois détient, comme adulte, les terres d'Auvergne et de Lauragais, il perd ses titres de « neveu » et le « neveu Charles Monsieur » dans les écrits de Marguerite, et il devient désormais le « perfide », le « méchant homme », « son neveu le bâtard », et « ce détestable Charles Monsieur » aux yeux de sa tante.² Marguerite montre d'une façon efficace sa haine pour le jeune homme illégitime qui ose réclamer ses terres. Charles ne montre pas de respect pour Marguerite en ignorant un contrat légitime et en lui désobéissant ; alors, Marguerite ne lui montre pas de respect. En plus, elle porte une haine envers son neveu, qu'elle croit sujet à elle, comme fille légitime de la France. Peut-être qu'il est aussi de sang royal, mais Marguerite est la supérieure ici.

En 1591, Charles de Valois n'a que dix-huit ans, et il n'est comte d'Auvergne que « provisoirement ».³ Alors, Marguerite l'appelle toujours « ce que j'ai de plus cher au monde » dans la lettre 250 (Valois, Correspondance 340-341). Elle écrit à Jacques de la Fin, qui vient d'être nommé secrétaire du jeune homme, dans une lettre où il s'agit, semble-t-il, plutôt des amitiés et des devoirs familiaux. Marguerite fait confiance à M de la Fin, et elle craint les influences des ennemis de la famille royale sur le jeune Charles.

C'est une lettre politique, mais déguisée par l'amitié familiale, et Marguerite veut convaincre le destinataire de l'importance d'influencer Charles de Valois en faveur des intérêts de la famille.

Monsieur de La Fin, lasurance que j'ai resue par celles [les lettres] quaves
escrite de la santé de ce que j'ai de plus cher an ce monde ma tiree dune
extreme paine. Je lestime infiniment heureux d'avoir acqui personne telle
que vous. Il lan avoit besoin, pour estre ceux qui sont pres de lui (hormis
un qui est fait de la main dun mestre tres habille) peu experimant des
aferes du monde. [...] Il ma montre beaucoup d'amitie. [...] Je me
persuade, an lamitié que je me promes de mon neveu, navoir perdu mon
frere [...] (Valois, Correspondance 340-341).

L'écrivain parle plusieurs fois de l'amitié entre elle et Charles et elle l'appelle « mon neveu ». Dans le contexte de la lettre, Marguerite souligne l'importance de la famille au niveau de la politique. Elle montre une sagesse et une supériorité de l'âge sur le jeune neveu, et elle cherche les bonnes influences de celui qui est proche de Charles a cette époque où elle se trouve toujours isolée a Usson. Donc, la superiorite que Marguerite montre dans cette lettre par les mots « mon neveu » n'est qu'une supériorité d'âge et de sagesse, accompagnée par la tendresse et l'amitié d'une tante soucieuse du bien de la famille.

Plus tard, la tendresse que Marguerite montre envers Charles dans sa jeunesse fond et devient une haine profonde. Une quinzaine d'années plus tard que l'exemple précédent, en 1604, Marguerite écrit a tous ceux qui peuvent influencer le résultat du procès contre Charles de Valois dans la dispute des terres de Catherine de Médicis. Dans

la lettre 356 a Maximilien de Bethune, baron de Rosny, Marguerite appelle son neveu « ce detestable Charles Monsieur (que je ne nomme plus neveu puisqu'il est ennemi du roi) », « ce perfide », et « ce malicieux » (Valois, Correspondance 484-486). Tout espoir d'une reparation familiale semble perdu dans l'emploi des references aussi fortes que celles-ci. Elle ecrit :

Mon cousin, le roi m'ayant toujours fait cet honneur de me promettre l'appui de sa faveur, lorsque je voudrais poursuivre la succession de la reine ma mere, de quoi ce detestable Charles Monsieur (que je ne nomme plus neveu puisqu'il est ennemi du roi), m'en usurpait une partie du bien [...]; et sa majeste doit desirer que ce perfide et ses enfants (qui peut-être seront un jour tels que lui) ne puissent jamais avoir l'autorité qu'il avait en ce pays, afin qu'on ne fortifiât leurs desseins pemicieux (Valois, Correspondance 485).

Marguerite revele non seulement un fort sentiment de haine envers Charles, mais elle l'accuse de mensonges et de trahisons contre le roi. En fait, Marguerite ne ment pas dans les accusations, et l'emploi des references rend tres efficace son argument parce qu'elle le depeint comme un homme en qui il ne faut pas avoir confiance. Marguerite parle de son neveu avec rancune, et elle n'hesite pas a montrer qu'elle est la supérieure de Charles ici a plusieurs egards. Premierement, a travers les references a la troisieme personne, a Charles, Marguerite se montre comme l'amie fidèle du roi Henri IV. Deuxiemement, elle se presente comme une femme honnête qui insiste toujours sur la verite et sur la justice. L'intelligence de l'argument se trouve dans le melange des faits. Elle écrit du contrat de

mariage, et Marguerite emploie des mots précisément choisis, comme toujours, pour créer l'idée d'une vérité irréprochable et le portrait d'une femme fidèle, sage, et honnête.

Au début de la relation entre Marguerite et Charles de Valois, elle fait référence à lui dans le cadre des intérêts politiques et elle exhibe une supériorité de l'âge et de sagesse sur son jeune neveu. Marguerite montre que les intérêts politiques et familiaux font partie du même cadre, et qu'elle est une tante soucieuse de la famille ainsi qu'une femme politique. Plus tard, après que les deux sont devenus des ennemis, Marguerite évoque son neveu avec les références qui le contrastent avec elle, l'auteur : le côté criminel de Charles se contraste au côté vertueux de Marguerite. Ainsi, Marguerite souligne son amitié et sa fidélité envers le roi, Henri IV. En plus, l'identité de Marguerite comme femme honnête et irréprochable se met en évidence en vue de sa relation avec Charles de Valois.

La métaphore comme référence à la troisième personne

Marguerite emploie la métaphore beaucoup moins pour désigner une troisième personne que pour désigner son destinataire ou bien elle-même. Elle se sert mieux des références directes à une troisième personne, surtout dans les lettres du cadre social. Pour contraster avec les lettres sentimentales, comme celles dédiées à Champvallon, Marguerite n'a pas besoin de désigner souvent les autres, car elle parle de l'amour entre elle et son destinataire. Ainsi, la métaphore sert moins de fonctions que dans les autres contextes possibles. Parfois, Marguerite utilise la métaphore pour rendre son argument plus efficace, comme c'est le cas pour tous les mots qu'elle choisit. La technique de

comparaison sert surtout un desir poetique de la part de la reine et rend les textes plaisants a l'oreille.

Dans les Mémoires, Marguerite ecrit des textes tres beaux et raconte des histoires touchantes de la cour et de sa vie. Elle cherche souvent a rendre plus litteraire son histoire anecdotique et elle emploie la metaphore pour servir à ce but. Par exemple, Marguerite raconte un voyage en Flandre dans la partie la plus longue des Memoires, et en racontant le retour dramatique, elle decrit Dinant, un village où elle reste avec son entourage. Valois trouve des excuses pour la conduite irraisonnee des gens du village, et elle écrit « Bacchus y dominant » (MAE 167). Bacchus est le dieu mythologique du vin (Hamilton 65). Alors, Bacchus domine dans les villages des ivrognes. La façon dont Marguerite décrit le village et les gens qui y vivent rend une qualité poetique au texte et montre une subtilité delicate dans les pensées d'une femme noble et precieuse. Ainsi, Marguerite montre son talent avec les mots, et elle evoque sa bonne formation en employant la technique litteraire pour faire reference a la troisieme personne.

Conclusions

Marguerite emploie les references partout dans ses écrits : les lettres, les discours, même les Memoires, pour satisfaire plusieurs buts principaux. Surtout, elle rend l'argument du texte plus efficace par l'emploi des references qui peignent le referent en heros ou en villain. Marguerite expose ses sentiments envers celui-ci a travers les expressions diverses, soulignant encore plus son côté de chaque dispute, ou de chaque histoire, et elle met en avant les relations entre la troisieme personne et le destinataire, ainsi qu'entre la troisieme personne et elle-même, ce qui influence souvent la relation

entre le destinataire et elle-même. Parfois, elle rend le texte plus poétique en employant la métaphore comme technique littéraire ou en choisissant un adjectif évocatif afin de mieux décrire le référent. Marguerite fait moins de références à la troisième personne qu'au destinataire ou bien qu'à elle-même, mais elle se sert bien de toutes les références. Dans le cas des références à la troisième personne, l'influence de cette personne sur les relations de Marguerite, influence aussi son identité à elle.

Ainsi, Marguerite crée des personnages dans les écrits. Viennot en fait l'exemple :

En revanche, l'attention du lecteur est orientée vers la tenace volonté de nuire à Marguerite de certains personnages, volonté qui préexiste aux événements et s'en nourrit, jouant le rôle de principe organisateur du récit. C'est le cas d'Anjou/le roi de Pologne/Henri III, dont la haine pour sa sœur paraît constituer le lien entre ses différentes identités, en même temps qu'elle assure l'enchaînement [...] de certains épisodes ; c'est le cas, aussi, de ses favoris, qui changent au fil des ans mais conservent la même fonction (Viennot, introduction, partie I, MAE 27).

Les personnages qu'elle crée évoquent un nouveau personnage dans le contexte des récits et des arguments : Marguerite de Valois. C'est-à-dire, en créant des personnages des personnes dans sa vie et dans l'histoire, Marguerite présente quelque peu un portrait d'elle-même et elle devient un personnage changeant dans sa propre histoire.

L'étude des références faites à la troisième personne et ainsi des personnages évoqués dans les écrits de Marguerite révèle une femme intelligente et instruite qui devient encore plus intelligente à travers les années. Au début des écrits, Marguerite

montre une précision efficace dans son choix de références, toujours directes, et elle améliore l'argument de chaque lettre et de chaque écrit par l'emploi des références telles que « la reine ma mère » et « le roi mon mari ». Elle respecte toujours les titres de noblesse, surtout les titres des souverains, même si Marguerite n'a pas de respect pour l'homme ou la femme qui réclame le titre. En plus, elle se sert des références directes pour avancer la position d'intermédiaire qu'elle désire tenir dans la politique. Elle met l'importance de la politique en avant dans la plupart des lettres, et elle souligne ses ambitions politiques par les références. Marguerite respecte presque toujours sa place dans la société, pendant qu'elle se croit placée au milieu de l'intrigue politique. Ainsi, Marguerite se présente comme femme politique, ou du moins, une femme qui veut tenir de la puissance dans la politique.

Cependant, les références changent à l'époque datant avant 1590 lorsque le but de Marguerite n'est plus politique, ou bien lorsqu'elle se voit comme victime d'un autre, surtout des hommes. En parlant de François, Marguerite évoque toujours leur relation familiale en le désignant son « frère », et elle se montre son égale. En plus, elle devient une sœur fidèle et respectueuse. Pour contraster, Marguerite oublie presque toujours la relation entre elle et Henri III, qu'elle déteste. Dans la lettre numéro 204, nous avons vu qu'elle limite la référence à Henri III à la forme la plus courte, et qu'elle préfère le désigner par des pronoms pour souligner la méchanceté de l'homme et sa victimisation aux mains du roi. Ainsi, Marguerite exhibe encore la subtilité du langage avec des mots et des expressions précisément choisis qui mènent le lecteur à se mettre d'accord avec l'écrivain. Alors, malgré toute son intelligence et une naissance royale, « femme » devient un caractère primordial dans le portrait, et crée un conflit entre la souveraine et la

sujette. Parfois, Marguerite montre une supériorité aux autres gens en raison des relations royales et du sang noble, comme dans la lettre numkro 79, dans laquelle elle menace le destinataire pour la raison qu'elle est la femme du roi de Navarre. Ainsi, Marguerite évoque dans sa personnalité une noblesse héritée et apprise.

Plus tard dans sa vie, Marguerite commence à montrer une sagesse en plus de son intelligence. Par la sagesse, Marguerite évoque une supériorité aux autres, comme à son neveu, Charles de Valois. Elle utilise toujours des références directes aux gens royaux pour améliorer son argument et pour souligner l'importance de la politique, et elle emploie la métaphore rarement, mais elle se sert de la technique littéraire quand même dans son âge mûr, pour montrer un côté poétique et subtil de sa personnalité. En plus, Marguerite indique ses sentiments envers la troisième personne du récit, comme dans l'exemple des lettres qu'elle écrit au sujet de Charles de Valois, nommée « ce détestable Charles Monsieur » par la reine. Ainsi, elle évoque encore une certaine supériorité aux autres. D'ailleurs, elle se trouve toujours sujette aux hommes qui l'entourent, même s'ils cherchent à aider cette reine, mais elle en profite autant qu'elle peut pour manipuler le destinataire. Ainsi, le personnage de Marguerite de Valois devient très complexe et intéressant à travers les références à la troisième personne.

Chapitre 2

ÉCRIRE A QUELQU'UN, C'EST ÉCRIRE DE SOI-MÊME

Le destinataire : une influence sur l'identité de Marguerite de Valois

« Les pièces les plus significatives livrées par le flot des souvenirs sont toutefois les comparaisons dont Marguerite use pour se représenter ou pour représenter ses proches » (38), explique Viennot dans l'introduction aux Mémoires. Cette observation s'applique bien à tous les ouvrages de Marguerite de Valois. Ce sont les comparaisons et les références que nous étudions, ici dans le cadre du destinataire. Dans les lettres ainsi que dans le Discours docte et subtil et dans le Mémoire justificatif, la reine s'adresse évidemment à des correspondants variés. Comme les références faites à la troisième personne influencent les relations entre les autres personnes, et révèlent certains aspects de la personnalité de Marguerite, les références que Marguerite fait aux destinataires divers tiennent une place importante dans l'étude. Les références au destinataire impliquent non seulement la nature des rapports entre l'écrivain et ses correspondants, mais la nature de sa place dans le monde et la perception qu'elle tient d'elle-même au moment d'écrire. En étudiant les références aux destinataires, un portrait de soi de la reine se développe.

Dans les adresses, il est bien clair qu'elle met en évidence certaines formules de politesse, ce qu'on attend chez une femme éduquée à n'importe quelle époque, mais en plus de cela, il faut comprendre que les formules desquelles elle remplit ses lettres servent aussi bien comme moyens de manipulation et de négociation que de formules simples. Donc, les formules que Marguerite emploie sont soigneusement choisies pour

mieux servir son argument. Il faut remarquer aussi que très souvent, Marguerite ne s'adresse pas aux plus proches membres de sa famille d'une façon qu'on attend dans la correspondance familiale. Comme toujours dans sa correspondance, elle choisit soigneusement le mot qu'elle cherche pour satisfaire au but principal de la lettre. Par exemple, lorsque Marguerite use d'une adresse plus sentimentale comme « mere », le mot réussit souvent à prkaiser un double sens : la politesse, ou bien cela manipule le destinataire d'être convaincu de son point de vue dans l'argument. En plus des formules typiques que l'on y compte, il faut reconnaître que parfois, Marguerite de Valois s'adresse au destinataire d'une façon qui ne fait pas partie d'une formule ou d'une référence directe et qu'on peut appeler plutôt métaphorique. Parfois, l'emploi de la métaphore rend le texte très difficile à lire en dépit des éléments poétiques que les critiques ont souvent appréciés dans l'écriture de Marguerite, mais c'est le manque de clarté qui aide parfois à comprendre les éléments les plus subtils des comparaisons, et alors cela aide à expliquer la nature des relations entre Marguerite et son correspondant. En comprenant la nature des relations, on comprend mieux la reine. En effet, Marguerite présente au lecteur un portrait d'elle-même par le moyen des genres de référence au destinataire. Ainsi, les références servent à présenter plusieurs aspects de l'identité de l'auteur.

Plusieurs observations se montrent en évidence par une étude des références au destinataire. Premièrement, Marguerite de Valois emploie les références plutôt comme moyen de négociation que comme moyen d'exprimer ses propres sentiments, surtout en écrivant aux membres de sa propre famille. Marguerite écrit des lettres kmues seulement dans des cas exceptionnels, par exemple, lorsqu'elle écrit à son amant, Champvallon.

Elle ne craint pas de montrer du respect pour manipuler son destinataire, même quand elle ne le ressent vraiment pas. Elle atteint ce respect faux le plus souvent, par l'emploi des formules de politesse. D'ailleurs, un emploi fecond de la metaphore semble indiquer les plus doux sentiments envers le destinataire dans sa correspondance. Donc, les sentiments qu'elle exprime d'une façon directe ne sont pas forcément sinceres, et il faut comprendre par quel moyen elle s'exprime dans un ecrit : la manipulation ou le sentiment sincke. Cela revele plusieurs caracteristiques de Marguerite : elle est femme politique, qui n'hesite pas a manipuler ses plus proches pour atteindre son but ; elle est aussi une amie fidele qui aide tant qu'elle peut ceux qu'elle tient en amitie. Deuxièmement, Valois souligne son statut superieur par l'emploi soigne de certaines references. Lorsqu'elle cherche a accentuer son statut superieur, il y a moins d'allusions et de metaphores, mais elle souligne tant qu'elle peut les relations familiales ou sociales entre elle et son destinataire. Cela aide aussi l'effet de la négociation dans la correspondance. Troisièmement, il y a souvent une question de son statut de souveraine et alors de son identite quand Marguerite écrit aux plus proches membres de la famille, surtout dans les ecrits a son frère, Henri III, pour qui elle ne tient pas de respect veritable, mais qui est son superieur dans la societe seulement en raison d'avoir ete ne homme. Parce qu'elle ne lui tient pas de respect, et en raison de son intellect calé et de son esprit doue, elle se sent superieure a son frère. Cela presente un conflit central entre la souveraine nee de sang royal et la femme contrainte par les limites de la societe et par les voeux des hommes dans les écrits de la reine. Enfin, Marguerite de Valois emploie souvent la metaphore pour s'éloigner de ses propres sentiments, en plus des aspects precieux de l'emploi. La metaphore lui permet d'avoir des sentiments a cause de l'éloignement entre l'identite de

la reine de Navarre, fille de France et l'amante prise des passions. Cela fait partie aussi du conflit central de l'identité de la femme. Une étude du vocabulaire précis de la reine rend toutes les complexités de l'identité plus faciles à comprendre. Du conflit, des développements dans l'identité de Marguerite deviennent évidents à travers le temps. Il faut d'abord étudier le vocabulaire et les références précises dans les catégories à part. Après cela, la temporalité des références et de l'identité de Marguerite paraît plus claire.

Pour illustrer les observations ci-dessus, nous ferons une comparaison entre le vocabulaire dont Marguerite use pour écrire à sa mère, Catherine de Médicis et à la Duchesse d'Uzès, une amie de Marguerite, ainsi qu'une comparaison entre les références à Henri III, son frère aîné, et celles à Henri IV, son mari, comme destinataires. Les références à Brantôme dans les Mémoires, moins fécondes que les références au destinataire dans les autres écrits, prouvent encore plus les conclusions sur l'identité de Marguerite. Enfin, nous étudierons l'emploi de la métaphore, surtout dans la correspondance à Champvallon pour mieux expliquer l'identité de la reine.

Une comparaison entre quelques destinataires importants

Nous étudierons les inférences faites dans l'introduction de ce chapitre seulement par le moyen du vocabulaire choisi, ici pour les références directes entre plusieurs correspondants.⁴ Le vocabulaire souligné, ainsi que les comparaisons faites ici, aideront à distinguer un genre de confiance que Marguerite tient aux destinataires. Marguerite choisit des références diverses pour identifier les destinataires. Parfois, les références montrent un vrai respect envers le destinataire, parfois elles évoquent une obligation tout simplement. Peu importe quel sentiment Marguerite tient envers le destinataire, elle

choisit chaque mot avec une précision rusée, et Marguerite se sert toujours des mots pour arriver à son but primordial dans chaque lettre. Tout cela contribue à la précision d'un portrait de Marguerite de Valois.

Entre Catherine de Médicis et la Duchesse d'Uzès

Marguerite s'adresse à Catherine de Médicis, sa mère, et à la duchesse d'Uzès, une amie, par des formules aussi différentes que surprenantes à travers les textes et la correspondance que l'on trouve de la même époque. En étudiant par une comparaison le vocabulaire employé envers l'une à celui employé envers l'autre, il devient évident que Marguerite n'écrit pas à sa mère pour des raisons sentimentales, mais pour profiter du fait que sa mère est la reine mère de France et pour mettre en avant ses propres vœux politiques ; c'est une répétition de ce que Marguerite fait dans les références à Catherine comme troisième personne. La politique devient encore une fois, l'aspect le plus important de la relation entre mère et fille. Par contraste, les lettres à la duchesse d'Uzès montrent une certaine amitié entre l'écrivain et son destinataire qui n'existe pas dans la correspondance avec Catherine de Médicis. À travers les références aux deux individus, Marguerite se présente comme fille de France, une femme de sang royal, qui cherche la gloire de la France et de la famille, avec un esprit poétique, et qui n'arrive à respecter une femme maternelle que quand la politique n'appartient plus au rapport entre les deux femmes. Commençons alors par les références à Catherine de Médicis.

Catherine de Médicis Dans la correspondance à sa mère, ainsi que dans le Mémoire justificatif, Marguerite l'appelle « Madame » et « votre majesté » plus souvent que nulle autre référence (voir Tableau 2, Références au destinataire). Ce qui est tout à fait évident,

c'est que les mots manquent de sentiment. Marguerite choisit des formules d'adresse et des signes de respect, ainsi que la soumission au pouvoir du destinataire pour s'adresser à son parent. Tandis que le choix de références manque de sentiment familial, Marguerite sait bien utiliser le pouvoir de son destinataire pour avancer son côté. Elle l'emploie même pour créer un dialogue entre elle-même et son destinataire.

D'après Viennot, un exemple primordial de ceci est l'emploi des références sociales « Madame » et « votre majesté » dans le Mémoire justificatif. Comme nous l'avons noté, Marguerite écrit ce discours au nom de son mari, Henri de Navarre, pour qu'il puisse le présenter devant une assemblée qui le juge en 1574. Donc, dans le plaidoyer, Marguerite parle par la voix d'Henri, et non par sa propre voix, ce qui lui donne une certaine liberté masculine en écrivant. Elle n'est plus contrainte d'être femme dans ce discours, présentée de la bouche de son mari, et elle prend facilement la voix masculine en transformant sa propre histoire en l'histoire d'Henri, et vice versa. Mais, Marguerite développe ici certaines techniques d'adresse dont elle usera pendant sa vie, et par sa propre voix. Marguerite transforme ce plaidoyer en dialogue en l'adressant dès le début à la reine mère, qui y assiste au nom de son fils malade, Charles IX.

Madame, je m'estime très heureux du commandement qu'il vous plait de me faire. Encore que, par droit, je ne sois obligé de répondre qu'à vos majestés, si ne craindrai-je, devant cette compagnie et toutes autres personnes que vous trouverez bon, vous disant vérité, de vous faire paraître mon innocence et la méchanceté de ceux qui pourraient avoir menti de moi (Valois, MAE 239).

Le genie du discours se montre en évidence par cette transformation complète et par l'habilité dont Marguerite avance la cause de Navarre. Marguerite arrive à transformer ce discours en dialogue par l'emploi d'interjections telles que « Madame », « votre majesté », et en général, « le maillage extraordinairement serre des indices de la première et de la seconde personne » (Viennot, introduction, partie II, MAE 226).⁵ Viennot précise qu'il y a soixante-dix-huit occurrences de la seconde personne dans le discours, comme dans l'exemple suivant.

Et vous, Madame, etant a Reims, ayant ouï parler de quelque requête que l'on voulait présenter a vos maiestes, je ne faillis incontinent le vous dire, [ce] qui ne méritait pas de vous mettre en defiance de moi, mais au contraire vous conviait a vous y fier. Et voyant que mes ennemis avaient telle part aupres de vos maiestes que, pour nul de mes effets, vous ne pouviez perdre la defiance qu'a grand tort [vous]⁶ aviez prise sur moi, je crus que les bruits qu'on faisait courir (que l'on nous voulait mal faire) étaient veritables (Valois, MAE 247).

En donnant le pouvoir de jugement à Catherine de Médicis et en le revokant de l'assemblée, Marguerite augmente non seulement l'importance du destinataire, mais aussi du locuteur du plaidoyer. C'est-à-dire, seulement quelqu'un de sang royal a le droit de juger un autre de sang royal, surtout en vue des ennemis nombreux à la cour et sûrement dans l'assemblée. Marguerite profitera de cette technique souvent dans ses écrits, et en parlant par sa propre voix. Donc, ce n'est pas un cas unique dans l'oeuvre de Valois. Ici, d'ailleurs, Marguerite souligne son propre statut social par deux moyens : le statut de son mari et le fait qu'elle parle par la bouche de ce mari.

Une reconnaissance précoce du statut royal se met en conflit avec la nullification habituelle de son statut de femme, et alors, de sujette. Ici, Marguerite nie sa position de femme en s'adressant si habilement à sa mère par la voix d'un homme. Elle accuse Catherine d'être la cause du conflit politique par un manque d'amour et de confiance, ce qui est surprenant venant de la bouche de Navarre mais pas du tout de celle de Marguerite (Viennot, introduction, partie II, MAE 229). En plus, Marguerite souligne le lien étroit entre la politique et les relations familiales. ((Madame, que vous m'eussiez en votre protection [...]. Mais étant votre majesté de retour à Reims, vous me fîtes une si maigre mine, et commençâtes d'avoir une telle défiance de moi, que cela me fit penser qu'il en était quelque chose (Valois, MAE 245-246). » Ainsi, Marguerite et Navarre deviennent victimes de Catherine, sujets aux influences de cette femme, qui est elle aussi influencée par les autres, et qui rend Marguerite dans un état stupéfié par raison que Catherine est plutôt femme politique que mère. Marguerite remarque une vingtaine d'années plus tard dans les Mémoires : « avoir été nourrie avec telle crainte auprès de la reine ma mère que, non seulement je ne lui osais parler, mais quand elle me regardait je transissais » (Valois, MAE 82). Chaque fois que Marguerite revient aux formules de politesse comme références en écrivant à Catherine de Médicis, surtout pour avancer sa cause, quoi qu'elle soit, la fille redevient victime extraordinaire.

Marguerite emploie le nom « mère » pour s'adresser à la reine mère, mais presque uniquement au début des lettres dans la formule d'adresse suivante : « A la Reine Madame et mère » (Valois, Correspondance, 107 et al.). À part cette formule, elle n'appelle Catherine de Médicis une « bonne mère » directement qu'une seule fois dans toutes les œuvres (Valois, Correspondance, **161**). Par l'emploi rare du terme,

appartenant d'habitude au contexte familial, le mot « mère » devient plutôt un terme appartenant au contexte social, parce qu'il ne sert qu'à influencer le destinataire. Dans la lettre 100 de la Correspondance (159-161), Marguerite cherche le secours militaire du roi son frère, Henri III, pour le duc d'Alençon et pour ses projets en Flandre au début de l'an 1581. Elle veut que Catherine profite de son influence sur son fils le roi et Marguerite fait appel aux sentiments maternels de la reine mère pour avancer son argument, car, elle sait qu'au niveau de la politique, Catherine ressent ses devoirs maternels. En plus, l'emploi du mot entouré des références à ((Madame)) soutient le but politique et non amical de la lettre. « C'est à vous, Madame, toute son espérance. Je vous supplie très humblement, Madame, lui vouloir à ceci être bonne mère, comme à lui et à nous tous vous l'avez toujours été à toutes occasions » (Valois, Correspondance 161). Donc, l'emploi du mot « mère » devient pour Marguerite un nouveau moyen d'avancer un argument et il soutient son talent pour la négociation. Marguerite souligne le fait qu'elle et d'Alençon sont du même sang royal que Catherine et le roi, et alors, sa position sociale est aussi soulignée par l'emploi du mot « mère ». La lettre ainsi que la référence manquent de sentiment, mais le mot met le destinataire dans une position de pouvoir par son influence maternelle sur un autre. Marguerite est incapable de prendre la décision au nom du roi d'aider d'Alençon, mais elle devient intermédiaire entre les deux en acceptant son statut de sujet et en profitant de sa famille et de sa mère, qui est un intermédiaire puissant. Encore une fois, Marguerite ne se voit autant comme fille que comme sujette à sa mère, mais une sujette qui tient l'influence d'une égale en raison du sang royal et de sa position d'intermédiaire.

La duchesse d'Uzès Marguerite tient un rapport beaucoup plus sentimental et amical, ainsi que familial avec la duchesse d'Uzès. Marguerite de Valois appelle la duchesse toujours « ma Sibile » (voir Tableau 2, References au destinataire). Une Sibile est une devineresse de l'Antiquité qui a conseillé et aidé le héros Aeneas entre autres (Hamilton 329-333). Ce titre métaphorique, ni social ni direct, évoque des sentiments de respect et de confiance dans les lettres sentimentales. L'appellation ajoute aussi un élément poétique aux lettres, et dans ce cas, la référence doit rappeler les soirées dans les salons de Paris où les galantes femmes introduisaient les débuts de la préciosité (Viennot, MV 59-61). La duchesse fait partie des amies à qui Marguerite écrit toujours de sa propre main, et la métaphore n'affaiblit pas Marguerite comme souveraine, puisqu'il n'y a aucune référence au statut social dans les mots, mais Valois devient plus sensible par mérite de l'amitié. Pour contraster avec la correspondance à Catherine de Médicis, Marguerite remplit la correspondance à sa « Sibile » avec des sentiments, du respect sincère et de l'honneur, comme dans ces exemples : « que rien ne vous peut aimer et honorer plus que je fais et ferai avec une constance inmutable » (Valois, Correspondance SS), « si ce n'estoit à ma vraie Sibile, il me seroit impossible de mestre la main à la plume » (Valois, Correspondance 159). Seulement quelques lettres présentent des demandes pour des nouvelles de la cour ou pour parler à la famille royale à son sujet. Par contre, dans toute la correspondance avec Catherine de Médicis il s'agit des affaires et de la politique en France, parfois avec quelques ajouts mineurs à propos de la famille, et seulement quand la politesse l'exige ou quand cela rend l'argument plus efficace. Le respect d'une amitié sincère y manque en comparaison aux lettres à la duchesse, par exemple, dans une comparaison entre les lettres 55 et 57 dans la Correspondance (Valois, 114, 116). Il

s'agit plutôt d'une demande à la reine d'agir au nom de sa fille en la louant au roi Henri III dans la première lettre, écrite à Catherine de Médicis en novembre 1579. Marguerite remplit la lettre de formules, - elle écrit « Madame » huit fois !,- et de témoignages de sa fidélité à la famille avant d'arriver à son but, quelque bon mot dans l'oreille du roi. « Je vous supplie très humblement, Madame, ne vouloir oublier [sic] de le dire au roi, afin que, comme vous, Madame, seves mieux que neule autre ses servises, par vous ausi il an resoive quelque reconpanse » (Valois, Correspondance 114). La deuxième lettre, écrite quelques semaines après la précédente, et adressée à la duchesse d'Uzès cherche la consolation que son amie se souvient d'elle, et Marguerite veut que la duchesse confirme le souvenir avec un mot. Marguerite est éloignée de la cour et elle cherche tout simplement le contact d'une amie qui lui manque : « car je serois bien marrie que vous neussies plus souvenanse de moi, qui vous souhaite issi tous les jours... une heure seulement » (Valois, Correspondance 116). Il n'y a pas de formules, pas de politesses obligeantes, pas de buts cachés dans cette lettre. Valois remplit la lettre de phrases sentimentales et de répétitions de l'amitié qu'elle ressent envers son destinataire.

Le désir de plaire à la duchesse évoqué par Marguerite dans la correspondance paraît presque un désir d'enfant de plaire au parent, un désir qui n'existe guère dans les écrits à sa propre mère. L'exemple d'un titre métaphorique rend un statut important au destinataire, qui devient puissant à son tour. Valois est encore une fois sujette à son destinataire, pas aux niveaux social ou politique, mais au niveau intellectuel, et aux influences de l'esprit. Marguerite devient à la fois une étudiante et un enfant envers sa correspondante. En 1580, Marguerite lui écrit :

Ausi vous supplié je de croire que vous vous anploies pour une personne qui neut james dingratitude dans son ceur et qui vous aime et vous honore tout ce qui se peut. Croie le et ne permestes a labsanse de meslongner de votre bonne grase, que vous connoitres par mes actions estre tenue de moi infinimant chere. Adieu, ma Sibile, je vous baise les mains (Valois, Correspondance 125).

La nature de son rapport a la duchesse éloigne la fille de France de son rang social. On peut dire que Marguerite oublie son statut de souveraine dans la transformation en « étudiante », et qu'ainsi, cela ne fait plus partie de son identité dans la correspondance de la reine a la duchesse. Cet éloignement de l'identité comme princesse et reine est très rare dans les oeuvres de Marguerite. Dans ce cas, Marguerite s'éloigne de cela parce qu'elle est transformée par son rôle d'« étudiante » et d'« enfant ». Elle fait confiance a son destinataire et elle se plait aux nouveaux rôles qu'elle trouve dans cette amitié sincère. Donc, encore une fois, un conflit d'identité se présente même dans une référence très simple.

En écrivant a sa mère, Marguerite se montre comme victime de la politique, qui souffre d'un manque d'amour maternel, comme nous l'avons remarqué a travers les références a la troisième personne. Marguerite présente aussi son côté de manipulatrice et de femme politique par les références a Catherine de Médicis. Elle profite de sa position de fille pour devenir intermédiaire, et Marguerite dépeint une insincère de l'amour familial par son emploi de la référence « mère ». Pour contraster, Marguerite exhibe un côté plus doux par ses références a la duchesse d'Uzès. Au lieu de formules de politesse, Marguerite s'adresse a la duchesse avec une référence métaphorique : « ma

Sibile ». Valois étale une sincérité, un respect et un amour amical envers son destinataire. Envers la duchesse d'Uzès, Marguerite n'est pas sujette politique, comme a sa mère, mais sujette « enfantine ». Marguerite cherche chez la duchesse l'amour et les conseils maternels qu'elle ne trouve jamais chez Catherine, et elle devient comme une étudiante et une enfant pour la seule fois dans ses écrits.

Entre Henri III et Henri IV

Les lettres que Marguerite écrit à son frère, Henri d'Alençon, devenu roi de Pologne, puis roi Henri III de France, ressemblent plus aux lettres écrites à Catherine de Médicis qu'à nul autre. Pour contraster, Marguerite écrit à son mari, Henri de Bourbon, roi de Navarre, devenu Henri IV, roi de France, d'une façon unique. Des deux, Marguerite renforce les aspects des relations entre elle et les deux hommes que l'on trouve dans les références à eux comme troisième personne, mais ici, ils sont bien les destinataires des écrits. D'après une étude du vocabulaire comme dans la comparaison précédente, il faut comprendre que Marguerite écrit à son frère sanguin seulement quand il le faut, et sans le respect d'une sœur, mais avec le respect obligatoire d'une sujette, qui est victime encore des desirs d'un frère ennemi, et dépendante des influences de ce frère. Dans les lettres à Henri IV, Marguerite évoque une dépendance semblable, mais avec une plus forte amitié. Parfois, l'amitié évoquée par Valois envers son mari semble fautive et insincère, pendant que d'autres fois, l'amitié apparaît véritable par rapport aux sentiments forts exprimés dans la correspondance et par le fait qu'elle prend les actions de son mari au sérieux, non seulement par rapport à son statut social, mais par rapport à son statut d'amie et de femme, et plus tard dans leurs vies, de « sœur ». Ce qui est important ici,

plus que toute autre observation, c'est que les hommes définissent Marguerite de Valois par leur statut d'être des hommes, comme dans la lettre 156, écrite en 1582, dans laquelle Marguerite écrit à Henri de Bourbon : « Vous dites, Monsieur, que se ne me sera james honte de vous conplaire » (Valois, Correspondance 223). Tant qu'elle desire devenir intermediaire primordial pour servir la couronne de France, Marguerite doit se rendre sujette aux hommes en faisant ce qu'ils exigent d'elle, car ce sont les hommes qui determinent son rang social ainsi que son statut politique dans le monde.

Henri III Le manque de respect que Marguerite tient pour Henri III devient assez evident dans sa correspondance au roi. Elle ne l'appelle « votre majeste » que trois fois dans les vingt-cinq lettres trouvees dans l'édition de Viennot (voir Tableau 2, References au destinataire), et tandis qu'elle remplit les lettres de la formule polie « Monseigneur », elle ne l'appelle jamais un « si grant et si parfait roi » (Valois, Correspondance 372) comme elle appellera plus tard Henri IV. Ici, comme dans le cas des references à Catherine de Médicis, le titre social « Monseigneur » sert plutôt pour avancer sa cause dans la correspondance et pour satisfaire aux obligations de politesse que pour montrer un veritable respect pour le destinataire. Evidemment, les signes « Monseigneur », « votre majesté » et « Sire », dont Marguerite use servent aussi à évoquer le fait que son destinataire appartient à un rang social plus haut que le sien.

D'ailleurs, Marguerite flatte souvent l'égoïsme d'Henri en répétant à l'exageration les titres de supériorité ; dans l'exageration de la repetition, non seulement des titres, mais aussi du pouvoir du referent, le lecteur comprend un certain sarcasme envers Henri III, et ainsi un manque de respect veritable pour lui. Par exemple, dans la lettre 107, écrite en 1581, Marguerite dit : « Monsigneur, Monsieur de Saint Vincent sen

va pour supplier tres humblemant votre magesté de voulloir avoir agreable [...] avecque votre permission, [...] qui me fait vous supplier tres humblemant, Monsieur, de la gratifier en cella, et moy, de lhonneur de vos bonnes graces [...]» (Valois, Correspondance 165). Il faut remarquer qu'a cette epoque elle se croit toujours intermediaire puissante entre les huguenots et la France. Il faut remarquer aussi que par le manque de respect veritable qu'elle tient pour Henri III, Valois évoque une certaine égalité interessante au frke, car normalement elle devrait respecter quelqu'un qui est d'un rang social plus haut. L'égalité se trouve dans le fait qu'elle accapare le droit de ne pas le respecter, mais en feignant toujours un respect par l'emploi de formules. Donc, elle satisfait a son obligation de sujette en employant certaines formules de politesse envers son frère, mais elle ecrit ces formules d'une façon insincère et exagérée. Par le manque de respect qu'elle lui montre, Marguerite nie son statut de sujette ; c'est ainsi qu'elle developpe l'égalité a Henri.

Même quand Marguerite évite toute reference respectueuse remplie de sincérité, elle se trouve obligee de reconnaître le rang de son frere, parce que c'est lui qui la rend en grâce ou en disgrâce et qui influence les affaires du pays. En 1584, Marguerite se trouve au bord de la disgrâce et en train de perdre sa position cherie d'intermédiaire entre Henri III et Henri de Bourbon. Dans la lettre 205 (288), ecrite a Agen, Marguerite n'hésite pas a tourner les phrases en employant les mots « Sire », « roi chretien », « mon roi » et « votre majeste » pour rendre le pouvoir de jugement a Henri, comme elle l'avait fait envers sa mere une decennie plus tôt dans le Mémoire justificatif.

Sire, votre iugement soit donc mon juge equitable. Quittez la passion, et vous plaise de considérer ce que, pour vous obéir, m'a fallu endurer ; et

telles passions, qui ne les a éprouvées en blâmera les actions avant que les avoir considérées. Considérez-les donc, Sire, par les choses apparentes qui m'ont conduite là où vous me voyez. Encore que je sois votre soeur et servante, et vous mon seul confort, j'espérerai en la bonté de vous comme roi chrétien [...] (Valois, Correspondance 288).

Cette fois-ci, elle cherche un pardon de son frère, qui seul peut la remettre en grâce après l'avoir chassée de la cour. Donc, comme auprès de sa mère Catherine, Marguerite est sujette à son destinataire. En plus, Marguerite souligne la relation entre elle et ce roi puissant en serrant une référence à elle-même comme « soeur et servante » entre les références respectueuses au destinataire. Ici, comme dans les références à la troisième personne, c'est le rapport entre les personnes, Marguerite et Henri III, qui soutient l'argument encore plus que s'il n'y avait pas de rapport. C'est-à-dire, en plus des formules de politesse, Marguerite profite de la relation sanguine entre elle et son destinataire pour influencer celui-ci. Aussi, les références à la première personne et à la deuxième personne réussissent ensemble à influencer le destinataire.

Dans un exemple plus extrême que les lettres à Catherine, Marguerite n'emploie pas le mot « frère » pour s'adresser à Henri III. Certainement, elle emploie le mot dans l'adresse au début de plusieurs lettres : « Au Roy Monsieur et frère » (Valois, Correspondance 119, et al.), mais cette adresse ne se trouve pas dans toutes les lettres, et il semble que Marguerite cherche à éviter toute mention de leur relation sanguine sauf dans les cas les plus extrêmes, et là, ce sont les références à elle-même, comme « soeur » et non à lui, comme « frère ». En fait, avec une certaine ironie, elle appelle d'autres hommes, qui ne le sont véritablement pas, son « frère » (voir Tableau 2, Références au

destinataire), ainsi que son beau-frère, le mari veuf de sa soeur Claude. L'oubli exprès de rappeler à Henri leur relation sanguine implique combien elle hait son frère et combien elle ne le respecte pas comme membre de sa famille. En même temps elle élève son statut intellectuel ; en raison de son éloignement de cet être haïssible et connu pour ses humeurs de l'esprit, elle devient la supérieure de l'intellect et de l'esprit du frère. Ce manque de respect rejette le concept d'un souverain absolu, qui fait partie de son éducation et de sa jeunesse. Ainsi, Marguerite rejette les limites imposées par son frère, le roi, et par la société en général d'une façon plus subtile. Elle ne peut pas résister à la disgrâce et à l'arrestation plus tard, mais ici, le rejet est plutôt intellectuel que réel. D'une façon, Marguerite nie la réalité de sa position comme femme, et alors comme sujette. Encore une fois, un conflit d'identité se présente dans le fait d'être sujette en même temps que d'être une égale, même un être supérieur, au destinataire.

Henri IV En contraste avec les références à Henri III, Marguerite choisit beaucoup de références pour écrire à son mari, Henri IV. Certes, avant qu'il soit roi de France, elle l'appelle « Monsieur », et après qu'il le devient, elle l'appelle « votre majesté » et « Monseigneur » des fois innombrables dans les cent-trente-deux lettres de la Correspondance (voir Tableau 2, Références au destinataire), mais elle n'hésite pas à tourner des phrases en l'appelant « un roi si parfait et si valeureux » (Valois, Correspondance 436), parmi d'autres choses. Ces tournures de phrase impliquent une sincérité et ainsi, un respect, qui n'existent pas dans la correspondance à Henri III. Malgré cette sincérité, Marguerite se sert, comme toujours, des formules pour avancer sa cause et pour influencer le destinataire. Donc, le double sens de chaque mot devient très évident dans la correspondance à Henri IV. Quand elle l'appelle « Monsieur », Valois lui

montre un certain respect dû d'une femme a son mari. En même temps, elle veut le convaincre de son service fidele. « Or au XVIe siècle un mari avait autorité sur sa femme, et cette demiere devait servir ses intérêts » (Boucher 158). Comme dans les references à Henri IV a la troisieme personne, Marguerite cherche a profiter des influences de son mari. En 1582, Marguerite remplit la lettre 156 de la Correspondance des references respectueuses telles que « Monsieur » en adressant sa colere contre Bourbon a propos des demandes indignes a Marguerite de reprendre sa maitresse, Fosseuse, aupres d'elle. Marguerite écrit :

Vous dites, Monsieur, que se ne me sera james honte de vous conplaire. Je le croi ainsi, Monsieur, vous estimant si resonnable que ne me conmandere[z] rien qui soit indigne de personne de ma calite ni qui inporte a mon honneur, ou vous avez trop dinterest ; [...]. Vous dites, Monsieur, que vous vous douties bien de ce que vous voies, mes que je vous doi plus contanter que ses annemis. Vous avies bien resson, Monsieur, de juger que, son malheur estant diveulgué par tout comme il lest, je ne la pouvois pas tenir [aupres de moi], estant chose qui ne set james veue ; [...] (Valois, Correspondance 223-224).

La répétition des references directes sert aussi la même fonction que la repetition dans la lettre 107, adressee a Henri III un an plus tôt que la lettre 156. Le sarcasme evoque implique une supériorité intellectuelle sur le destinataire, malgre la dependance de l'auteur des influences du destinataire.' Donc, en même temps que Marguerite se montre respectueuse, elle élève son statut intellectuel sur le destinataire par moyen de la repetition, et le double sens des references devient l'aspect primordial des references.

Voici encore des exemples du conflit entre la sujétion et l'élévation de son statut social dans l'identité de Marguerite de Valois.

C'est pareil avec le mot «(Monseigneur)», et Viennot souligne le fait que Marguerite n'écrit rien sans y avoir réfléchi. Marguerite écrit dans la lettre 255 de 1593 : « Jestoie, Monseigneur, paravant, de devoir et de volonté desdiée a votre service ; maintenant, je mi reconnois par une si estroite obligation liée, que je vous supplie tres humblement de croire que rien o monde ne vous est voué avec tant de sugestion [sujétion], dobeisance et de fidelite que ma volonté, [...]» (Valois, Correspondance 349). En discutant la lettre, Viennot remarque : « Marguerite pèse alors tous ses mots, peut-être même recopie un texte mûrement réfléchi, et d'ores et déjà elle le nomme "Monseigneur"» (Viennot, introduction, Correspondance 35). Marguerite sait bien que la flatterie et le respect avancent bien ses causes, et le plus souvent, ils servent a maintenir une étroite amitié entre elle et Bourbon. En plus, elle profite de la relation entre les personnes, ici, elle et le destinataire en ajoutant la référence précisément choisie au destinataire avec les références a sa fidelite et sa sujétion envers celui-ci.

En plus de cela, Marguerite fait quelquefois référence a l'amitié entre elle et Henri de Bourbon, ce qui implique une sincérité plus valide qu'avec Henri III. D'ailleurs, il faut se rappeler que Marguerite pese toujours ses mots et tandis que le mot « amitié » est plaisant, il est bien évident dans le contexte des lettres dans lesquelles elle emploie le mot qu'il s'agit plutôt de l'argument de la lettre que d'une véritable amitié et qu'encore une fois, le double sens des mots se met en évidence. Dans la lettre 251, écrite en 1593, elle cherche a convaincre Henri de Bourbon de sa fidélité incessante, comme d'habitude, et elle cherche aussi a rentrer en grâce en France apres la mort de son frere. De sa fidelite,

elle cherche la faveur de la protection et la grâce du nouveau roi de France, et elle serait contente : « proueu que lheur de votre amitie me soit conservée, et la protection et suport quil vous plait me promestre » (Valois, Correspondance 342). Le soutien dont elle parle n'est pas précisément du soutien moral, mais plutôt du soutien financier, et il y a bon nombre de demandes d'argent dans la Correspondance, ce qui montre que d'une autre façon, elle est dependante des hommes. En plus, Marguerite montre par l'emploi precis du mot, qu'elle est toujours dependante des humeurs et des jugements des autres - ce qui est dans ce cas, son destinataire. Cholakian maintient cet avis : « Even when she seems at her most abject, her dependence on Henri is political, not emotional. She wants his friendship because with it she can assume her rightful place as his queen – furthering his interests, counseling him wisely, and presiding over his court » (Self-Representation 61). Ainsi, Marguerite est plutôt femme dependante qu'indpendante des hommes. Elle est sujette au destinataire, et « l'amitié » dont elle parle ne lui rend aucune égalité a Henri.

Marguerite ecrit une lettre en 1594 a Henri IV, qui paraît au premier coup d'oeil être une lettre d'amitié et de sujétion. Mais, elle implique qu'elle craint les ennemis du royaume, et qu'elle ferait n'importe ce que Henri lui demandait de faire. Marguerite se trouve toujours isolée a Usson, pendant qu'Henri prepare son entree a Paris comme roi de France. Il semble dans la lettre 263, que Marguerite desire revenir a Paris, mais qu'elle est dependante des voeux d'Henri pour faire cela. Elle ecrit : « Elle [sa Majesté] jugeroit cete antreprise estre reserve a Dieu seule, [...] et bien qui soit tres solitere, je lestimere heureux, proueu que lhonneur de Son amitie me soit conserve, qui est la plus grande felisité quan ma viellese je pouvois souheter, [...] » (Valois, Correspondance 362-363).

Dependante d'Henri IV, Marguerite emploie l'amitié entre eux pour manipuler le destinataire et pour recevoir ce qu'elle veut. Le fait qu'elle évoque une amitié entre eux, pendant qu'elle ne l'évoque jamais dans les lettres à Henri III, suggère qu'il y a une certaine sincérité dans le mot, mais l'emploi précis suggère tout à fait autre chose. Le double sens de la référence évoque le conflit central dans la personnalité de Marguerite. Il y a donc, dans la correspondance avec son mari, un nouvel exemple du conflit entre la sincérité d'une vraie amitié pleine de respect, et le besoin et la dépendance d'une sujette.

Enfin, dans le cas d'Henri de Bourbon, Marguerite commence à appeler son mari son « frère » à partir des négociations du divorce. Dans ce cas, l'appellation semble un signe de respect qu'elle n'a pas employé en écrivant à son propre frère. Il est vrai que les deux époux sont des cousins germains, mais n'est-ce pas qu'un mariage et une alliance politique d'une vingtaine d'années exigent un rapport plus sentimental que celui des « cousins » ? Respect véritable ou non, le fait qu'elle l'appelle son « frère » et qu'il l'appelle sa « sœur » évoque une égalité de rang social ainsi qu'une amitié affectueuse entre Henri de Bourbon et Marguerite de Valois. En plus, Marguerite évoque une certaine reconnaissance du bon traitement qu'elle reçoit du roi, et elle accepte, d'une certaine façon, sa dépendance d'Henri IV. Donc, la relation entre les deux personnes devient centrale aux références et au sens des références employées dans les lettres. L'appellation fraternelle entre les deux époux satisfait aux besoins des deux précisément par la valeur d'égalité qu'elle leur donne. Henri retient le support et l'alliance de la dernière des Valois, ce qui aide à justifier la couronne française qu'il porte. « En échange, elle [Marguerite] comptait bien retrouver dans le royaume une place officielle, conforme à son rang. Elle y parvint, en réussissant à établir avec son ancien mari une

relation fraternelle » (Bertiere, Les annkes sanglantes 449). La reine arrive enfin a dkvelopper une position sociale et politique importante, même avant son retour a Paris. Marguerite exemplifie cette conclusion dans la correspondance avec Henri. En 1600, Marguerite, toujours a Usson, écrit a Henri IV dans la lettre 329 : « Je suis, Monseigneur, votre creature, qui ne despans et nespere, apre Dieu, que de vous. Vous mestes et pere et frere et roi. La Nature, la Fortune et ma volonte mont randue telle, et james mes intantions ne san eslongneront » (Valois, Correspondance 446). Dès ce moment, Marguerite de Valois retient une position sociale semblable a celle que son arrière-tante, Marguerite de Navarre remplissait jadis. Donc, le mot « frère » dans le contexte de Henri de Bourbon comme destinataire soutient le rang social de la reine, une fille de France, en la rendant une égale féminine, mais dkpendante, du roi.

Dans les lettres a Henri III et a Henri IV, Marguerite depeint plusieurs aspects de sa personnalite. D’abord, le conflit central dans l’identité de la reine devient l’aspect primordial dans une comparaison entre les références aux deux hommes. Elle est sujette dkpendante des deux, pendant que dans sa jeunesse, elle rejette sa sujetion a Henri III, son frere haï. D’ailleurs, Marguerite accepte d’être sujette a et dependante d’Henri IV, son (ex-)mari, dans sa vieillesse. En plus, elle ktale une supériorité intellectuelle sur les deux en employant une repetition stylistique pour montrer du sarcasme envers les hommes. Pendant que le choix de mots semble indiquer un manque de respect envers Henri III et un veritable respect envers Henri IV, Marguerite developpe son côté intellectuel et politique par le double sens trouve dans toutes les references qu’elle emploie. Marguerite cherche toujours a se montrer comme intermediaire important dans la politique, et elle souligne la relation entre elle et ses destinataires pour atteindre ce but.

D'une façon, elle atteint ce but tout au début du dix-septième siècle. À travers ces références, Marguerite est une sujette dépendante qui cherche de l'indépendance et de l'égalité avec les hommes.

Brantôme et les Mémoires

En général, les exemples trouvés dans les lettres à Catherine de Médicis, à la duchesse d'Uzès, à Henri III, et à Henri de Bourbon sont des exemples typiques de l'emploi de références non-métaphoriques par rapport au destinataire dans les œuvres de Marguerite de Valois. Le seul exemple dans les Mémoires d'une référence au destinataire rend Brantôme comme référent. Au début des Mémoires, écrits vers 1594 pendant son séjour isolé à Usson, Marguerite adresse ses mots à Brantôme, un « cavalier d'honneur, vrai Français, ne d'illustre Maison, nourri de rois mes père et frères, parent et familier ami des plus galantes et honnêtes femmes de notre temps » (Valois, MAE 72). Elle loue son destinataire, mais elle souligne sa propre importance aussi, parce qu'elle dit que ce n'est que ce genre d'homme qui devrait écrire son histoire et puisqu'elle fait partie « des plus galantes et honnêtes femmes » (72). En plus que de louer son destinataire, elle le flatte et ainsi, elle avance son désir qu'il recrive l'histoire avec de beaux éloges de la reine, différents que ceux qu'il avait employés par le passé. Marguerite dit simplement qu'elle n'est pas capable de présenter les événements de sa vie d'une façon éloquente, mais qu'il faut corriger les fautes des véritables écrivains. D'après Bauschatz, le fait que Marguerite attend qu'un homme rende une sorte « d'autorité » à son œuvre, à sa propre histoire, exemplifie la « paternité » troublante de la société à l'époque et qui fait partie de l'identité d'une reine qui se rend toujours sujette à ce genre de paternité (32). Dans tout

cela, une sorte d'ironie se développe dans les premiers paragraphes des Memoires parce qu'elle commence l'oeuvre par un rejet des louanges précédentes que Brantôme avait fait d'elle. Ce n'est pas qu'elle n'apprécie pas d'être le sujet des éloges, mais qu'elle préfère se représenter par une image qu'elle a choisie, comme Cholakian l'a remarqué (Self-Representation 19). En vue de tout cela, en adressant ses Memoires à Brantôme, un « cavalier d'honneur » (72), un homme et un ami, Marguerite évoque plusieurs aspects de son identité : elle est femme d'un haut rang social et son histoire mérite les éloges d'un tel homme ; elle est femme et alors un homme doit autoriser la valeur de son histoire et de sa vie ; en même temps que Marguerite est sujette à l'autorité d'un homme, elle rejette le portrait que cet homme fait d'elle en présentant un nouveau portrait dans lequel la politique joue un rôle plus important que la coquetterie féminine.

D'ailleurs, l'autorité et la présence de Brantôme disparaissent du texte, et Marguerite se rend plus importante dans l'histoire, car elle n'agit plus seulement comme le personnage central du texte, mais elle devient la narratrice de l'histoire. « Des le milieu du texte, notamment, les apostrophes ou les références au dédicataire disparaissent, comme s'il sortait peu à peu de l'esprit de Marguerite. Le *vous* initial cède la place au *on*, l'interlocuteur privilégié se met en lecteur indistinct, quoique toujours en empathie avec le personnage central de l'oeuvre » (Viennot, introduction, partie I, MAE 38). Une transformation d'identité se présente par le rejet complet du portrait de Brantôme vers la fin de son isolement à Usson. Dans tout cela, Marguerite de Valois se présente comme victime plus noble que sa position de femme ne devrait le permettre. Le conflit central devient l'aspect le plus important des Memoires, et Marguerite se trouve au milieu des questions d'identité dans son rapport avec le destinataire. Cette étude de

soi explique une raison pour laquelle Marguerite commence à trouver une position importante dans sa relation avec Henri IV à cette époque. En écrivant à Brantôme, Marguerite révèle certains aspects de sa personnalité dont elle ne s'était peut-être pas rendue compte avant les Mémoires. Donc, le conflit entre la femme puissante et la victime de la société devient central parce que Marguerite en devient consciente pour la première fois.

La métaphore et le destinataire : Champvallon

Dans les œuvres de Marguerite de Valois, il faut remarquer la pléthore de références métaphoriques. Parfois, la métaphore évoquée s'explique facilement, étant très précise. D'autres fois, la métaphore semble ambiguë et difficile à comprendre. Viennot soutient que dans les lettres amoureuses, Marguerite présente « avec ostentation les allusions mythologiques et bibliques, les références à des auteurs, les passages empruntés – voire de véritables cours de néoplatonisme » (introduction, Correspondance 41). C'est ici que l'influence de l'éducation et de la lecture se montrent en évidence. Parfois, cela rend l'écriture de Marguerite très poétique. D'autres fois, les références elles-mêmes sont empruntées presque mot par mot, trop pour être poétiques, mais l'ensemble des références rend toujours un élément d'originalité à l'écrivain. Marguerite évoque souvent des liens inattendus entre le destinataire et la métaphore, et l'originalité des écrits existe précisément dans les liens. On trouve dans ces lettres non seulement des qualités poétiques, mais les ambiguïtés qui rendent souvent difficile la lecture.

Champvallon est le seul destinataire des lettres amoureuses de Marguerite. Elles sont souvent les plus compliquées et, à mon avis, les plus belles par vertu des sentiments

et des éléments poétiques contenus dedans. La plupart des lettres amoureuses, remplies de métaphores, ont été écrites au début des années 1580, époque du grand amour entre Marguerite et Jacques de Harlay, seigneur de Champvallon. La métaphore sert plusieurs fonctions dans l'écriture de Marguerite et elle se montre comme le résultat de plusieurs influences dans la vie de la reine. D'abord, on comprend l'influence de la lecture tout de suite dans l'emploi de la métaphore. Parfois, Marguerite évoque des allusions prises presque mot par mot des discours qu'elle lisait à l'époque. Par exemple, la lettre 162 (232-233), écrite en 1583 à Champvallon répète des passages entiers des Dialoghi d'Amore de Leon l'Hébreu,⁸ et Boucher remarque que les lettres à Champvallon évoquent l'influence italienne dans l'éducation de Marguerite (177). Aussi, la métaphore clarifie parfois des sentiments embrouillés de la reine, aidant à la compréhension de la lecture, comme dans la lettre 162. Marguerite écrit à Champvallon : « Ainsi, mon beau cœur, peut-on bien juger par la subtile et vraie description que vous faites de la nature et sympathie de notre amour, qu'à cette seule étude votre âme seulement se plaît, [...] » (Valois, Correspondance 232). Ici, il s'agit d'une louange de l'amour et de Champvallon tout simplement. Mais parfois, l'effort de la clarification échappe au lecteur par raison de la métaphore embrouillée, souvent au milieu de plusieurs métaphores évoquées en même temps, comme dans la lettre 163 :

[Ce] qui doit faire croire l'augure de votre tableau en moi très véritable, non seulement pour Bacchus, mais pour tous ceux qui, nouveaux Phaetons, voudraient pour quelque peu de ressemblance prendre telle témérité de s'estimer capables de suivre les pas de l'unique Phebus, n'étant point si certains que le monde ne peut avoir qu'un soleil, qu'il est

certain et veritable que, de votre seule beaute, mon âme reçoit sa lumiere et sa vie (Valois, Correspondance 234).⁹

La metaphore sert aussi a élever la nature des sentiments et de la relation entre Marguerite et son destinataire au niveau des dieux, des êtres religieux, et des miracles de la Nature. Dans ce but, Marguerite romanticise son destinataire et la nature de la correspondance par son erudition. Enfin, Valois se sert de la metaphore pour s'éloigner d'elle-même, et pour creer un nouveau portrait ou bien une deuxième identite par laquelle elle vit. Ainsi, Marguerite accomplit deux choses : elle protege son statut social et son honneur, et elle rend beaucoup de pouvoir a sa passion.

Marguerite démontre l'influence de la lecture sur ses écrits, non seulement dans les passages empruntés aux philosophes de l'époque, mais dans la plethore des references mythologiques trouvées dans les lettres a Champvallon. Marguerite était connue pour son goût pour la lecture, et elle en fait mention plusieurs fois dans les Memoires. Elle possede une connaissance profonde de l'histoire mythologique et elle y fait souvent reference en employant la métaphore. A travers ses écrits, Champvallon devient « les beaux rayons d'Apollon » (Valois, Correspondance 168), un « beau Narcisse » (174), « Prométhée » (222), « Achille » (243) et « Castor » (244), parmi d'autres heros et villains de la mythologie. Parfois, Marguerite se trompe des references, donnant le nom d'un heros mythique en decrivant les aventures d'un autre, par exemple, dans la lettre 167, écrite en 1583 dans laquelle elle écrit : « mais je m'ébahis bien que cet heureux mais indigne Sphinx n'a eu, comme sa temerite [l'exigeait], sa fortune semblable a Sémélé, qui, voulant voir Jupiter comme il voyait Junon, perdit la vie » (Valois, Correspondance 239).¹⁰ Mais ce genre d'erreur est tres rare et il semble que la reine

evoque la métaphore en n'employant que ses propres connaissances pour trouver la bonne référence.

En plus des références mythologiques, Marguerite évoque l'influence de la lecture en répétant des passages entiers d'autres auteurs, comme dans l'exemple déjà souligné de Léon l'Hébreu et les Dialoghi d'Amore. Le néoplatonisme accapare l'importance dans les lettres à Champvallon, surtout celles de 1583 (Valois, Correspondance 232-253). Dans une traduction du Discours de l'honneste amour sur le Banquet de Platon de Marsile Ficin, Guy Le Fevre de La Boderie dédiée à la reine de Navarre une explication de l'amour néoplatonicien. Boucher décrit le résumé suivant : « L'Amour véritable est de nature divine ; c'est celui qui unit les trois personnes de la Trinité. Il se distingue de l'Amour vulgaire, qui est charnel et instinctif » (249). Marguerite lui écrit plusieurs lettres dans lesquelles elle insiste sur un amour idéal, celui de l'âme, qui doit remplacer un amour « vulgaire » (Valois, Correspondance 246) ou bien sexuel. « Au travers de ces vers, c'était la théorie de l'amour en esprit, de celui qui ne se cache pas parce qu'il n'est pas déshonorable, que Marguerite faisait célébrer » (Boucher 247). Plusieurs fois, elle gronde son amant d'avoir osé demander une rupture dans leur amour idéal par une liaison corporelle. Dans un discours sur l'amour et le néoplatonisme, Marguerite écrit à Champvallon en 1583, dans la lettre 170 :

C'est diminuer l'excellence de notre amour et contredire à sa perfection tant honorée par vos vers que de me taxer d'en avoir moins que vous, ma vie. Car si l'amour ne peut être parfait que par l'accord de deux âmes unies par une même volonté, si mon affection manque, l'égalité n'y sera point – et par conséquent la perfection, qui consiste en cette union de qui

je pense avoir montre tenir la conservation plus chère que vous, mon beau coeur, puisque je me suis opposée lorsque vous avez voulu ruiner sa cause (que je crois avoir, comme Achille, son immortalité sujette à la fatalité d'un certain accident, duquel je la saurai trop mieux garder qu'il ne sut armer son talon) (Valois, Correspondance 242-243).

Après avoir souligné encore une fois l'importance de l'amour idéal dans la lettre 171 (Valois, Correspondance 245-247), Marguerite écrit à la fin : « Ainsi, remplie de cette divine et non vulgaire passion, je rends en imagination mille baisers à votre belle bouche, qui seule sera participante au plaisir réservé à l'âme » (246). Dans ces cas-ci, la lecture influence non seulement ses écrits, mais ses actions. On peut remarquer aussi que l'idée de l'amour néoplatonicien devrait plaire aux femmes de l'époque, toujours contrainte dans leur rôle de femme et par l'honneur et par la gloire d'une famille. C'était un moyen de satisfaire aux besoins émotifs sans risquer la honte associée à une véritable liaison adultère. Donc, l'appréciation particulière de la reine pour l'idéal néoplatonicien maintient le portrait d'une femme toujours contrainte par la société seulement en raison de son sexe. Enfin, l'influence de la lecture dans ses écrits montre l'érudition de Marguerite de Valois, surtout par la facilité de la reine à chercher les références à l'esprit. Cela souligne le portrait d'une femme intelligente, avec une force d'esprit unique à l'époque, mais toujours limitée par la société.

Parfois, Marguerite écrit avec tant de passion que la métaphore perd toute clarté et toute simplicité. Valois emploie plusieurs métaphores à la fois et le message devient embrouillé, presque impossible à déchiffrer. Dans la lettre 175 (Valois, Correspondance 253-254), Marguerite mélange leur amour avec celui des « misérables » et des références

a Petrarque, puis elle parle de la chute d'Icare. Il faut lire le passage plusieurs fois avant de comprendre ce qu'elle veut dire.

Ceux-la, voyant ravir leur âme par cet oiseau emplumé d'ailes de cire (car pour eux il ne doit être nommé dieu, et je ne saurais autrement me l'imaginer) doivent de la chute d'Icare apprehender l'honorable malheur, mais plus encore la mort toute assurée de leur âme, qui doit attendre ce dont vous menacez la vôtre, trop bien requé, trop honorée et trop parfaitement unie a la mienne pour en craindre le bannissement (253).

Dans ce cas, elle croit que Champvallon risque de se perdre de la même façon qu'Icare et qu'il ne devrait pas se croire aussi puissant que les dieux. Marguerite indique aussi qu'elle s'est trompée trop facilement sur la nature de son amant, et qu'elle aussi devrait faire attention et garder son coeur. Le sens devient un peu plus clair dans le paragraphe suivant, quand Marguerite explique jusqu'à quel point l'amour pour Champvallon l'a entraînée. Le lecteur se perd a deviner le sens de la lettre autant que l'auteur dans sa passion. Sainte-Beuve remarque en décrivant les lettres de Marguerite a Champvallon :

Ici ce n'est plus le style agréable, modérément orne et naturellement poli des Mémoires ; c'est de la haute métaphysique et du pur phébus presque inintelligible et des plus ridicules. « Adieu, mon beau soleil ! adieu, mon bel ange ! beau miracle de la nature ! » ce sont là les expressions les plus communes et les plus terre-a-terre ; le reste monte et s'élève a proportion, et se perd au plus haut de l'Empyrée (196).

En rendant des passages embrouillés tels que ceux trouvés dans les lettres amoureuses, Marguerite donne beaucoup de puissance a l'affection. Elle perd toute raison et son

intellect renommé ne tient plus d'importance à côté de la passion. Dans les lettres écrites à Champvallon, Marguerite n'est plus la princesse douée qui s'intéresse à la politique du pays, mais une amante cédée à la passion et qui cherche à se retrouver dans la raison qui ne lui revient pas à l'esprit. Ainsi, Marguerite trouve une sorte de liberté de la société dans l'amour, pendant qu'elle se conduit toujours dans les limites imposées par la société en cherchant un honnête amour néoplatonicien.

La métaphore dans les lettres amoureuses à Champvallon sert aussi à élever l'importance de l'affection et à rendre son amant comme un dieu, ou du moins, un « beau miracle de la nature » (Valois, Correspondance 232). Plusieurs fois dans les lettres, Marguerite appelle Champvallon son « beau cœur » et son « beau tout » (Voir Tableau 2, Références au destinataire). Elle parle souvent des yeux, des cheveux et d'autres parties du corps de son amant. Comme nous l'avons déjà souligné, elle fait souvent une comparaison entre Champvallon et les dieux mythologiques. Souvent, Marguerite mélange plusieurs références dans une ou deux phrases, comme elle le fait en 1581 dans la lettre numéro 110, dans laquelle elle écrit à Champvallon : « Adieu, mon beau tout ; adieu, seule et parfaite beauté qui pourra pour jamais régner dans mon cœur. Je baise un million de fois ces beaux liens, beaux rayons d'Apollon » (Valois, Correspondance 167-168). Ainsi, il devient plus qu'un homme et plus qu'un amant tout simplement. Quand Marguerite transforme Champvallon en dieu ou en miracle, il gagne du pouvoir. Il devient plus fort que la passion et la passion devient plus forte que l'homme. Dans ce sens, la puissance des sentiments donne une excuse à l'amour entre Marguerite et son destinataire. Elle ne peut pas s'empêcher de l'aimer tant qu'ils (lui et la passion) l'y mènent. Même le sang royal ne peut pas désobéir aux dieux, ou à la Nature.

Il y a un deuxième résultat de l'élévation de l'importance de Champvallon. Etant presque un dieu, Champvallon mérite maintenant l'amour d'une fille de France, et alors, Marguerite souligne encore une fois sa position dans le monde. En plus, l'amour de Marguerite devient plus important lorsqu'il s'agit d'un amour non seulement fiévreux, mais le produit des desirs des dieux et de la Nature. Elle appelle Champvallon son « ange » (Voir Tableau 2, Références au destinataire) et elle transforme l'amour en vœu de dieux et du destin, encore plus difficile à rejeter. Dans la lettre 115, Marguerite élève Champvallon au niveau divin encore une fois :

Si tant de perfections, mon beau coeur, ne me faisaient tenir pour résolu que vous êtes divin être à qui rien n'est inconnu, je vous dirais que les plus durs rochers, où en mille et mille lieux j'ai grave votre nom, vos beautés et mes passions, vous pourraient témoigner si mon âme est de ces âmes de cire que le temps et l'absence changent et rechargent tous les jours en cent diverses formes. [...] Faites donc ou durer ou abrégger mon heur, mon amour et ma vie, car le fil n'en est aux mains d'Atropos¹¹ : il est aux vôtres belles, que je baise un million de fois (Valois, Correspondance 174-175).

En élevant le statut de l'amour autant, Marguerite se donne une excuse de plus pour continuer, et elle souligne son statut de fille de France.

Céder à la passion, Marguerite semble d'un côté hors d'elle-même, éloignée des origines royales de sa naissance. Pourtant, elle ne manque pas tout à fait la raison qui fait partie de la formation et du sang de la reine. Nous avons remarqué à travers les lettres, comme 170 et 171, que Marguerite maintient l'importance d'un amour idéal pendant qu'il semble que c'est Champvallon qui veut céder à la passion physique. En

plus, Valois idéalise son amant avec toutes les références à sa beauté physique et il devient un objet d'amour plutôt qu'un amant actif dans le rapport. Dans ce cas, il faut dire qu'

elle assigne pourtant à Champvallon le rôle de la Femme. Là où la théorie insiste sur la beauté de la Dame, responsable de l'embrasement de l'Amant, Marguerite affirme qu'il s'agit d'un élan mutuel et elle devient intarissable sur la beauté de Champvallon (Viennot, MV 146).

La transformation intéressante de l'amant en femme et en objet idéalisé implique plusieurs choses sur le portrait de Marguerite que nous développons. D'abord, Marguerite trouve une excuse de plus pour céder à la passion parce que la passion est encore une fois idéalisée comme quelque chose de plus forte que l'homme. Deuxièmement, Marguerite arrive à s'éloigner un peu plus de la passion par son éloignement de la réalité. Enfin, en prenant le rôle masculin, Marguerite illustre son pouvoir dans la relation. Cela souligne les difficultés chez Marguerite d'accepter un rôle féminin, et précède une certaine reconnaissance de ces difficultés qui sont évidentes plus tard dans les Mémoires.

Tant que les références à Champvallon soulignent le statut social de Marguerite et l'importance qu'elle tient dans le monde d'un côté, de l'autre côté, le choix des références crée un voile pour éloigner l'auteur de la passion dans laquelle Marguerite se trouve prise. Comme fille de France, l'honneur de la famille tient beaucoup d'importance. Marguerite devrait être supérieure aux gens communs et elle devrait être gouvernée par la raison, comme une vraie souveraine. D'ailleurs, elle se trouve prise par la passion et éloignée de la raison dont elle se fie. En choisissant les références

mythologiques et naturelles, Marguerite crée un élément poétique et fantastique aux aventures. L'amour devient plus comme un conte de fées que comme un véritable amour et c'est comme si ce n'était plus la reine de Navarre qui parle à Champvallon. Donc, elle protège son honneur en s'éloignant de l'amour et de la passion avec la métaphore.

En employant la métaphore dans les lettres amoureuses à Champvallon au début des années 1580, Marguerite se montre comme une femme érudite et précieuse. Soumise aux contraintes de la société, elle cherche un honnête amour néoplatonicien, mais elle cherche aussi une liberté de la société dans la passion, soulignant le conflit central à son personnage. Parfois, Marguerite embrouille les métaphores, rendant les passages difficiles à comprendre. Cela exemplifie sa propre perte de la raison dans la passion. En élevant son amour et sa passion au niveau divin, Marguerite élève sa propre importance à cause du rapport étroit entre Champvallon, la passion et elle-même, et il est bien ce rapport qui figure comme un aspect central des lettres de Marguerite.

Conclusions

Marguerite de Valois se définit d'un côté par les références aux destinataires trouvées dans les lettres et dans les autres écrits. Un portrait se développe dans le vocabulaire précisément choisi de la reine de Navarre. C'est un portrait qui évoque les perceptions intimes de Marguerite de ses plus proches, ainsi que d'elle-même. En écrivant aux autres ; les membres de sa famille, ses amis, ses amants, ses sujets et ses servants, Marguerite avoue qu'elle se voit avec des caractères variables à travers les années. Les caractères que l'on découvre se complètent et se contrarient tous à la fois. Parfois, elle est l'intermédiaire douée, choisissant soigneusement chaque mot pour

convaincre le destinataire de la justesse de son point de vue. D'autres fois, Marguerite se transforme en amante éperdue, incapable de rendre un argument bien clair à travers les métaphores mixtes. La reine de Navarre, fille de France séduit ses sujets et ses égaux par son intellect et par son esprit. Elle se montre plus douée que son frère aîné, Henri III, le roi de France. Une supériorité de personnalité la met souvent en conflit avec son statut de sujette envers sa mère, son frère, et son mari. Cholakian décrit un peu le conflit ainsi : « After all, she outranked everyone in France except the men of her own family ; and had she not been a woman, she would have become king of France. Furthermore, she possessed qualities of mind and spirit that surpassed those of many men » (Self-Representation 50). Donc, le fait qu'elle est femme crée le conflit plutôt que le fait qu'elle est sujette, parce que c'est l'état de femme qui la rend sujette, et non pas l'envers. Le conflit entre souveraine/sujette (femme) demeure la plus grande difficulté à résoudre dans le portrait d'elle-même que Marguerite présente pendant toute sa vie. Mais, à travers les années, Marguerite emploie des références qui impliquent une transformation de la reine de victime imméritée et innocente en femme à la fois dépendante et indépendante, et qui a enfin trouvé une résolution au conflit central de l'identité.

Avant 1580, Marguerite introduit le conflit de sa personnalité et de son identité dans les lettres et dans le Mémoire justificatif. Dans les lettres à la duchesse d'Uzès, Marguerite montre une amitié sincère, et pour la seule fois dans ses écrits, elle nous paraît comme une enfant et une étudiante, qui cherche véritablement à plaire à quelqu'un, non pour gagner une position plus haute dans la société, mais pour recevoir de l'amour maternel de cette duchesse. D'ailleurs, elle présente le portrait d'une victime indigne des mensonges et des injustices à la cour, qui cherche seulement le jugement des souverains,

en raison de son sang royal dans le Memoire iustificatif. En exagérant et en manipulant l'emploi des formules telles que « Madame » et « votre majesté », Marguerite dévalorise le jugement de l'Assemblée et ainsi, elle souligne son statut royal. Déjà, elle se montre douée dans l'art de la négociation.

Les conflits de style, à cette époque et plus tard, exemplifient souvent les conflits de personnalité de Marguerite. En présentant les arguments politiques, non emus, comme dans le Memoire iustificatif, Marguerite remplit ses lettres et ses missives d'un vocabulaire précis et non ome. Les phrases sont simples et faciles à comprendre, et tout sentiment y reste pour rendre l'argument plus efficace. Une femme menée par la raison et par une supériorité d'intellect écrit les discours. C'est une femme capable de devenir souveraine si la loi salique ne régnait plus en France.

Pour contraster, les lettres amoureuses qui nous restent, écrites à Champvallon dans les années 1580, sont complexes et ornées de métaphores. Souvent plusieurs métaphores ornent une seule lettre et il faut deviner le sens exact malgré les liens inattendus que Marguerite crée entre elles, comme dans les lettres 163 et 175. De l'autre côté, les éléments poétiques se révèlent le plus souvent dans les lettres embrouillées des sentiments et des métaphores. « Parfois, le travail du style est tel que la prose contient des séries entières de vers blancs, irréguliers certes, mais dans lesquels on entend même quelques rimes » (Viennot, Marguerite de Valois 147). En plus, les influences de sa formation intellectuelle se mettent en évidence à cette époque, non seulement par l'emploi des métaphores, mais par les petits discours remplis des idées du néoplatonisme et d'autres lectures populaires à la fin du seizième siècle, par exemple, dans la lettre numéro 170. Cette fois-ci, la femme qui écrit possède toujours un intellect supérieur ;

elle est le produit d'une formation excellente et de la lecture philosophique et historique. Malgré une bonne formation, la faiblesse de la passion prend Marguerite, et la faiblesse la rend plus féminine qu'une fille de France ne devrait l'être. En revanche, la femme d'esprit brillant sait bien trouver des excuses pour la passion et en crée une noblesse ainsi qu'une égalité entre la passion et la reine qui en est prise. Le conflit se présente ici, comme presque partout dans les écrits de Marguerite, mais Marguerite réussit toujours à se montrer intelligente, douée et supérieure à tout ce qui lui arrive dans la vie. Toujours contrainte par la société parce qu'elle est femme, Marguerite se permet parfois de céder aux passions amoureuses et affligeantes, mais elle surmonte les passions et cherche à résoudre le conflit central à travers ses arguments.

Marguerite développe aussi le sarcasme dans les lettres des années 1580, un trait stylistique qu'elle emploiera plus tard pour améliorer son argument, pour manipuler le destinataire et pour montrer une certaine supériorité au destinataire. En plus, elle montre encore son talent pour la négociation et pour la précision dans les lettres sociales à Henri III et à Henri IV. Elle sait bien employer la flatterie et les formules dans les lettres 156 et 205 pour convaincre le destinataire de son point de vue. Marguerite emploie aussi les références aux relations familiales avec un destinataire seulement pour rendre l'argument plus efficace. Ainsi, Marguerite nous révèle encore son intelligence et sa bonne formation. D'ailleurs, elle est toujours sujette aux hommes, et dans les mêmes lettres où Marguerite montre son intelligence et ses talents, elle se trouve obligée envers les hommes, tant qu'elle cherche à rendre les destinataires obligés envers elle, surtout dans les cas de Henri III et de Henri IV. Les exemples étudiés dans ce chapitre soulignent encore le conflit entre la femme indépendante et dépendante.

Dans les années 1590, Marguerite souligne encore plus le conflit d'identité avec des exemples. Elle manipule toujours le destinataire en employant les références directes aux relations familiales ou amicales dans les lettres politiques et sociales, comme dans la lettre 263 à Henri IV, dans laquelle elle souligne leur « amitié ». En s'adressant à Brantôme dans les Memoires, Marguerite se montre toujours dépendante des hommes pour soutenir son identité. En plus, elle cherche encore plus de louanges de Brantôme, encore une façon d'être dépendante d'un homme pour une identité valorisée. En même temps, elle commence à accepter le fait qu'elle est femme, et à apprécier son rôle de femme, parce qu'elle rejette les louanges de Brantôme d'après un portrait qu'elle trouve indigne de la femme qu'elle est devenue. Parfois, elle se présente par des attributs masculins de sa personnalité, et le conflit interne devient évident et conscient à la fois. Marguerite loue Brantôme, non seulement pour rendre ses demandes plus convaincantes, mais pour élever son statut. Donc, Marguerite met en avant le conflit qui se présente dès la jeunesse de la reine par l'emploi des références au destinataire.

Enfin, à la fin de sa vie, Marguerite accepte à jamais sa dépendance des hommes, en s'adressant à Henri IV comme « frère ». D'ailleurs, avec la référence, elle souligne une certaine égalité entre elle et le roi de France qui n'a pas existé dans les écrits précédents, et elle trouve une position sociale qui ressemble à celle de son arrière-tante. Donc, même à la fin de sa vie, Marguerite n'établit pas une résolution satisfaisante du conflit central à travers ses références au destinataire, car elle est toujours dépendante des hommes, même si elle a enfin atteint une bonne position dans la politique.

En effet, Marguerite présente un portrait intéressant d'elle-même. Elle rejette les perceptions des autres, comme au début des Memoires, mais elle est toujours contrainte

d'une façon ou d'une autre par ces perceptions. Souvent, il s'agit des perceptions des hommes. Ainsi, le conflit central entre souveraine intelligente et douée et sujette aux hommes moins doués se développe. Parmi tous les traits de Marguerite qu'on comprend à travers les références aux destinataires, c'est le conflit qui devient primordial au personnage pendant toute sa vie.

Chapitre 3

UNE REINE N'EST PAS UN ROI

« Un portrait un peu flou et idéalisé »¹²

Marguerite de Valois présente un portrait parfois ambigu de sa personnalité dans ses écrits. Comme à toutes les personnes dans les Mémoires, les lettres et les discours, elle fait référence à elle-même pour satisfaire aux buts typiques : la négociation ou l'efficacité de l'argument, ou bien pour rendre un élément poétique au travail. Souvent, un conflit entre les positions de reine et de sujette se produit, rendant le sujet des références, dans ce cas Marguerite, ambigu. Le conflit interne devient un caractère central au personnage de Marguerite qu'elle développe à travers toutes les références, qu'elles soient à la troisième personne, au destinataire ou à elle-même. Dans l'étude des références que Marguerite fait à la première personne, le conflit augmente au cours des années. Puis, à la fin de sa vie, Marguerite résout le conflit en apprenant à l'utiliser à son profit, et elle trouve un équilibre dans la politique lorsqu'elle devient une reine sans royaume, une reine d'état unique.

Jusqu'au point de trouver cet équilibre dans les caractères de sa personnalité, il y a de la contradiction entre les références et il est difficile de préciser un portrait clair de la reine. En choisissant chaque référence à elle-même, Marguerite fait une sorte d'analyse d'elle-même. Souvent, l'analyse est subtile et inconsciente. Ce n'est que plus tard dans sa vie, surtout à l'époque des Mémoires, qu'elle semble plutôt consciente de l'analyse faite par le choix des références, mais le conflit interne fait toujours partie de la personnalité de Marguerite. Marguerite met la contradiction en évidence dans les écrits, surtout dans les Mémoires, dans lesquelles elle cherche une résolution au problème.

Schrenck remarque que Marguerite met une sorte d'opposition dans les Memoires en cherchant un compromis entre les genres historique et mémorialiste :

Si la Reine abandonne finalement l'option « historique » de son ouvrage, pour ne retenir que le titre de Memoires, nom moins « glorieux » du reste, c'est en raison de l'importance primordiale occupee par la relation d'un « moi » envahissant, ainsi que des interferences trop nombreuses entre les faits collectifs et les occurrences privees qui tissent son oeuvre. Dans l'impossibilité apparente de resoudre cette contradiction entre les genres historique et memorialiste, l'auteur suspend sa definition en invoquant le caractere hybride et inacheve de son recit dû a un manque de loisir ! (190-191).

Il est bien « ce caractere hybride et inachevé » que l'on trouve dans la plupart des references que Marguerite fait a elle-même. Ainsi, les Memoires et les autres écrits servent a imiter la personnalite de la reine, tant qu'elle se voit.

Les references directes et metaphoriques comprennent toujours des references typiques dans les contextes familiaux, sociaux et sentimentaux. Marguerite s'identifie ainsi : comme soeur, comme reine ou comme amante, par exemple. Elle s'identifie aussi aux personnages historiques, bibliques et mythologiques. Marguerite influence le ton de chaque lettre en profitant de son titre royal, de sa servitude aux rois, et même de son statut de femme dans l'emploi des references. Parfois, les references semblent simples et évidentes, et parfois, elles semblent exagerees, inattendues, même trop forcees pour être de bonnes references. Souvent, les references exagérées valorisent l'hypothese d'un conflit central du personnage de la reine. Il est parfois difficile de distinguer entre les

trois contextes de la famille, de la société et du sentiment, parce que les uns se mélangent aux autres, mais pour la plupart, il est possible de trouver un contexte plus concret pour catégoriser les références. À travers les divisions contextuelles, le développement du portrait de Marguerite devient plus évident et on commence à distinguer une personnalité précise dans les écrits.

Parmi les différences à étudier dans les références que Marguerite de Valois fait à elle-même pour identifier un portrait de soi, la différence entre les références masculines et féminines se présente, surtout dans les références métaphoriques. Elle commence ses écrits en employant presque uniquement des références masculines. À partir du divorce d'Henri IV, d'ailleurs, « le dernier obstacle qui empêchait la reine d'accepter d'être une femme a donc été levé. [...] Dorenavant, les identifications masculines vont presque disparaître de ses écrits » (Viennot, Marguerite de Valois 197). Le changement de références reflète non seulement le changement de son statut social et politique, mais le développement de l'équilibre dans sa personnalité. On comprend par les références masculines avant le divorce, et par l'importance du côté négatif du mariage dans son identité, que le conflit central trouvé partout dans les œuvres de Marguerite tient pour base l'identité d'une femme et l'oppression du pouvoir des femmes dans une société patriarcale.

Nous commençons l'étude par des références directes dans les trois contextes de la famille, de la société et du sentiment. Puis nous continuons par les références métaphoriques, aussi dans les trois contextes. Pour la plupart, l'étude de la résolution d'appartenir au sexe féminin fait partie du contexte social, et nous étudions plusieurs

aspects de la personnalité de Marguerite, ainsi que le développement de sa personnalité au cours de sa vie.

Les références directes

Marguerite choisit des références directes pour s'identifier elle-même moins que les références métaphoriques. En précisant son rôle dans la famille ou sa position dans la société, le lecteur comprend facilement la puissance, ou bien l'impuissance, de Marguerite. En raison d'être femme, Marguerite est forcée aussi d'accepter un moindre rôle qu'elle ne l'aurait peut-être aimé par ce genre de précisions, et il est possible que ce soit la raison pour laquelle elle évite autant que possible, les références trop précises pendant la plupart de sa vie. Lorsqu'elle parle de son sexe en 1614 dans Le Discours docte et subtile, d'ailleurs, la précision d'appartenir au sexe féminin devient un honneur et une force de caractère au lieu d'une honte. Un contraste intéressant se présente entre les références directes qui impliquent la sujétion et le changement de la personnalité de la reine, qui accepte enfin son rôle féminin.

Les références familiales

Marguerite se montre très manipulatrice dans l'emploi des références directes qui soulignent son rôle dans les familles des Valois et des Bourbon. On ne trouve ce genre de références qu'une dizaine de fois dans tous les écrits, et la distinction entre références devient très difficile lorsque le Mémoire justificatif, datant de 1574, est inclus dans la discussion, parce qu'elle parle par la voix d'Henri de Bourbon, son mari. Donc, une référence à la troisième personne « votre fille », représente véritablement une référence à

la première personne, l'auteur réel du plaidoyer. En général, Marguerite ne fait que trois références à elle-même dans le cadre de la famille : « fille », « sœur », et « femme » (Voir Tableau 3, Références au moi). En plus, la précision des mots sert à rendre l'argument du moment plus efficace, comme toujours dans ses écrits. Elle emploie les références plus souvent pendant les années 1580, lorsque son statut de reine de Navarre et de fille de France est menacé par les guerres et les ruptures dans les relations entre elle et ses plus proches. Ainsi, l'emploi des références familiales tente de soutenir la position sociale de Marguerite juste avant qu'elle soit isolée à Usson. Marguerite n'avoue pas faire partie des familles Valois et Bourbon que pour améliorer sa situation, si possible. Pour elle, la famille sert à la politique plus qu'aux besoins sentimentaux.

Marguerite ne fait pas souvent référence à son état de femme dans le sens d'une épouse dans les écrits, tandis que les références à Henri de Navarre comme son mari sont nombreuses (Voir Tableau 2, Références au destinataire). Boucher suggère que « le rôle d'épouse effacée, obéissante et résignée n'était pas conforme à sa nature » (166). En tout cas, une telle référence existe seulement deux fois dans toute la Correspondance (Voir Tableau 3, Références au moi). La première fois que Marguerite évoque son état de femme est en 1582, dans la lettre 156 (Valois, Correspondance 222-225). Navarre vient de lui demander de reprendre Fosseuse, sa maîtresse, auprès d'elle, en défi des vœux du roi et de la reine-mère. Marguerite éclate en colère contre les demandes scandaleuses de son mari et elle écrit un long discours sur l'indignité qu'il lui rend. Elle lui écrit : « Si j'estois née de condition indigne de l'honneur de votre femme, cete response ne me seroit ma[u]vesse ; mes estant tele que je suis, ele me seoit tres malseante ; aussi manpaichere je bien de la fere » (224). Marguerite refuse les demandes de Navarre et lui met dans une

position soumise a elle en lui rappelant qu'elle n'est pas indigne d'être la femme d'un roi, même d'un roi plus grand que lui. En fait, la reference sert ici, d'une façon discrete, a souligner sa condition de fille de France et de membre de la famille Valoisienne. Ainsi, elle rappelle a Navarre que si elle n'était pas femme, elle serait l'héritière de la couronne française, et pas lui. Marguerite évoque une victimisation non meritée de sa part en même temps qu'une supériorité au destinataire dans l'exemple, et la relation entre les deux personnes reste centrale a l'écrit. L'emploi du mot « femme » dans la lettre insinue que « le malheur de sa destinee, imputable certes a quelques fautes commises par elle-même, mais aussi a la conduite de son mari, l'empêche de jouer ce rôle qui repondait a sa naissance et a son caractere » (Boucher 115-116). Ici, le conflit qui, d'habitude, fait tellement parti de son caractere ne se présente pas, car Marguerite montre l'ironie de sa prise en victime et une siirete de sa position d'epouse et de reine.

Marguerite fait référence a ses relations avec sa propre famille, les Valois, pour developper encore plus sa prise en victime malgre une siirete de sa position importante. En 1583, Henri III chasse Marguerite de la cour et crée un scandale par l'affront injustifié qu'il lui fait. Même pas un an après l'affaire de son mari avec Fosseuse, Marguerite se trouve rejetee et disgraciee dans un état qu'elle n'accepte pas facilement, mais cette fois-ci, c'est aux mains de son frère qu'elle est disgraciee. Elle écrit la lettre 177 a sa mere pour plaider ses grâces, et ainsi, les bonnes grâces du roi (Valois, Correspondance 255-256). La courte lettre comprend une longue phrase évoquant l'état désespéré de Marguerite :

Madame, si au malheur où je me vois reduite, il ne me restait la souvenance de l'honneur que j'ai d'être votre fille, et l'esperance de votre

bonte, j'aurais déjà, de ma propre main, devance la cruauté de ma fortune ; mais me souvenant, Madame, de l'honneur que m'avez toujours fait, je me jette a vos pieds et vous supplie très humblement avoir pitié de ma trop longue misère, et, prenant la protection de votre creature, faire en sorte que le roi se veuille contenter de mes maux et me tenir a l'avenir pour sa tres humble servante, telle que j'eusse toujours desire [l'être] si j'eusse pensé qu'il lui eût été agréable (256).

Ici, Marguerite ne fait qu'une seule référence a sa position dans la famille, comme fille de la reine-mere. Elle emploie le mot « honneur » avec le mot « fille », rendant une sorte de remerciement a Catherine pour lui avoir donne naissance. En plus, elle rappelle au destinataire l'honneur familial, car, la honte d'un parmi eux egale souvent la honte de la famille entière. Ainsi, Catherine devrait sentir l'obligation envers sa fille comme une obligation envers la famille. Marguerite avance son argument d'une façon efficace en evoquant le sentiment maternel du destinataire, même si le sentiment est plutôt politique. En plus, le titre de « fille » evoque une sujette au parent, quelqu'un qui est dependant des secours d'une figure autoritaire et puissante. Ainsi, Marguerite se rend victime du roi, impuissante de se sortir du mal sans l'aide du destinataire. L'impuissance de Marguerite en face des autres et l'importance des relations entre toutes les personnes deviennent claires dans cet exemple. Marguerite n'existe jamais sans les autres personnes, et son identite devient claire seulement en relation aux autres. En plus, le lien étroit entre les contextes familiaux et sociaux devient evident.

Marguerite se trouve souvent obligee de chercher les grâces du roi son frere par les grâces de sa mere pendant le regne d'Henri III. En 1584, elle écrit encore a Catherine

de Médicis et elle la supplie de convaincre Henri de lui rendre de bonnes grâces. Dans la lettre 204, que nous avons étudiée dans le cadre des références à la troisième personne, Marguerite implique qu'elle ne tient plus beaucoup d'espoir pour un geste d'amitié d'Henri III. « Outre qui mont[r]era son bon naturel, il obligera une personne qui a cet honneur d'être sa sœur, qui de son naturel estoit très inclinée à honorer et aimer, avant qu'il lui eût pu récompenser mon affection de sa haine [...] » (Valois, Correspondance 287). Encore une fois, Marguerite lie le mot « honneur » avec un titre familial, cette fois-ci, le titre de « sœur ». Valois reconnaît non seulement l'honneur familial, mais son état de victime à travers la référence. Elle souligne le fait que c'est Henri qui l'a rejetée et qu'elle lui reste toujours fidèle. En évoquant le mot « sœur », Marguerite rend la haine du frère encore pire, car la relation devient plus qu'une relation entre souverain et sujette fidèle ; elle devient une relation entre membres de la même famille, et une relation où il s'agit de l'honneur et du sang. D'ailleurs, Marguerite s'éloigne de la référence en le mettant à la troisième personne avec les mots « une personne qui a cet honneur. » Ainsi, elle souligne la haine entre elle et Henri III. Le manque d'amitié du frère envers Marguerite souligne un côté choquant et honteux du roi. Ainsi, la référence à une « sœur » amplifie la prise en victime de l'écrivain en face d'un souverain cruel et inhumain, rendant Henri III encore plus odieux. Donc, c'est la relation entre l'auteur et la troisième personne qui présente l'argument, et influence les relations entre l'auteur et le destinataire, Marguerite et Catherine, et entre la troisième personne et le destinataire, Henri III et Catherine.

Dans les références directes à elle-même dans le contexte familial, Marguerite se présente comme victime de la société et du mariage. Elle étale la prise en victime d'une

femme aux mains de son epoux et de son frere, et elle evoque sa dépendance sur sa mère comme seul moyen de sortir du mauvais traitement. Ainsi, une etude des relations entre Marguerite et les autres personnes devient plus importante dans le contexte des lettres qu'une etude des references hors ce contexte. Ce sont bien ces relations qui soulignent la prise en victime de Marguerite. En tout, la prise en victime de Marguerite parce qu'elle est femme se dépeint comme caractère central des references familiales, malgre le fait qu'elle se croit digne de beaucoup plus d'honneur et de respect qu'elle ne reçoit.

Les références sociales

Marguerite se montre aussi manipulatrice dans le cadre des references sociales, mais parfois, elle fait une reference pour expliquer une situation, tout simplement. Dans le cadre des references sociales, Marguerite evoque les titres royaux, la servitude aux autres comme les rois, et le sexe feminin, auquel elle appartient. Comme d'habitude, elle souligne sa position pour améliorer l'argument et pour convaincre le destinataire de son point de vue. Pour la plupart, elle emploie des exemples qui evoquent la servitude ou le sexe feminin. Le fait que les references aux titres royaux sont les moindres des references souligne encore plus l'impuissance de Marguerite sans l'appui des autres. En contraste, toutes les fois que Marguerite emploie les titres royaux, elle en montre la dignite et l'honneur d'une reine, non seulement par le titre, mais par l'esprit. D'ailleurs, les references à son état de femme changent a travers les annees, et dans les derniers discours de Marguerite, elle montre une puissance et une fierté de son sexe qui n'existait pas pendant la plupart de sa vie.

Les titres royaux Marguerite évoque des titres royaux tant qu'ils lui servent d'une façon efficace. Revenant à la lettre 156 (Valois, Correspondance 222-225), écrite en 1582, Valois rappelle à Navarre les services qu'elle a déjà rendus envers Fosseuse de la part de son mari, et elle lui rappelle qu'elle ne mérite pas l'indignité incessante en raison de son rang : « aiant souffert ce [que] je ne dire pas princesse, mes j'ames simple damoiselle ne souffrit [...] » (224). Ici, Marguerite souligne son état de supériorité et l'ironie de la victimisation rendue à elle par Navarre. L'emploi du mot « princesse » sert la même fonction que l'emploi du mot « femme » plus tôt dans la lettre.¹³ Encore une fois, elle est victime de la société et du mariage, et elle mérite un traitement plus digne de son rang que de son sexe.

Après le divorce entre Navarre et Marguerite, elle garde le titre de « reine », la rendant la seule dans l'histoire française à garder le titre sans garder la position réelle (Bertière). En 1602, Marguerite désire toujours se mettre dans les bonnes grâces du roi, et soutenir le règne de son ancien époux. Henri IV s'est déjà remarié à Marie de Médicis et deux enfants sont les produits de l'union. Marguerite trouve enfin que le titre de « reine » n'est plus correcte parce qu'elle n'est pas reine réellement, et qu'il vaut mieux prendre un titre plus digne de son statut par respect au royaume. Dans les lettres 341 et 342, Marguerite présente à Henri IV, puis à Pomponne de Bellievre, son désir de changer de titres (Valois, Correspondance 459-462). Elle s'identifie à une figure historique et elle montre un grand respect envers le roi, ainsi que le désir de soutenir le royaume de la façon la plus honorable et la plus digne de son sang :

je La [sa Mageste] supplieré tres humblemant avoir agreable que je laise ce nom de roine, afin que tels pemisieux esprits ne prise[n]t à lavenir quelque

pretexte sur ce non, qui peut [pût] an quoi que ce feut troubler le repos de Mesieurs vos anfans, et trouver bon que je me nomme de ma duche de Valois, qui est ausi le nom de ma maison, et comme fit Madame Janne de Franse, fille du roi Louis onxieme, lorsquelle feut separe de Louis dousieme, qui se noma duchesse de Bairi, [du nom] de sa duché (lettre 341,460).

Dans ce cas, Marguerite évoque l'importance du titre pour l'honneur du royaume en la soulignant par l'identification avec un exemple historique. Elle ne montre aucune confusion de sa naissance royale en prenant le titre de duchesse, et en fait, Marguerite trouve que c'est même son devoir comme fille de France. En cherchant le bien de l'État, Marguerite montre qu'elle merite bien le titre, même si elle ne le reçoit plus. En fin de compte, Henri IV lui laisse son titre de la « reine Marguerite », un titre qu'elle mérite par sa conduite et par sa dignite.

La servitude Marguerite mentionne sa servitude aux autres plus d'une trentaine de fois dans tous les écrits. En general, elle rend le service des paroles aux rois Henri III et Henri IV, et parfois a sa mere, Catherine de Médicis. Dans les references a la soumission a Catherine de Medicis et a Henri III, Marguerite assure l'un et l'autre de sa servitude tout simplement pour apaiser leur égoïsme et ainsi, pour pousser l'argument plus loin. Parni tous les souverains ici mentionnés, Marguerite se rend en servitude a Henri IV beaucoup plus souvent qu'a nul autre. Il faut remarquer aussi que chaque reference a la servitude a Henri IV se date après son sacre comme roi de France, et jamais avant. Marguerite assure le destinataire de sa fidelite envers lui ou du moins, envers le souverain, qui que ce soit. En se rendant sujette, Valois espere flatter le souverain et le

convaincre d'agir en protecteur envers l'impuissante Marguerite. L'auteur montre encore une fois de plus son intelligence et la subtilité de l'argument dans les paroles bien choisies.

D'habitude, Marguerite n'a pas besoin de protecteur dans les Memoires parce que Brantôme est le destinataire, et parce que dans les Memoires, il s'agit d'un récit de sa vie, non d'un plaidoyer à l'action. En plus, une telle servitude exhiberait des qualités de faiblesse qu'elle ne desire pas montrer dans les Memoires. Elle préfère se mettre au centre de l'action et du récit, comme femme royale avant tout (Cholakian 11). La seule fois que Marguerite se présente comme servante dans les Memoires, d'une façon directe du moins, évoque une jeune fille naïve qui fait son introduction à la cour et à la politique aux paroles d'un frère aîné qui allait bientôt la trahir par un rejet absolu. Ici, elle décrit aux années 1590 un événement de la fin des années 1560. Henri demande à Marguerite de se mettre auprès de Catherine et de soutenir la cause du frère absent pour le tenir dans les bonnes grâces de leur mère. Marguerite, éblouie par les paroles éclatantes qu'elle donne à son frère, lui répond : « Pour la sujétion, je la lui rendrai telle, que vous connaîtrez que je préfère votre bien à tous les plaisirs du monde » (Valois, MAE 83). La soumission qu'elle rend à Henri devient tragique au moment du rejet et aide à prendre pour victime Marguerite au cours du récit. Ici, elle établit une fondation pour la haine durant entre les deux et elle développe la prise en victime de Marguerite par son frère, le tyran. Ainsi, la soumission que Marguerite rend à Henri III prend de l'importance dans le rapport entre les enfants et dans la dépendance de Marguerite aux autres personnes. Elle évoque aussi l'innocence de jeunesse qu'elle perd bientôt. Donc, à travers une seule référence dans les Mémoires, Marguerite se montre comme victime indigne et innocente

qui reçoit un traitement cruel pour avoir fait ses devoirs de femme, de soeur, et de princesse.

Des references a une servitude envers Henri IV, Marguerite les mentionne apres le divorce plus frequemment qu'avant, et alors, plutôt a la fin de sa vie qu'au debut. Comme dans les references a la servitude de Marguerite a Catherine de Médicis et a Henri III, elle cherche a flatter le destinataire et a le rendre plus content de satisfaire ses desirs. D'ailleurs, le nombre des références implique un respect veritable qu'elle ne tient peut-être pas pour les autres. Dans la lettre 386, ecrite en 1606, Marguerite cherche la justice contre celui qui a assassiné un de ses gentilhommes, Gabriel Dat de Saint-Julien, devant ses yeux (Valois, Correspondance 513-516). Marguerite fait allusion a son propre service au roi deux fois dans la lettre assez longue. La premiere fois, elle essaie de montrer l'utilite pour le roi de retenir une servante aussi dkvouee qu'elle est : « Commandes donc a votre tres humble servante votre volonte, que jobservere toute ma vie, an cela et an tout » (515). Ainsi, le roi sait que la decision finale est a lui, et Marguerite adoucit les sentiments du roi de son côté. Plus tard, apres une explication forte des mechancetes du meurtrier et de sa famille, Valois ecrit que ce sont bien les mauvaises volontes du meurtrier « qui me fait suplier tres humblemant votre mageste, pour asurer la vie de la plus tres humble et fidelle servante qu'Elle ara james » (515) de rendre la justice au villain. Ici, Marguerite renforce le drame et implique une menace contre sa propre vie. L'emploi du mot « servante » décrit Henri IV comme protecteur oblige envers son ancienne épouse. Donc, Marguerite se montre assez rusée pour suplier aux sentiments d'amitie et de protection de Henri IV. En plus, elle fait semblant de rendre le pouvoir du jugement a Henri, tout en l'obligeant a plaire a ses besoins. Ici,

le conflit entre sujette et femme puissante se présente, mais il faut remarquer que Marguerite se sent à l'aise pour manipuler le conflit pour le bien, et elle profite de son statut de femme et de sujette pour avoir ce qu'elle veut. Ainsi, c'est un exemple de la résolution du conflit interne de Marguerite vers la fin de sa vie ; c'est-à-dire, Marguerite apprend à vivre avec les limites imposées sur elle, et en fait, elle apprend à en profiter.

Le sexe féminin Marguerite fait référence à son sexe plusieurs fois dans les lettres, les Mémoires, et surtout dans le Discours docte et subtile. Le sujet du sexe féminin dans les écrits des femmes intéresse beaucoup d'intellectuels, et Marguerite de Valois en est un sujet primordial dans le genre de l'autobiographie. Dans ses écrits, l'étude des références directes et métaphoriques étale une transformation de sa jeunesse jusqu'à l'âge mûr. De cette transformation, Viennot en fait plusieurs remarques : « L'étude des écrits de Marguerite montre en effet qu'elle s'est d'abord pensée non pas comme une femme, mais comme un prince [...] » (Introduction, Correspondance 45). L'observation expliquera le manque d'un bon nombre de références à son sexe, ainsi qu'aux titres royaux qu'elle tient, pendant qu'il existe beaucoup de références à ses relations, et à sa place dans la famille royale. Dans une autre étude sur les œuvres de Marguerite, Viennot évoque la transformation de son identité en femme :

Elle qui n'avait (semble-t-il) jamais fait allusion à son appartenance au sexe féminin autrement qu'avec distance, voire avec mépris, se met en effet dès la fin de l'année 1594 à y faire référence de manière moins négative. Les années suivantes montrent la poursuite de ce processus, et la métamorphose est telle qu'au début du XVII^e siècle, nous la voyons même

jouer de cette reference lorsqu'elle veut obtenir quelque chose du roi »
(introduction, partie III, MAE 258).

En contrastant les references plus tôt dans l'histoire aux references plus tard, comme dans le Discours docte et subtile et dans les lettres de la fin de sa vie, la metamorphose de la reine devient plus evidente et plus claire. Ainsi, le conflit d'identité de Marguerite se heurte a la confusion la plus violente dans la jeunesse, et se calme dans un acquiescement manipulateur mais presque héroïque dans la vieillesse. Le conflit existe toujours, mais au lieu de nier le fait qu'elle est femme, la reine Marguerite lutte contre les limites d'une societe patriarcale.

Marguerite fait reference a elle-meme une troisième fois dans la lettre 156, mais cette fois-ci, elle fait reference a son sexe. Apres avoir presente tous les arguments et la colere contre les demandes de Navarre dans l'affaire avec Fosseuse, et apres avoir souligné son statut d'épouse et de princesse, Marguerite souligne son statut de femme (Valois, Correspondance 222-225).

Je congnois bien mon incapatite, a quoi mon bon zele ne saroit ases
supleer, et sai quan afferes d'Estant une fame ingnorante et sottte comme
moi i peut fere beaucoup d'aireurs. Pour cete cause, si vous plaisoit
anvoyer isi quelqun de vos serviteurs de la sufisance du quel vous eusies
plus dasurance, il vous saroit trop mieux respresanter toutes choses (224).

Ici, Marguerite semble rejeter ses propres arguments parce qu'elle est femme, mais avec le sarcasme de la lettre, elle arrive a montrer l'injustice d'un tel argument.¹⁴ Donc, Marguerite réussit toujours a souligner son statut superieur a son mari par le moyen du sarcasme. Marguerite est toujours l'être supérieur dans ce cas, et Henri de Navarre rend

sa femme en victime encore plus, car c'est Henri qui se rend honteux en privant Marguerite du respect dû à une épouse et à une princesse digne de l'être. Par moyen du sarcasme dans cet exemple, Marguerite montre sa colère contre les limites imposées sur les femmes. Elle questionne aussi la valeur de ces limites et Marguerite peint le portrait d'une femme qui nie ce que la société impose sur elle en raison de sa supériorité de formation et de naissance.

Quand Marguerite fait des références directes à son sexe, surtout dans les derniers écrits, elle a l'habitude d'élever son statut parce qu'elle est femme, et le conflit semble tranquille par l'emploi rusé des mots précis et par la subtilité dans l'argument. Il n'y a que très peu de références directes par lesquelles Marguerite insulte les femmes sans montrer un côté inverse et sans tourner l'argument de son point de vue. Dans les Mémoires, dirigés dans les années 1590, Marguerite écrit tout au début : « C'est un commun vice aux femmes de se plaire aux louanges, bien que non méritées. Je blâme mon sexe en cela, et n'en voudrais tenir cette condition » (Valois, MAE 69). Marguerite rejette non seulement les louanges de Brantôme, son destinataire, mais elle rejette son sexe en entier, et elle se montre plus prestigieuse et plus raisonnable que toute autre femme.

En 1602, Marguerite fait l'exemple une deuxième fois en se rendant sujette au roi en raison de son sexe. Dans la lettre **343**, elle écrit : « Et puisque mons sexe ne permet que jofre autre chose à votre mageste que voulonte toute soumise au sien, et une resolution de navoir james autre loi à mes actions que Ses conmandemens, je La supplie tres humblernant me tenir comme Sa creature, [...] » Elle continue la phrase avec plusieurs supplications, afin de la finir par une demande de l'argent qu'il lui a promis

(Valois, Correspondance 463). Ici, Marguerite accepte son impuissance a payer les dettes sans la bonne volonté, et l'argent, du roi, et elle cherche a flatter la virilité et l'égoïsme masculin de son ex-mari en se montrant sujette et dependante de lui. Elle ne rejette pas son sexe dans l'exemple, mais elle le manipule pour améliorer les effets des demandes. D'ailleurs, pendant qu'il n'y a pas de mépris pour le sexe féminin dans l'exemple, il y a toujours un côté négatif dans l'emploi de la reference. Elle accepte son statut de femme, mais il faut accepter aussi un statut inférieur au roi pour le faire. Dans ce cas-ci, Marguerite arrive a se rendre sujette pour la raison qu'elle est femme, mais supérieure en raison de son intellect et de son emploi habile des mots. En plus, son identité depend encore une fois, sur les relations de Marguerite aux autres personnes du contexte.

Dans le Discours docte et subtile, Marguerite illustre la transformation complete et l'acquiescement de son sexe a travers les references qu'elle fait a elle-même et au sexe auquel elle appartient veritablement. Marguerite emploie les mots « mon sexe », « la femme » et « mere de Dieu » partout dans le discours, et en fait, elle ecrit « femme » seize fois dans le court écrit didactique (Valois, MAE 269-273). Le but du discours est de disputer les arguments d'un jésuite du nom du Pere Loryot dans la querelle des femmes qui vient tout juste de commencer dans le forum des salons et des journaux, et qui laissent disputer les intellectuels sur la question des mérites et faiblesses des femmes. Marguerite montre une deference aux femmes et commence le discours par l'argument suivant :

Poussee de quelque ambition pour l'honneur et la gloire de mon sexe, je ne puis supporter le mepris où vous le mettez, [en] voulant qu'il soit honore de l'homme pour son infirmité et faiblesse. Vous me pardonnerez

si je vous dis que l'infirmité et faiblesse n'engendrent point l'honneur, mais le mepris et la pitié ; et qu'il y a bien plus d'apparence que les femmes soient honorees des hommes par leurs excellences – esperant, par les raisons qui suivent, vous prouver que, non par l'infirmité mais par l'excellence de la femme, l'homme lui rend honneur (270).

Marguerite accueille les attributs de son sexe et elle en fait partie heureusement dans le discours. Elle presente des arguments bien mûrs et réfléchis d'une façon tres habile, et elle evoque plusieurs fois l'honneur qu'elle interpelle dans l'introduction a l'ouvrage. Dans le discours, Marguerite éveille une supériorité de la femme reconnue par Dieu même, qui l'avait choisie comme « m k e de Dieu » (272). Ainsi, Marguerite n'est plus la victime des hommes, mais une femme independante, intelligente et sensible.

A la fin du discours, elle paraît rejeter ses propres paroles parce qu'elle est femme, et demande a son destinataire de les adopter pour valoriser les arguments présentés, tout de la même façon dont elle cherche la validation de Brantôme dans les Memoires. Mais, ici, Marguerite presente un argument très clair a la louange des femmes et elle ne vacille pas entre les côtés. Puis, elle écrit : « Ces raisons, écrites par une femme, ne peuvent pas avoir beaucoup de force » (Valois, MAE 273). Dans ce contexte, le rejet final du discours d'une femme semble ridicule et trop joué, ce qui est un contraste avec les Mémoires.

Non seulement la reine se moque gentiment du jesuite – d'autant que les « fleurs de son eloquence » sont aux antipodes de sa propre esthetique -, mais elle se moque des hommes lettrés en general, qui sont prêts a écouter (si ce n'est a entendre) un discours favorable aux femmes du moment que

c'est un des leurs qui le tient [...] (Viennot, introduction, partie III, MAE 259).

En se moquant du Pere Loryot ainsi que des hommes lettres, Marguerite souligne une fois de plus la supériorité des femmes sur les hommes, et elle pousse aussi loin que possible, la validité des arguments. Ainsi, Marguerite n'est plus victime de son sexe, mais souveraine en raison de son sexe.

A travers les références directes au contexte social, Marguerite montre plusieurs aspects de sa personnalité. Au début, elle évite les références autant que possible, à cause de son mépris pour le statut des femmes à cette époque. Mais, lorsqu'elle utilise des références, Marguerite montre, surtout au début et au milieu de sa vie, sa prise en compte aux mains des hommes et de la société parce qu'elle est femme. Malgré son traitement, Marguerite prouve qu'elle est digne des titres royaux par l'emploi des références et par sa conduite honorable. Elle profite de sa servitude pour souligner encore plus sa prise en compte et son innocence, et pour rendre le destinataire obligé d'aider Marguerite. Les références à son sexe deviennent plus fréquentes plus tard, lorsqu'elle apprend à profiter de son statut de femme. Elle ne rejette plus son sexe, parce qu'il lui sert dans la société. Partout dans les écrits, Marguerite emploie les références à elle-même pour souligner les relations entre elle et la troisième personne et entre elle et le destinataire pour influencer la décision du destinataire. Donc, Marguerite se sert des trois types de références de la même façon, car il est impossible de les séparer. À la fin de sa vie, Marguerite sait bien profiter du titre royal, de sa servitude et de son sexe pour manipuler le destinataire. Elle se dépeint comme femme politique, manipulatrice et honorable toutes à la fois.

Les références sentimentales

Souvent, Marguerite fait référence à l'amitié entre elle et son destinataire, et elle n'hésite jamais à souligner le fait qu'elle est l'amie de quelqu'un pour améliorer l'efficacité d'un argument. D'ailleurs, il n'y a pas beaucoup de références dans le contexte sentimental des écrits. Toujours éloignée de la cour, Marguerite écrit à Nicolas de Neufville, seigneur de Villeroy et secrétaire d'État, en 1600 dans la lettre 330 (Valois, Correspondance 447). La courte lettre sert tout simplement à rassurer le secrétaire des bonnes volontés d'une sujette fidèle au roi et Marguerite veut qu'il lègue l'information au roi pour que Henri IV maintienne ses bonnes volontés envers elle. Marguerite rassure le destinataire de son amitié en ajoutant : « je ne veux pour cela saiser à vous continuer les assurances de l'amitié que je vous et [ai] vouée et à quoi vos mérites et vos bons offices obligent doublement » (447). L'exemple sert à montrer que Marguerite manipule facilement les sentiments pour arriver à son but. Ici, les mots sentimentaux servent plutôt à un contexte politique et alors social, rendant la distinction ambiguë. Elle se montre supérieure à Villeroy en donnant une grande valeur à l'amitié, mais elle est toujours dépendante de lui en lui demandant de lui rendre service. Ainsi, Marguerite présente son côté politique et intellectuel par l'emploi manipulateur des mots.

D'ailleurs, Marguerite montre sa sensibilité dans les lettres à la duchesse d'Uzès et évoque, assez souvent, l'amitié entre les deux femmes. Elle écrit une fois : « Je vous supplie, aimez moi toujours et croies que toutes celles qui vous ont jamais promis amitié, soit en ce monde ou en l'autre, n'ont jamais approché de la mienne » (Valois, Correspondance 123). Cette phrase comprend le tiers de la lettre et évoque une affection réelle envers la duchesse. Marguerite ne cherche rien dans la lettre ; c'est tout simplement une lettre pour

exprimer ses sentiments envers son amie. Ainsi, Marguerite se montre comme femme sensible dans l'emploi du mot « amitié ».

Dans tous les exemples, la relation entre Marguerite et le destinataire, ainsi que la relation entre Marguerite et une troisième personne devient un aspect central du contexte sentimental. Les références à elle-même influencent le destinataire et changent la relation entre elle et le destinataire. Cela souligne le fait que toute référence se présente dans un contexte historique, et qu'aucune n'existe hors des autres références, comme celles au destinataire et celles à la troisième personne.

Les références métaphoriques

En faisant référence à elle-même, Marguerite de Valois choisit très souvent des références métaphoriques. Elle développe sa personnalité et change de caractère par les références. Il est plus facile de comprendre la transformation de sa personnalité et l'acquiescement d'être femme en étudiant ces références, tout simplement parce qu'il y en a beaucoup plus que de références directes (Voir Tableau 3, Références au moi). Ainsi, le développement du conflit interne se met en évidence entre les desirs de Marguerite de devenir une personne active et puissante dans l'histoire et les limites au pouvoir créées par la société à propos de son sexe. Le conflit interne s'éveille dans les écrits de la reine, et la difficulté à se comprendre devient évident, comme dans les Mémoires où Marguerite cherche un genre clair. Mais elle n'y arrive pas, et ainsi elle développe d'une part, le genre de l'autobiographie.¹⁵ Le monde des lettres auquel Marguerite cherche à appartenir en écrivant ses mémoires est en effet, un monde masculin, défini par les hommes comme tous les aspects de la société. Ainsi, les

references choisies par Marguerite reflètent la recherche d'une voix à part : honorable, forte, et puissante, en dépit des limites de la société.

Souvent dans les contextes familiaux, sociaux et sentimentaux, Marguerite s'identifie aux figures mâles dans l'histoire et dans la mythologie, surtout dans les premiers écrits, mais elle commence à s'associer aux personnages féminins plus tard. De plus, lorsque Marguerite accepte son rôle et son statut de femme, elle élimine les références mythologiques et métaphoriques pour s'identifier aux femmes historiques et pour employer des références plus directes, comme dans le Discours docte et subtil.

Les références familiales

Il y a très peu de références dans le contexte de la famille, mais chaque référence semble exagérée et maladroite. En choisissant des références imposantes, Marguerite veut se montrer l'égal des figures historiques majestueuses, mais elle n'arrive pas à se montrer ainsi, malgré le pouvoir du drame dans les récits. Marguerite raconte dans les Mémoires son engagement par son frère, Henri, lorsqu'elle est toujours adolescente. Aux paroles de son frère, Marguerite semble transie, et elle s'identifie à un des plus puissants hommes dans les religions monothéistes.

Peu s'en fallut que je ne lui répondisse, comme Moïse à Dieu en la vision du buisson : « Que suis-je, moi ? Envoie celui que tu dois envoyer. » Toutefois, trouvant en moi ce que je ne pensais qui y fût ([...]), revenue de ce premier étonnement, ces paroles me plurent ; et me semblait à l'instant que j'étais transformée, et que j'étais devenue quelque chose de plus que je n'avais été jusques alors (Valois, MAE 82-83).

Marguerite dramatise l'effet d'un engagement politique jusqu'au point d'être ridicule, mais elle crée une image frappante par l'exagération. Elle montre jusqu'à quel point elle considère l'importance d'appartenir à l'histoire et à la vie politique, et elle précise le moment de la réalisation dans sa propre vie (Cholakian, Self-Representation 55). Le statut important que Marguerite veut préciser par la référence est perdu dans l'exagération. En plus, l'exemple sert aussi comme un exemple d'une référence à la troisième personne. D'une façon indirecte, elle rend à Henri une puissance égale à celle de Dieu, rendant l'image encore plus ridicule, car Marguerite souligne les caractères méchants et cruels d'Henri ailleurs dans les Mémoires et dans les lettres.¹⁶ La puissance du frère évince la supériorité de la reine, et rend Marguerite encore une fois, comme sujette envers Henri. Encore une fois, son rôle est défini par les exigences des autres qui l'entourent, surtout les hommes.

Plus tard dans les Mémoires, Marguerite s'identifie à une épouse anecdotale lorsque Catherine lui demande de chercher un divorce d'Henri de Navarre après le massacre du Saint-Barthélemy.

[E]lle me prend à serment de lui dire vérité, et me demande si le roi mon mari était homme, me disant que si cela n'était, elle aurait moyen de me démarier. Je la suppliai de croire que je ne me connaissais pas en ce qu'elle me demandait. Aussi pouvais-je dire los à la vérité comme cette Romaine, à qui son mari se courrougant de ce qu'elle ne l'avait averti qu'il avait l'haleine mauvaise, lui répondit qu'elle croyait que tous les autres hommes l'eussent semblable, ne s'étant jamais approchée d'autre homme que de lui (Valois, MAE 100-101).

Dans l'exemple, Marguerite souligne l'innocence et l'honneur féminin ; les liens entre le contexte familial et le contexte social se mêlent. Elle repousse les accusations du passé des relations intimes antérieures au mariage, et cherche à regagner son honneur. Marguerite accepte aussi les exigences de la société envers la conduite des femmes, et au lieu de rejeter les limites, elle les saisit et en profite pour établir un lien entre les actions honorables et la gloire féminine. Encore, elle est intelligente et manipulatrice, mais toujours honorable. Ainsi, à l'époque des Mémoires, Marguerite commence à accepter et à bien travailler dans les limites créées par la société.

Marguerite choisit souvent des références exagérées et maladroitement dans le contexte familial pour dramatiser et pour souligner l'importance qu'elle perçoit dans l'événement. À travers les références, Marguerite peint jusqu'à quel point les autres influencent sa vie, et elle n'existe pas hors des autres, même dans le contexte des exemples métaphoriques. Elle cherche aussi à montrer son innocence et son honneur. Plus tard dans sa vie, Marguerite apprend à accepter les exigences de la société et à manipuler les références pour en profiter.

Les références sociales

Marguerite s'identifie par la métaphore plus souvent dans le contexte social que familial, et le développement des références, et ainsi d'une identité, devient de plus en plus évident. Au début des Mémoires, lorsqu'elle est à la recherche d'un genre pour le texte, Marguerite s'identifie d'abord à une femme, « la vieille Madame de Randan, qui, ayant demeuré depuis la mort de son mari sans voir miroir, rencontrant par fortune son visage dans le miroir d'une autre, demanda qui était celle-là » (Valois, MAE 70). La

comparaison rejette le portrait que Brantôme fait d'elle, expliquant que dans le portrait il s'agit de la Marguerite de sa jeunesse. En employant un modèle féminin, Marguerite rejette le portrait érotique de la part de toutes les femmes, et elle gagne du pouvoir sur sa propre identité (Cholakian, Self-Representation 52). Ainsi, elle se montre à l'aise dans la peau d'une femme, tant qu'elle en contrôle l'image. Encore, Marguerite établit le développement de sa personnalité dans la résolution du conflit entre le pouvoir et l'impuissance des femmes.

Tout de suite après la comparaison à Madame de Randan, Marguerite fait une comparaison entre sa vie et plusieurs villes historiques. Elle accomplit deux choses par l'emploi des références suivantes :

Mais comme l'on se plaît à lire la destruction de Troie, la grandeur d'Athènes, et de telles puissantes villes lorsqu'elles florissaient, bien que les vestiges en soient si petits qu'à peine peut-on remarquer où elles ont été, ainsi vous plaisez-vous à décrire l'excellence d'une beauté, bien qu'il n'en reste autre vestige ni témoignage que vos écrits (Valois, MAE 70).

Premièrement, Marguerite souligne le rejet du portrait fait d'elle par Brantôme parce que la jeune femme du portrait n'existe plus, mais elle reconnaît la beauté de sa jeunesse et l'intérêt qui existe toujours à revivre ce qui est au passé. Donc, le rejet n'est pas total, car elle remarque qu'il y a de la valeur dans un témoignage du passé. Le rejet du portrait devient encore plus intéressant en vue du rejet plus direct au destinataire, Brantôme, étudié dans le chapitre deux. Cet exemple renforce le rejet direct du portrait d'elle par Brantôme et exemplifie la relation intime entre la première et la deuxième personne d'un récit. Ainsi, Marguerite cherche un portrait satisfaisant d'elle, d'abord, en rejetant tout

ce qui n'est pas satisfaisant. Deuxièmement, Marguerite établit un lien entre sa vie et les anciennes villes superbes, soulignant son désir de nommer le récit l'Histoire, et elle en donne de la valeur au désir. Par les références à « Athènes » et à « Troie », Marguerite souligne son statut royal et elle exagère l'importance de sa vie. En choisissant des références qui ne sont ni masculines, ni féminines, puisqu'elles sont des références plutôt abstraites, Marguerite vacille entre les deux sexes, et prouve sa réticence à appartenir ni à l'un, ni à l'autre. Mais, elle accepte son rôle féminin d'un côté, parce qu'une « ville » est en fait, un mot féminin. C'est un acquiescement incomplet, trouvé en guise d'un rejet aussi incomplet.

Plus tard dans sa vie, Marguerite s'identifie à Junon et aux victimes de Junon, la déesse du mariage (Hamilton 26-27), deux fois dans les lettres à Champvallon, son amant au début de la décennie 1580. À l'époque, elle ne s'entend pas bien avec Navarre, son mari, ni avec Henri, son frère. Aussi, les rumeurs à la cour empêchent ses desirs de trouver un véritable amour néoplatonicien avec Champvallon, car voir son amant risque son honneur. Alors, Marguerite n'est pas très contente au moment de son amitié avec Champvallon et souvent les lettres qu'elle lui écrit reflètent le conflit entre la reine mariée et contrôlée par la société et la femme amoureuse et libre. Dans la lettre 167 Valois se plaint des malheurs du mariage dans un discours assez long, écrit une quinzaine d'années avant le divorce :

Cet accident ne m'était toutefois nouveau, ayant r e p du mariage tout le mal que j'ai jamais eu, et le tenant pour le seul fléau de ma vie. Mais il a cette fois tellement redoublé sa cruauté qu'il m'a rendue aussi troublée que si jamais je n'eusse kprouvé sa malice. Je ne m'étonne point si Jupiter

en a haï sa soeur ; mais je m'ebahis bien que cet heureux mais indigne Sphinx n'a eu comme sa temerite [l'exigait], sa fortune semblable a Sémélé, qui, voulant voir Jupiter comme il voyait Junon, perdit la vie (Valois, Correspondance 239).

Junon, comme deesse du mariage et reine des dieux, évoque une femme, Marguerite, victimisée par son mari/frère infidèle, Henri. En fait, la prise en victime de Junon n'existe pas sans Jupiter, l'époux imposant. Marguerite souligne les limites de la société et le fait qu'Henri de Navarre la rend en victime avec l'emploi de cette métaphore. Elle blâme son impuissance dans la politique sur le fait qu'elle est non seulement femme, mais épouse, et elle rejette le mariage comme contrainte injustifiée et malicieuse. Elle évoque aussi une soumission imposée par une institution de la société. Son identité existe toujours parmi les autres, et elle est toujours influencée des autres personnes. Ainsi, Marguerite se présente comme victime soumise, pas en raison d'être femme, mais en raison d'être épouse.

La deuxième fois que Marguerite évoque l'image de Junon, ce n'est pas pour s'identifier à la victime d'un mariage malheureux, mais comme victime de la déesse elle-même. Elle accuse Junon d'empêcher l'amour véritable entre Marguerite et Champvallon pour protéger son mariage inassouvi. « Je cherche comme vous la cause de ce fâcheux obstacle de votre heur, et me souvenant que Venus a souvent par Junon en la plupart de ses desseins été contrariée, j'estime qu'ici bas quelque âme malicieuse formée à son image nous a trahie ce déplaisir » (Valois, Correspondance 248-249). En fait, Marguerite s'identifie à Venus, la déesse de l'amour et de la beauté (Hamilton 33-34). Toujours une déesse, Marguerite s'identifie avec les plus puissantes images dans la

mythologie, ce qui sert comme témoignage de la conscience du statut royal qu'elle tient. Cette fois-ci, d'ailleurs, les identifications sont féminines, non pas masculines, et Marguerite se rend comme victime supérieure, mais soumise aux hommes et à la société. Bauschatz affirme que Marguerite acquiesce enfin à son identité de femme en s'identifiant aux figures féminines, même si les figures sont négatives, et que Valois interprète ses misères à travers les références (40). Il faut ajouter qu'en employant des références négatives, Marguerite n'accepte pas facilement le rôle de femme. En se plaignant des misères féminines, Marguerite accepte l'existence du rôle, mais elle le rejette comme réalité non méritée, et elle paraît chercher un moyen de s'en sortir. Ainsi, dans les deux exemples, Marguerite blâme le mariage et la société pour les malheurs de sa vie, et elle défie les deux institutions en continuant son amitié avec Champvallon. Donc, la réalité du conflit interne commence à se produire dans l'acquiescement initial d'un rôle imposé par la société au lieu d'un rejet tout simplement. Marguerite ne comprend toujours pas qu'elle puisse profiter du rôle féminin, mais du moins, elle commence à reconnaître son rôle.

A travers les références dans le contexte social, Marguerite s'identifie parfois aux femmes, et parfois avec l'histoire. Partout dans les écrits, aucune référence ne peut exister sans une relation à une autre personne, et ce sont bien ces relations avec les autres qui influencent la nature de Marguerite. Dans les références trouvées plus tôt dans les écrits, Marguerite se présente comme victime malheureuse du mariage, privée de l'amour. Même dans les références aux femmes, elle accepte son rôle, mais seulement dans un contexte négatif. Marguerite rejette le fléau du mariage et des limites imposées par la société, même dans l'existence des limites. Plus tard, elle souligne son importance

en s'identifiant avec les villes historiques, qui sont, du moins, au niveau de leur nature abstraite, des références ni masculines, ni féminines. Elle rejette le portrait créé d'elle non seulement par Brantôme, mais aussi par la société, et elle cherche à créer un portrait d'elle-même hors les limites. Le conflit interne entre la femme et la souveraine se centralise dans le contexte de la référence, et Marguerite évoque les difficultés de se dépeindre en dépit de la société.

Les références sentimentales

Marguerite s'identifie avec une plus grande variété de références dans les lettres sentimentales, surtout celles qu'elle adresse à Champvallon. Marguerite trouve un sentiment supérieur et divin dans son «honnête amour, » et elle considère l'amour humain comme un reflet de celui de Dieu (Bertière, Les années sanglantes 351). Ainsi, les références qu'elle interpelle dans les lettres parlent de la nature, de la mythologie et de la vie spirituelle ou de la religion. La beauté et la variété des références impliquent la vraie multitude d'émotions dans son amour et le besoin de la part de l'auteur d'interpréter les sentiments d'une façon plus éloquente. D'un côté, elle s'éloigne des sentiments en s'identifiant avec des références abstraites et en rendant l'air d'un conte de fée à l'amour. Ainsi, elle évoque un portrait idéalisé d'elle-même comme amante. De l'autre côté, Marguerite augmente l'effet des sentiments et de sa sensibilité en utilisant les références métaphoriques. La poésie des références l'excuse des manques de clarté qui se présentent de temps en temps, et Marguerite se perd comme femme, et comme reine, en se trouvant comme un être divin qui reçoit les bontés de Dieu.

Marguerite s'identifie à Echo, une nymphe qui cherche l'amour du beau Narcisse (Hamilton 113-115), lorsqu'elle se trouve séparée de Champvallon en 1581. Elle trouve en la déesse le malheur d'une amoureuse rejetée, mais Marguerite tient toujours à son espoir de revoir Champvallon et de recevoir un mot de sa part dans la lettre 115 (Valois, Correspondance 173-175). À travers l'exemple, Marguerite explique qu'elle n'a pas de voix en elle-même, et que sans Champvallon, elle n'a pas de voix du tout. Donc, elle présente une sorte de dépendance de Champvallon, et Marguerite se montre condamnée par la société comme Echo, qui était la victime de la punition injuste de Junon. D'ailleurs, la victime inconsolée espère toujours une fin heureuse de son histoire d'amour. Marguerite se trouve toujours comme victime de la société, mais elle continue à défier les limites et à chercher un moyen de se libérer du fait qu'elle est femme, et son côté indépendant devient plus évident dans l'exemple.

Deux ans plus tard, Marguerite continue à rejeter l'impossibilité du bonheur et de l'amour divin dans les lettres et précisément dans la lettre 173, elle rejette les difficultés imposées sur les amants par Junon et elle favorise la réussite d'Enée, un héros masculin,¹⁷ à l'aide de Vénus (Valois, Correspondance 248-250).

Mais c'est en vain qu'ils s'y opposent : Enée enfin arriva au port assuré, guide de Venus favorable ; il pâtit bien mais il ne périt pas. Aussi notre amour souffrira en cette mer d'ennuis, inconstante, inhumaine, mais l'honneur s'acquiert par la peine : il restera à la fin victorieux et glorieux, jouissant du bien attendu (249).

Marguerite accepte la souffrance imposée par la société envers ceux qui la défient, mais elle reste convaincue de la puissance éternelle de l'amour. Ainsi, elle montre une force

de l'âme et de l'esprit. Marguerite se conduit d'une façon qu'elle interprete comme héroïque, refusant d'être la victime a jamais. En plus, elle s'identifie avec le rôle masculin et le heros de l'histoire, ce qui exemplifie son desir de se presenter comme personnage fort. Et elle se montre comme femme sensible et pleine d'espoir. Marguerite présente un portrait de l'amour et de la femme idéalisée en employant la reference.

Marguerite rend une qualité divine a son amour pour Champvallon, et ainsi, a sa propre personnalite. Elle fait reference a « cette divine et non vulgaire passion », aux « saints sacrifices d'amour », a l'« éternel destin » et a « la plus immortelle partie de moi : nos belles et saintes amours » (Voir Tableau 3, References au moi). En employant les references divines, Marguerite soutient les liens entre l'amour néoplatonicien et l'amour de Dieu. Ainsi, elle rend une excuse valable pour ses passions et elle élève son statut de reine et de fille de France en tenant une relation « honnête » avec un homme. « Ainsi, remplie de cette divine et non vulgaire passion, je rends en imagination mille baisers a votre belle bouche, qui seule sera participante au plaisir reserve a l'âme », ecrit-elle (1583) dans la lettre 171 (Valois, Correspondance 246). Marguerite souligne sa dignite et sa superiorite par la valeur de maintenir ce genre de relation divine, et elle souligne le fait qu'elle n'existe pas a part des autres personnes. Ainsi, elle se montre comme femme superieure, digne d'appartenir a la famille royale, non seulement parce qu'elle a du sang royal, mais aussi parce qu'elle a une âme royale.

Conclusions

Marguerite ecrit en employant des references, bien sûr, a la premiere personne pour se designer elle-même. Le choix de references depend du contexte de la lettre ou du

recit et du rapport entre Marguerite et son destinataire. Pour mieux étudier les références précises, il est possible de diviser toutes les références dans les cadres des références directes et des références métaphoriques. Encore plus, il est possible de diviser les comparaisons en trois contextes : les références familiales, sociales et sentimentales. Parfois, les divisions se mélangent et on comprend mieux que Marguerite place chaque référence dans le contexte des autres références. En divisant les références en catégories, la précision avec laquelle Marguerite choisit ses mots se met en évidence, ainsi que les perceptions d'elle-même dans des exemples précis. Avec les références, Marguerite révèle au lecteur des aspects de sa personnalité, et un portrait de la reine se développe. En plus, le portrait de soi que Marguerite présente à travers les références à la première personne devient encore plus clair en remettant les exemples précis dans le contexte de la temporalité. On peut mieux comprendre le développement de l'identité de Marguerite par la temporalité des références, et trois périodes distinctes deviennent évidentes à travers les références à elle-même.

Premièrement, dans la première moitié de la décennie 1580, Marguerite ne se trouve toujours pas disgraciée, pendant qu'elle risque bien de l'être. C'est la première fois que les références précises deviennent claires dans les écrits de la reine, tandis que les écrits précédents ne comptent pas beaucoup de références à la première personne. La deuxième période du développement de l'identité se place à la fin de la décennie 1590, lorsque Marguerite est en train d'écrire ses Memoires, et alors, elle se place au milieu des questions directes de l'identité pour la première fois. C'est la période de la transformation de l'identité de Marguerite, et les écrits illustrent le vacillement d'une femme en train de se métamorphoser. La troisième période date du début du dix-

septieme siecle (1600-1615), lorsque Marguerite se trouve a l'aise dans son identite, une femme etablie dans le monde et d'un âge mûr.

Dans la premiere période de l'identité transformante, Marguerite se trouve au bord de la disgrâce totale devant son mari et son frkre. Elle prend un amant, nomme Champvallon, au debut des annees 1580, et elle evoque cet « honnête amour » dans plusieurs lettres passionnees a Champvallon. Marguerite cherche une supériorité venant de Dieu malgre les limites de la societe dans la « divine passion ». Les references dont Marguerite use a cette epoque sont interessantes parce qu'il y a beaucoup de references mythologiques, et elle s'identifie a beaucoup de victimes héroïques, telles que « Venus », « Enée », et « Echo ». En plus, la plupart des figures auxquelles Marguerite s'identifie sont feminines, comme « Venus », « Echo », et « Junon », indiquant une sorte d'acquiescement a son sexe. Mais, il faut remarquer aussi que toutes les references feminines illustrent la victimisation injuste des femmes par la société, surtout dans le mariage. En parlant du mariage, Marguerite écrit très peu de references directes, sauf dans des cas exceptionnels, comme dans la lettre 156, envoyée a Henri IV, et etudiee en grand detail dans ce chapitre. En colere, Marguerite n'hésite pas a rappeler a son mari qu'elle est digne d'être non seulement sa femme, mais reine de France. Elle use du sarcasme la seule fois qu'elle évoque son sexe pour rappeler encore plus a Henri de Bourbon combien elle mérite des titres royaux, et qu'elle est supérieure a lui. Marguerite utilise presque les seules références directes dans le contexte de la famille a cette epoque, ecrivant les mots « fille », et « soeur » toujours avec le mot « honneur », et seulement quand les references servent a obliger le destinataire, Catherine de Médicis, a l'aider. Ainsi, elle se prksente comme femme supkrieure, victime et manipulatrice.

A travers les references utilisées pendant les années 1580, Marguerite illustre la victimisation des femmes dans la société, surtout dans le mariage et aux mains des hommes. Marguerite montre un refus d'accepter tout à fait les limites des femmes, et ainsi, ses propres limites. Elle cherche une liberté, d'habitude niée aux femmes, à travers l'amour, et elle s'identifie avec des figures qui sont victimes, mais pleines d'espoir. Enfin, Marguerite exemplifie sa supériorité aux autres en se rapprochant aux figures divines. Elle rejette les limites injustes de la société et réclame ce qu'elle croit qu'elle mérite comme fille de France : le traitement juste des autres et la liberté de faire comme elle veut. Ici, Marguerite est indépendante, et elle exige un traitement unique et inattendu de la société de l'époque.

Marguerite vacille entre l'acquiescement d'être femme et sujette, et le rejet absolu de cela en raison de son sang royal pendant la deuxième période. À la fin des années 1590, Marguerite écrit ses Mémoires, en les destinant à Brantôme. On y trouve une pléthore de références variées : mythologiques et historiques, masculines et féminines, directes et métaphoriques. Un portrait très clair de Valois devient difficile en étudiant toutes les références seulement dans le contexte du temps dans cette période. Ce n'est qu'en étudiant les références de la deuxième période entre les deux autres que l'action de la transformation de Marguerite se met en évidence. Marguerite rejette son identité féminine en s'identifiant aux figures bibliques comme « Moïse », une référence exagérée, ou bien **aux** figures mythologiques masculines, comme « Enée ». Elle « blâme [son] sexe » de se plaire aux louanges flatteuses et elle compare sa vie à celles des villes historiques comme « Athènes ». De l'autre côté, Marguerite s'identifie aux femmes

innocentes et dignifiées comme une « Romaine » et « Madame de Randan ». Ainsi, elle accepte son rôle de femme et les limites de la société.

Dans le mélange confus des références, les unes suivant les autres dans le texte, Marguerite se montre victime de la société qui mérite le respect d'un être divin. Elle accepte et rejette son rôle de femme et les limites de la société à la fois. Elle cherche dans le texte une résolution au conflit entre ses desirs mérités et les limites injustes, non seulement pour le récit lui-même, mais pour elle-même. A travers le récit et les références y comprises, Marguerite devient consciente du conflit interne et y cherche un moyen d'agir à l'intérieur des limites de la société, mais avec une liberté qui lui suffit."

A partir du dix-septième siècle, Marguerite exemplifie un être qui a fait la métamorphose. Comme toujours, elle emploie des références qui aident à pousser le lecteur vers son point de vue, et elle se montre très intelligente dans l'emploi précis des références. D'ailleurs, Marguerite n'hésite plus à faire référence à son sexe ; elle en paraît très à l'aise. En plus, les références métaphoriques disparaissent presque complètement des écrits, surtout dans les références à la première personne. Elle parle facilement de son amitié avec le roi et de sa sujétion au souverain. Toujours, elle manipule le texte pour améliorer l'argument, mais, elle avoue plus facilement qu'avant qu'elle est « sujette » au roi. En suggérant le remplacement du titre « duchesse » pour le titre « reine » en 1602, Marguerite montre l'acquiescement à son rôle comme fille de France, et non de fils. Elle montre aussi un respect fort pour la couronne et une confiance qu'elle va recevoir un bon traitement juste du roi. C'est une attitude inattendue, comparée à celle envers les rois précédents. En 1614, Marguerite écrit le Discours docte et subtil, et elle emploie abondamment des références directes à son sexe. Elle y appartient

heureusement, et elle témoigne l'honneur et la supériorité des femmes dans les arguments soigneusement préparés. Marguerite s'exprime dans le Discours avec le même genre de sarcasme qu'elle montre dans la lettre 156 en 1582, mais cette fois-ci, elle ne se montre pas comme victime des hommes, du mariage et de la société, mais comme un être exalté par Dieu.

Marguerite sait bien manipuler les autres en usant de son statut de femme et de sujette, et elle trouve une certaine liberté dans les rôles qu'elle n'a pas pu trouver en les rejetant dans sa jeunesse. Elle n'est plus victime de la société, mais sujette heureuse qui se libère malgré les limites de la société. Dans l'acquiescement aux rôles imposés par la société, Marguerite se montre plus digne de respect et plus héroïque que quand elle essayait dans sa jeunesse de se montrer ainsi. Il ne lui faut plus de références exagérées et métaphoriques pour prouver ce qu'elle désire mériter ; elle le mérite par raison qu'elle a confiance en elle-même et qu'elle évoque une dignité qui n'est pas forcée dans les écrits. Dans sa vieillesse, Marguerite devient ce qu'elle voulait être dans sa jeunesse, et enfin elle montre le portrait d'une femme forte, héroïque, libre et dignifiée.

CONCLUSIONS : Un portrait a travers le temps

Marguerite de Valois emploie des references precisement choisies dans ses écrits pour plusieurs raisons evidentes : elle nous revkle ses sentiments envers le referent ; elle use de la position du referent pour soutenir sa position ; elle rend l'argument ou le point de vue de l'écrit plus efficace ; et parfois, Marguerite rend l'écrit plus poétique. D'ailleurs pour des raisons plus évidentes, Marguerite revkle plusieurs aspects de sa personnalité a travers les references qu'elle choisit, bien que ce soit des references a une troisieme personne, au destinataire, ou bien a elle-même. Souvent, les relations entre les personnes d'une lettre, ou d'une histoire, influencent les references employees et alors, le sens de la lettre. En plus, les references employees a travers les années reflktent un developpement dans les relations, et alors, elles montrent un developpement dans la personnalite de la reine. Ainsi, Marguerite developpe un portrait d'elle-même, un portrait qui devoile la façon dont elle se voit.

En plus du developpement du portrait a travers le temps, il faut remarquer que les references individuelles font partie d'un contexte, et que les relations entre les references influencent l'emploi et le sens de chaque reference. Dans l'étude de plusieurs lettres les references differentes font partie du même contexte, et chaque référence influence les autres. Donc, le rapport entre les referents et entre les references influencent les écrits et ainsi, le portrait developpant de Marguerite.

Marguerite ecrit chaque missive dans un certain contexte, et le rapport entre la première, la deuxième et la troisieme personne influence le contexte. Elle choisit toujours des references pour preciser le contexte, et pour ameliorer l'argument de la lettre ou du plaidoyer. Le rapport entre les references souligne le sens et l'emploi de toutes les

autres references dans le passage, et ainsi, il nous revele encore plus clairement des aspects du portrait de Marguerite. Le même developpement du portrait se produit dans les trois cadres individuels : ceux des references a la troisième personne, au destinataire, et a elle-même, mais c'est en comprenant tous les trois cadres en même temps que le portrait de Marguerite de Valois devient clair et precis.

Dans les écrits de sa jeunesse, Marguerite évoque les premiers indices d'un conflit interne qui devient un caractere central de la reine pendant sa vie entière. Marguerite reconnaît son intelligence, et elle précise les references dont elle use d'une façon efficace. Elle soutient, même relève, son statut de fille de France en designant Catherine, par exemple, a la troisième personne comme « la reine ma mere » dans ses lettres. Marguerite cherche a devenir un intermédiaire primordial entre sa propre famille, les Valois, et la famille de son mari, les Bourbon, en précisant encore plus les références, et elle revele qu'elle est douée dans la raison et dans l'emploi des lettres pour la négociation. En contraste, Marguerite dépeint le portrait d'une femme qui est victime indigne des mensonges et des humeurs irraisonnées des hommes, et elle évite, pour la plupart, des references a la première personne, ainsi que les references métaphoriques. En employant surtout des références directes au destinataire ou a la troisième personne, Marguerite cherche a rendre ses arguments encore plus efficaces avec la precision de la reference. Marguerite exhibe déjà des qualites d'une manipulatrice douée dans l'art de la négociation et de la politique, malgré les circonstances qui l'empêchent d'avoir une vraie position dans la politique. Et nier les references a elle-même, c'est un moyen de nier sa véritable position dans la société ; c'est la position d'une femme retenue du pouvoir politique par la société et par les hommes.

Plus tard, dans les années 1580, Marguerite commence à faire des références à elle-même, et elle s'identifie aux figures mythologiques et avec la nature. La métaphore devient plus fréquent dans les écrits de la reine. Au bord de la disgrâce, Marguerite se montre comme amante divine dans ses lettres à Champvallon, et elle nous dévoile un désir de trouver une liberté divine, presque sauvage malgré la société. La reine choisit des victimes héroïques et féminines de la mythologie, comme « Venus » et « Echo », auxquelles s'identifier, et elle souligne le conflit interne entre la souveraine digne et supérieure à tout autre, et la sujette, victime des injustices du monde. Outre le conflit central, Marguerite exhibe non seulement son intelligence, mais la bonne formation qu'elle a reçue comme fille de France, et de Catherine de Médicis, avec les références. Enfin, Marguerite révèle un côté d'elle-même qui est épris par la passion à travers ses références dans les lettres à Champvallon, pendant qu'elle parle d'elle-même ou de Champvallon, même d'Henri de Navarre, son mari.

En parlant des autres, Marguerite évoque les relations amicales entre elle et son frère, François, malade à l'époque, pour les contraster aux relations tumultueuses entre elle et un autre frère, le roi Henri III, victime irraisonnée de ses propres humeurs. À travers les références au destinataire et à la troisième personne, Marguerite se montre comme sœur fidèle et sincère, malgré sa victimisation aux mains d'un autre frère. En plus, en écrivant à la duchesse d'Uzès depuis les années 1570, Marguerite montre une amitié sincère et respectueuse, qui n'est pas influencée, comme la plupart de ses actions et de ses sentiments, par la politique ou par la société. D'ailleurs, Marguerite développe un talent pour le sarcasme dans les écrits où elle se voit victime. Elle mélange le sarcasme avec la flatterie, et souligne son point de vue ainsi que sa supériorité au

destinataire. Toujours intelligente, Marguerite depeint un talent pour la négociation qui s'améliore à travers les années, malgré la disgrâce qu'elle trouve à l'époque. Ainsi, la jeune reine montre une certaine dignité dans sa personnalité, et c'est à travers cette dignité que, plus tard, Marguerite trouvera les moyens de se procurer la liberté dans une société qui limite le pouvoir des femmes.

Pendant les années 1590, Marguerite écrit les Mémoires, le mieux connu de ses écrits. À cette époque, Marguerite met en avant le conflit central à travers les références mixtes. Elle emploie un mélange intéressant et inattendu de références directes et indirectes. Elle nie son identité féminine pendant qu'elle la saisit. Marguerite s'identifie aux figures bibliques et avec les villes historiques, tant en montrant les autres personnes dans sa vie comme personnages romantisés, et elle parle à Brantôme comme s'il était un homme digne de toutes sortes de réverences en même temps qu'il est coupable d'une injustice typique des hommes envers les femmes, c'est-à-dire, d'avoir rendu Marguerite un objet sexuel au lieu d'une femme puissante dans ses louanges d'elle. Marguerite rejette les limites sur les femmes en plus de l'identité que les hommes créent pour elle dans les Mémoires, pendant qu'elle est contrainte de décrire les événements qu'elle a vécus en avouant une certaine incapacité d'agir hors des limites imposées par les hommes et par la société. D'après Cholakian, le sens de l'identité est confus et il n'est jamais clair dans les Mémoires, mais c'est bien le manque d'identité clair qui rend le texte féminin.¹⁹ L'incapacité de Marguerite de viser sur une identité marque le développement de la femme à la recherche d'une identité qui résout, d'une façon qui lui plaît, le conflit entre la souveraine et la sujette, et entre la femme indépendante et la femme dépendante.

Enfin, a la fin de sa vie, Marguerite résout le conflit en sachant profiter des limites de la société et de sa dépendance sur les hommes. Dans les références à la troisième personne, Marguerite emploie des références directes et simples qui montrent un respect envers la troisième personne, s'il est bien quelqu'un d'un titre plus haut, mais en parlant de ceux qui ne lui ont montré aucun respect, comme Charles de Valois par exemple, elle trouve des références fleuries pour évoquer la méchanceté du référent. Ainsi, Marguerite se montre toujours intelligente, supérieure et le produit d'une bonne formation et du sang royal, mais elle y ajoute d'autres aspects à sa personnalité. Les références au destinataire montrent un véritable respect pour les titres royaux, qu'elle n'avait jamais oublié, mais ce respect semble maintenant plus sincère par la variété des références au lieu des formules dont elle se servait dans sa jeunesse. Marguerite emploie le sarcasme en désignant le Père Loryot dans son Discours docte et subtil, mais elle cherche toujours à le flatter pour le convaincre de son point de vue. Une sagesse se produit dans les écrits plus tardifs de la reine, et Marguerite acquiesce enfin à être femme et sujette, pendant qu'elle n'est sujette qu'au roi de France et aux membres de sa famille nucléaire.

Dans les références à la première personne, Marguerite révèle les développements les plus profonds et intéressants de sa personnalité. D'abord, Marguerite s'identifie aux femmes, non seulement dans les références métaphoriques, mais dans les références directes. D'ailleurs, les références aux femmes désignent les femmes tout simplement, et pas les épouses, car, à cette époque, Marguerite et Henri IV sont divorcés. Dans le Discours docte et subtil, Marguerite rend aux femmes une dignité donnée grâce à Dieu à travers les arguments soignés. Et dans ses lettres à Henri IV, elle montre un respect pour la couronne en se désignant sincèrement comme sujette fidèle du roi. Ainsi, Marguerite

trouve une certaine liberté de vie, et un moyen d'influencer la politique en respectant les limites de la société. Toujours contrainte par la société, Marguerite se trouve comme sujette heureuse à la couronne pendant qu'elle n'est plus sujette à un mari, et le conflit, qui existe toujours chez les femmes de haut rang social et royal, devient une partie centrale de sa personnalité, tant qu'elle y acquiesce.

En étudiant les références précises que Marguerite de Valois fait dans tous ses écrits : le Mémoire justificatif pour Henri de Bourbon, les Mémoires, le Discours docte et subtil dicté promptement par la Reyne Marguerite et envoyé à l'auteur des Secretz Moraux, et la Correspondance, on arrive à voir un portrait de la reine. Dans le contexte des écrits, et dans le rapport entre les référents des écrits, le portrait devient encore plus clair. Aucune référence n'existe hors les autres références, et l'identité de Marguerite reste toujours dépendante des autres personnes et des relations de Marguerite aux autres personnes. En plus, les références changeantes dévoilent une personnalité évolutive à travers le temps. Marguerite révèle au lecteur une jeune femme naïve et innocente, mais très intelligente, qui nie les limites imposées sur les femmes par la société. Elle évoque le fait qu'elle est victime, et qu'elle comprend que d'être femme est d'être dépendante des hommes. Plus tard, Marguerite commence à montrer une certaine colère en face des contraintes sur les femmes de la société, et un rejet de l'identité imposée sur elle par les hommes. Enfin, l'intelligence de la reine se transforme en sagesse, et Marguerite sait enfin profiter du conflit interne d'une souveraine/sujette et d'une femme indépendante/dépendante.

Marguerite écrit avec une précision géniale pour influencer le lecteur, et elle use des références révélatrices pour rendre les œuvres encore plus précises. De ses écrits, Bonnefon dit :

Sans absoudre la reine de fautes dont la plupart furent celles de ses proches et de son temps, il prouve que Marguerite fut une femme intelligente et aisée, d'un rare savoir et d'un esprit plus rare encore, généreuse par surcroît et bienfaitrice, sachant analyser de façon très personnelle une existence qui n'eut rien de banal et un caractère très raffiné. Sans doute la conduite fut moins nette que la raison, mais avoir réussi pareille analyse est déjà une grande part de la vérité (32-33).

Peut-être que Marguerite ne cherche pas à s'analyser elle-même dans ses lettres et dans ses discours, mais elle peint un portrait de soi quand même dans l'emploi des références. C'est dans la précision de l'emploi et dans le portrait développé par les références que Marguerite devient une des premières femmes à se développer une identité et à rejeter, autant qu'elle pouvait, celle qui lui était imposée par les autres. Mais il faut reconnaître que si jamais Marguerite voulait peindre un véritable portrait de soi, il y aurait d'autres personnes autour d'elle, tant que ce soit pour le bien ou pour le mal. Dans l'acte autobiographique des Mémoires, Marguerite révèle pour la première fois une conscience de sa personnalité en conflit, mais il faut attendre la fin de sa vie pour comprendre l'acquiescement de l'identité et la puissance de la femme dans sa propre dignité et indépendance. Marguerite de Valois mérite bien, dans la dernière période de sa vie, le titre de la « Reine Marguerite. »

NOTES

¹ Une « fille de France » egale en effet, une princesse, ou bien une fille née de la famille royale. C'est intéressant de voir qu'au cours de sa vie, l'interprétation que Marguerite donne à ce que c'est d'être une fille de France change. Elle commence par exiger un traitement particulier et par vouloir profiter des avantages d'une princesse. Elle finit par accepter les limites et les exigences de la société sur une fille de France, et elle comprend qu'il faut sacrifier beaucoup pour mériter le traitement respectueux du peuple. Bref, au début de sa vie, Marguerite veut que le titre appartienne à elle, mais elle finit par l'acquiescement que c'est elle qui appartient au titre.

² Charles de Valois, le fils illégitime du frère aimé Charles IX, tenait l'amitié familiale de sa tante Marguerite dans sa jeunesse. Mais, avant sa mort en 1589, Henri III fit don des terres de Catherine de Médicis au neveu, malgré l'existence du contrat de mariage de Catherine qui explique clairement l'héritage des terres. Dans le contrat de mariage, les terres passent des aînés aux cadets, et dans le cas où il n'y ait plus de fils, toutes les terres passent aux filles de la reine. Marguerite, étant la seule héritière vivante, tient droit aux terres de sa mère, mais Charles réclame tout pour lui-même, au nom du défunt roi Henri III.

³ Viennot ajoute : « [...] En 1591 toutefois, il n'est pas encore ce "mauvais neveu" qu'elle combattrait dans quelques années : il a tout juste dix-huit ans, il n'est pas responsable de la "captation d'héritage" (le parlement de Paris ne l'a d'ailleurs institué comte d'Auvergne que "provisoirement"); elle peut espérer qu'il acceptera un autre apanage quand viendra pour elle le temps de la réhabilitation – d'où sa bienveillance ». Eliane Viennot, notes, *Correspondance : 1569-1614* de Marguerite de Valois (Paris : Honoré Champion Editeur, 1998), note numéro 2, 340.

⁴ Il faut reconnaître qu'il y a d'autres évidences pour maintenir la question de la manipulation et de la sincérité. Viennot remarque que : « Ces lettres entièrement autographes sont adressées aux correspondants avec lesquels Marguerite se sent le plus en confiance. Ce n'est pas toujours le cas de Catherine ou d'Henri III, à qui il arrive qu'elle s'adresse par l'intermédiaire de secrétaires, mais c'est toujours celui de son époux, de ses amis, des ministres du roi quand elle a avec eux une certaine familiarité. Écrire de sa main chaque fois qu'elle le peut, est une marque de sa déférence et de son affection. (38) » Viennot, introduction, *Correspondance*, 18-57.

⁵ Viennot continue : « Une sorte de tête-à-tête privilégié s'instaure ainsi entre le locuteur et son auditrice, comme si elle seule l'écoutait, et comme si sa réponse était passionnément attendue. [...] alors qu'il transforme sa justification en véhémence prise à partie de Catherine, et se fait, d'accusé, accusateur. Les juges, mis hors course dès la première phrase, ne peuvent qu'assister à l'"échange", spectateurs de la mise en difficulté de la reine mère, condamnés à attendre qu'elle intervienne, ou qu'il se taise. (226) » Eliane Viennot, introduction, partie II, *Mémoires et autres écrits : 1574-1614* de Marguerite de Valois (Paris : Honoré Champion Editeur, 1999) 216-235.

⁶ Au seizième siècle, on laisse tomber souvent les pronoms comme un archaïsme du latin. Ce dernier vous sert comme exemple de ce phénomène linguistique. Voir aussi : Wendy Ayers-Bennett, *A History of the French Language Through Texts* (New York : Routledge, 1996) 146, 169.

⁷ D'après Yandell, le mot « Monsieur » sert à une deuxième fonction : « The first word, the vocative "Monsieur" (which appears no fewer than ten times in the letter) fulfills several functions. [...] Second, it lends an antistropic [sic] effect to her exposition : "Vous dites, Monsieur," "Vous m'écrites, Monsieur," "Vous aviez bien raison, Monsieur." Finally, while at first glance the apostrophe seems to denote the estranged queen's deference to her king, it becomes clear through repetition that the form of address asserts instead the pedagogue's moral and intellectual superiority over her student » (5-6). Cathy Yandell, « Forging Identities : Pedagogy and Opposition in Marguerite de Valois, » *Femmes écrivains de l'Ancien Régime*, University of Virginia, Charlottesville, 23-25 Sep. 1999.

⁸ Viennot écrit : ((Marguerite semble être en train de lire (ou plus vraisemblablement de relire) les *Dialoghi d'Amore* de Leon L'Hebreu, dont, à partir de cette lettre, des passages entiers pourraient être comparés au "dialogue" qu'elle mène avec Champvallon. » Viennot, notes, Correspondance, note numéro 3, 233.

⁹ Pour comprendre cette phrase, il faut comprendre que Bacchus semble désigner un homme particulier, on ne sait pas qui. Aussi, Phaéton est le fils mortel et mythologique du soleil qui voulait conduire le char de son père ; il en est mort (Hamilton 180-184). Phébus est le dieu mythologique du soleil, que son fils mortel ne peut pas remplacer (Hamilton 30, 180-184). Donc, Champvallon est jaloux d'un autre homme, et Marguerite veut l'assurer qu'on ne peut pas le remplacer dans son cœur. Voir aussi : Viennot, notes, Correspondance, notes numéro 1-3, 234.

¹⁰ Viennot ajoute : « Le Sphinx était, dans la légende oédipienne, un monstre féminin envoyé par Héra (Junon) pour punir Thèbes de l'amour de Laïos pour Chrysis, et qui dévorait les passants ne sachant pas répondre à ses énigmes. Guessard suppose une erreur de lecture, et propose Ixion, roi légendaire thésalien criminel et parjure, symbole de l'ingratitude : sauvé par Zeus, il avait tenté de séduire Héra et n'avait, tout d'abord, été condamné par le couple divin qu'à s'unir avec une nuée ». Viennot, notes, Correspondance, note numéro 3, 239.

¹¹ Atropos est celle des trois Muses qui coupe le fil de la vie. Edith Hamilton, Mythology (Boston : Little, Brown and Company 1942) 49.

¹² Bonnefon dit : « C'est donc un témoignage sur les derniers Valois qu'il y faut chercher. Mais comme Marguerite nous trace d'elle un portrait un peu flou et idéalisé, de même elle nous montre son époque et ses contemporains sous un jour indirect et atténué. (14) » Paul Bonnefon, introduction, Mémoires de Marguerite de Valois (Paris : Editions Bossard, 1920) 11-33.

¹³ Voir discussion, Chapitre 3, Références familiales, à la page 7.

¹⁴ Yandell remarque : « If Henri is unwilling to accept an 'ignorant woman's' teaching, she wryly notes, he can choose a man he trusts to deliver the same message. Thus Marguerite succeeds not only in impugning Henri's judgement in the entire Fosseuse affair, but also in underscoring her own superior understanding. » Yandell, 8.

¹⁵ Des limites imposées par la société envers les femmes, Cholakian remarque que Marguerite est : « forced to position herself either inside or outside a discourse inscribing woman as men's fantasy of the other. To place herself inside this discourse was to accept the role of object and lose her own voice ; to place herself outside it was to be exiled from the very territory she was trying to enter – the world of letters. Marguerite de Valois's narrative inscribes her attempt to find a way out of this dilemma (69). » Patricia

Cholakian, « Marguerite de Valois and the Problematics of Female Self-Representation,» Renaissance Women Writers : French texts, American contexts, ed. Anne R. Larsen and Colette H. Winn (Detroit : Wayne State University Press, 1994) 67-81.

¹⁶ Bauschatz dit : « She is describing a sort of identity crisis, with a parallel taken from reading, her only other source of experience. A negative aspect of this description lies in the godlike powers with which she endows her brother, holding him responsible for this magical transformation in herself (34). » Cathleen M. Bauschatz, « "Plaisir et proffict" in the Reading and Writing of Marguerite de Valois, » Tulsa Studies in Women's Literature 7.1 (Spring 1989) : 27-48.

¹⁷ Enée est un héros mythique, le fils de Venus et l'ancêtre légendaire de Rome, ainsi que l'amant de Dido et la victime de Junon. Hamilton, Mythology, 319-342.

¹⁸ Cholakian dit : « The sense of self emerges in their texts in their awareness of the gap between the person they wanted to be and the prescribed role imposed on them by their gender. » Patricia Francis Cholakian, Women and the Politics of Self-Representation in Seventeenth-Century France (Newark : University of Delaware Press 2000) 22.

¹⁹ Cholakian écrit : « The result is a fragmented narrative in which there is no coherent sense of identity. Although she clearly wants to tell about these events as if she had played a principal role, it is evident that she was only periphally involved. Men were the real actors. » Cholakian, Self-Representation 58. Elle écrit aussi : « Her text's inability to come to terms with what she is, becomes, in the last analysis, the sign that marks it indelibly as feminine. » Cholakian, « Problematics of Female Self-Representation » 80.

OUVRAGES CITES

- Ayers-Bennett, Wendy. A History of the French Language Through Texts. New York :
Routledge, 1996.
- Bauschatz, Cathleen M. « "Plaisir et proffict" in the Reading and Writing of Marguerite
de Valois. » Tulsa Studies in Women's Literature 7.1 (1988) : 27-48.
- Bertiere, Simone. Les annees sanglantes. Editions de Fallois, 1994. Tome 2 de Les
Reines de France. 4 tomes. 1994-1996.
- . Le beau XVI^e siecle. Editions de Fallois, 1994. Tome 1 de Les Reines de France.
4 tomes. 1994-1996.
- Bonnefon, Paul. Introduction et Notes. Mémoires de Marguerite de Valois. Paris :
Editions Bossard, 1920. 11-33.
- Boucher, Jacqueline. Deux épouses et reines a la fin du XVI^e Siecle : Louise de Lorraine
et Marguerite de France. Publications de l'Université de Saint-Etienne, 1995.
- Cholakian, Patricia Francis. « Marguerite de Valois and the Problematics of Female Self-
Representation. » Renaissance Women Writers : French Texts/American
Contexts. ed. Par Anne R. Larsen et Colette H. Winn. Detroit : Wayne State
University Press, 1994.
- . Women and the Politics of Self-Representation in Seventeenth-Century France.
Newark : University of Delaware Press, 2000.
- Greengrass, Mark. The French Reformation. Historical Association Studies. Oxford :
Basil Blackwell Ltd., 1987.
- Hamilton, Edith. Mythology. Boston : Little, Brown and Company, 1942.

Hepp, Noemi, ed. La cour au miroir des mémorialistes : 1530-1682, Actes et Colloques

31. Actes et Colloques du Centre de Philologie et de Littérature romanes de
Strasbourg, 16-18 novembre 1989.

Lauvergnat-Gagniere, Christiane. « La Cour, lieu de pouvoir sous Henri IV. » Hepp
55-68.

Lazard, Madeleine. « Les bourgeois juges de la cour. » Hepp 43-53.

Mariéjol, Jean-H. La Vie de Marguerite de Valois : Reine de Navarre et de France
(1553-1615). Paris, 1928. Genève : Slatkine Reprints, 1970.

Sainte-Beuve, C.-A. Causeries du lundi. Tome 6. Paris : Librairie Gamier Freres,
1852.

Schrenck, Gilbert. « Brantôme et Marguerite de Valois : d'un genre l'autre ou les
Memoires incertains. » Hepp 183-192.

Valois, Marguerite. Correspondance : 1569-1614. edition critique d'Éliane Viennot.
Paris : Honoré Champion Editeur, 1998.

---. Memoires et autres ecrits : 1574-1614. edition critique d'Éliane Viennot. Paris :
Honoré Champion Editeur, 1999.

---. Memoires et autres écrits de Marguerite de Valois, la reine Margot. edition presentee
et annotée par Yves Cazaux. Paris : Mercure de France, 1971.

Viennot, Éliane. Introduction et Annexes. Correspondance : 1569-1614 de Marguerite
de Valois. Paris : Honore Champion Editeur, 1998. 12-57,615-635.

---. Marguerite de Valois : Histoire d'une femme, histoire d'un mythe. Paris : Editions
Payot & Rivages, 1993.

---. Introduction, Partie I, Partie II, Partie III. Mémoires et autres écrits : 1574-1614 de Marguerite de Valois. Paris : Honore Champion Editeur, 1999. 14-65, 215-235, 251-266.

Yandell, Cathy. « Forging Identities : Pedagogy and Opposition in Marguerite de Valois, » Femmes Écrivains de l'Ancien Régime. University of Virginia, Charlottesville. 23-25 septembre 1999.

Appendice A

TABLEAUX DES RÉFÉRENCES

Tableau **A.1** Références à la troisième personne

Tableau **A.2** Références au destinataire

Tableau **A.3** Références au moi

Tableau A.1 : Références a la troisième personne

Sociales :			
<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
au (feu) roi mon pere	M 73	C 413 n°306	C 479 n°350
la reine (roine) ma mère	C 155 n°94	M 121	C125 n°68
	C 207 n°142	C 203 n°136/2	C 204 n°137
	C 291 n°209	C 230 n°160	C 277 n°193
	C 297 n°217/2	C 291 n°210	C 293 n°212
	C 309 n°222	C 305 n°218	C 306 n°219
	C 323 n°238	C 311 n°224	C 316 n°230
	C 415 n°307	C 330 n°242	C 407 n°301
	C 485 n°356/5	C 429 n°318	C 451 n°334
	C 491 n°361/2	C 489 n°359	C 490 n°360/2
	C 527 n°396	C 506 n°376	C 524 n°394
	C 602 n°461	C 562 n°430	C 570 n°438
la feu reine ma mere	C 433 n°320	C 450 n°333	C 486-487 n°357/2
	C 534 n°402		
la roine (reine/royne) (Catherine de Médicis)	C 102 n°44		C 104 n°46
	C 133 n°76	C 188-192 n°127/2	C 211 n°147
	C 213-216 n°149/5	C 257 n°179	C 266 n°186
	C 276 n°192	C 281 n°197	C 286 n°203
	C 290 n°207	C 291 n°209	C 298 n°217
	C 313 n°227		
la roine (Marie de Médicis)	C 449 n°333		C 537-538 n°406/3
	C 561 n°428	C 579 n°447	C 592 n°455
	C 593 n°456	C 598-602 n°461/4	
Sa Grâce (l'évêque de Liege)		M 158	M 162
le roy mon seigneur et fiere (Charles IX)		C 67-68 n°7/2	C 609 n°463
Monsieur mon frere (Henri)		C 72 n°13	C 292 n°211
seigneur roy mon frere (Charles IX)		C 72 n°13	
roy de Poulongue Monsieur mon frere (Henri)			C 73 n°14
roy mon seigneur et frere (Henri III)	C 76 n°18/7		C 76-77 n°18/2
	C 84 n°28/2	C 87 n°30	C 87 n°31/2
	C 89 n°33/2	C 93 n°36	C 105 n°47
	C 110-111 n°51/2	C 121 n°63	C 147 n°88
	C 149 n°89	C 312 n°226	
mondict seigneur et frere (Henri III)		C 78 n°20	
le roi (Henri III)	C 85 n°28	C 90 n°33	C 91 n°34/2
	C 92 n°35	C 93 n°36	C 95 n°38
	C 99 n°40	C 101 n°43	C 102 n°44
	C 107 n°49/3	C 111 n°51	C 113 n°53
	C 113 n°54	C 114 n°55/2	C 118 n°59/2
	C 122 n°63/2	C 126 n°69	C 127-128 n°71/5
	C 133 n°76	C 136 n°77	C 147 n°87

A.1 continué

	C 158 n°98/3	C 159 n°99	C 160-161 n°100/4
	C 161 n°101	C 164 n°106	C 169 n°111/2
	C 170 n°112	C 176 n°116	C 179 n°119
	C 181 n°122	C 184-185 n°125/4	C 188-192 n°127/4
	C 199 n°132	C 200-201 n°134/2	C 203 n°136
	C 206 n°139/2	C 207 n°142	C 208 n°143
	C 213-216 n°149/7	C 218 n°152/3	C 220 n°153
	C 223 n°156	C 230 n°160/2	C 237 n°165
	C 238 n°166	C 256 n°177	C 261 n°183
	C 266 n°186	C 269 n°187	C 270 n°188/2
	C 271 n°189/3	C 274 n°190	C 283 n°200/2
	C 286 n°203	C 287 n°204	C 289 n°206
	C 294 n°213	C 297-298 n°217/3	C 305 n°218
	C 317 n°231/2	C 318 n°232	C 318-319 n°233/3
	C 330 n°242	C 610 n°464	
le roy mon frere (Henri 111)	C 334 n°244	C 197-198 n°131/2	C 329-332 n°242/2
		C 476 n°348	
le feu roy mon frere (Henri 111)		C 342 n°251	C 470 n°346
	C 472 n°347	C 485 n°356	C 487 n°357
	C 547 n°415	C 547 n°416	
mon fi-ere (François)	C 100 n°42	C 102 n°44	C 113 n°53
	C 160 n°100	C 162 n°102/2	C 163 n°104
	C 164 n°105	C 165 n°108	C 166 n°109
	C 170 n°112	C 176 n°116	C 185 n°125
	C 201 n°134	C 203 n°136	C 204 n°137
	C 208 n°142	C 210 n°146	C 211 n°147
	C 216 n°149	C 219 n°152	C 230 n°160
	C 257 n°179	C 277 n°193	C 281 n°197
	C 289 n°206	C 290 n°208	C 291 n°209
	C 291 n°210	C 292 n°211	C 293 n°212
	C 295 n°215	C 296 n°216	C 305 n°218
	C 341 n°250	C 591 n°455	
le roi de Navarre Monsieur mon mari		C 64 n°2	C 65 n°3
	C 65 n°4	C 68 n°7	C 81 n°24
	C 87 n°30	C 142 n°81	C 144 n°84
	C 147 n°88	C 150 n°90	C 150 n°91
	C 153 n°92		
le roy mon mari	C 66 n°5	C 70 n°10	C 79 n°21/2
	C 92 n°35	C 96 n°38	C 106 n°48
	C 108 n°49	C 109 n°50/2	C 120-121 n°62/2
	C 129-130 n°72/2	C 130-131 n°73/3	C 135-136 n°77/3
	C 137 n°78/3	C 139 n°79/4	C 140-141 n°80/2
	C 143 n°82	C 155 n°94	C 156 n°96
	C 158 n°98/2	C 160 n°100	C 161 n°101/2
	C 162 n°102/2	C 164 n°105	C 164 n°106

A.1 continué

	C 166 n°109	C 169 n°111/2	C 175-176 n°116/2
	C 178 n°118	C 179 n°119	C 182 n°123
	C 185 n°125	C 187 n°126	C 188-192 n°127/2
	C 194 n°128	C 198-199 n°132/2	C 200-201 n°134/2
	C 203 n°136	C 206 n°139	C 206 n°140/2
	C 207 n°142	C 209-210 n°145/2	C 211 n°146
	C 256 n°178	C 258 n°180	C 260 n°182
	C 262 n°184/4	C 266-267 n°186/2	C 268-269 n°187/2
	C 269 n°188/2	C 274 n°190/4	C 275 n°191
	C 276 n°192	C 277 n°193	C 278 n°194
	C 279 n°195/2	C 279-280 n°196/4	C 281 n°197
	C 281 n°198	C 282 n°199	C 283 n°200/2
	C 287 n°203/2	C 292 n°211	C 294 n°213
	C 295 n°214	C 296 n°216	C 297-298 n°217/4
	C 305 n°218	C 306 n°219	C 309 n°222
	C 311 n°224/2	C 315-316 n°230/3	C 344 n°252/3
du roy Monsieur mon mary	C 68 n°8	C 142 n°82	
	C 145 n°86	C 149 n°89/2	
mon mari	C 91 n°34	C 237 n°165	C 415 n°307
du roi de Navarre	C 121 n°62		
mondict sieur et mari	C 146 n°86	C 146-147 n°87/3	C 148 n°88
	C 153 n°92		
roy mondict seigneur et mary		C 148 n°88	C 149 n°89/2
	C 151 n°91/2	C 153 n°92	
du roi votre seigneur mon mari		C 67 n°6	
le diet seigneur roy mon man		C 149 n°89	
le roi (Henri IV)	C 348 n°254	C 353-355 n°257/12	C 357 n°259/2
	C 360-361 n°262/3	C 365 n°265	C 378 n°277
	C 380 n°280	C 384 n°284/3	C 387-388 n°287/2
	C 391-393 n°291/10	C 394 n°292	C 396-398 n°294/7
	C 399 n°295/5	C 406-407 n°301/3	C 410 n°304/2
	C 413 n°306/3	C 414-417 n°307/11	C 418 n°308/2
	C 419-420 n°310/8	C 422-423 n°312/4	C 425-426 n°314/7
	C 427 n°316/2	C 428 n°317	C 429 n°318/2
	C 441 n°325/3	C 444 n°327	C 448 n°332
	C 451 n°334	C 452 n°334/2	C 458 n°339/2
	C 461 n°342/5	C 469 n°345/2	C 477-478 n°349/7
	C 478-479 n°350/7	C 481-482 n°353/3	C 483 n°354/3
	C 485 n°356/4	C 495 n°365/2	C 508 n°378
	C 509 n°380/5	C 510 n°381/2	C 510 n°382
	C 516-517 n°387/5	C 517-518 n°388/3	C 520 n°390/2
	C 531 n°400/3	C 532-533 n°401/3	C 547-548 n°416/3
	C 552-553 n°421/5	C 557-558 n°425/3	C 564 n°432
	C 565 n°434	C 566-567 n°435/6	C 574 n°443
	C 576 n°445/3		

A.I continué

le feu roi (Henri IV)	C 467 n°344 C 591 n°455	C 485-486 n°356/2	C 580 n°448
le roi (Louis XII)	C 599-603 n°461/6	C 603-606 n°462/6	
sa majeste (Charles IX)		C 609 n°463	
sa majeste (Henri IV)	C 357 n°259/2 C 406-407 n°301/2 C 418 n°308 C 428 n°317 C 448 n°332 C 469 n°345 C 481-482 n°353/2 C 510 n°381 C 531 n°400 C 557-558 n°425/2	C 361 n°262 C 413 n°306 C 420 n°310/5 C 429 n°3 1813 C 457-458 n°339/6 C 477-478 n°349/6 C 483 n°354/2 C 517 n°387 C 532-533 n°401/6 C 564 n°434	C 391 n°291 C 416-417 n°307/4 C 425-426 n°314/4 C 447 n°330 C 461-462 n°342/6 C 479 n°350/4 C 485 n°356/3 C 517-518 n°388/2 C 548 n°416
sa majeste (Marie de Medicis)		C 593 n°456	
sa majesté (Louis XII)		C 605-606 n°462/3	
faisant de son fils son idole (Catherine de Medicis et Henri)			M 86
étant son voisin et ami (du comte de Lalain et M d'Inchy)			M 153
qui me servit certes de pere (l'évêque de Liege)			M 165
tout petit peuple, gens brutaux et sans raison (a Huy)			M 166
appele par alliance son pere, et lui le nommait son fils (Simier et Bussy)			
	M 183		
princesse très prudente (Catherine de Medicis)			M 184
un prince si grand et si bien ne (François)	M 188		
ce petit homme (Du Pin)	M 196		
une belle troupe de seigneurs et gentilhommes, aussi honnêtes gens que les plus galants que j'aie vus a la Cour, et n'y avait rien a regretter a eux, sinon qu'ils etaient huguenots (de la Cour de Nerac)	M 199		
en prudent et hasardeux capitaine (Henri de Navarre pendant la 7 ^e guerre)			
	M 202		
sa fille (Fosseuse)	M 209	C 223-224 n°156/2	
votre mestresse (Fosseuse)		C 224 n°156	
ma Sibille (la duchesse d'Uzès)		C 101 n°42	
(feu) roi votre gran pere (Henri II d'Albret)	C 223 n°156		C 446 n°329
aux roines (Catherine de Medicis et Louise)	C 223-224 n°156/2		
son peu de mérite (la future épouse de Champvallon)			C 227 n°159
les rois (du passe)	C 287 n°204 C 528 n°397	C 3 13 n°228	C 382 n°282
la roine ma seur (Louise)		C 3 13 n°227	
dun si homme de bien (Canillac)		C 331 n°242	
mon neveu (Charles de Valois)	C 479 n°350 C 580 n°448/5	C 341 n°250 C 524 n°394	C 433-434 n°320/2 C 544 n°412
mon mauvais neveu (Charles de Valois)		C 450 n°333	
mon neveu le batart (Charles de Valois)		C 45 1 n°334/2	

A.1 continué

ce (detestable) Charles Monsieur (que je ne nomme plus neveu)	C 485 n°356	
C 486 n°357		
ce perfide (Charles de Valois)	C 485 n°356	
ce meschant homme (Charles de Valois)	C 487 n°357	
mon neveu Charles Monsieur	C 516 n°386	C 519 n°389
dun mauves mesnager (Charles de Valois)	C 585 n°452	
de rois mes freres	C 350 n°255	C 351 n°256/2
	C 397 n°294	C 455 n°337
	C 547 n°415	C 353 n°257
		C 491 n°361
des rois mes peres et freres	C 397 n°294	C 415 n°307
	C 474-476 n°348/2	C 479 n°350
cet honneste fame, tant votre servante (Madame de Monastere)		C 382 n°282
servante (Madame de Vermont)	C 385 n°285	
me servir de frere (Henri IV)	C 397 n°294	
feu Monsieur mon frere (Henri IV)	C 400 n°296	
mes freres	C 406 n°301	
roi Charles mon bon frere	C 406 n°301	C 434 n°320
ma seur (Diane d'Angoulême)	C 413 n°306	C 418 n°308
	C 419 n°309	C 434 n°320
	C 519 n°389	C 501 n°370
le pape (Clement VIII)	C 415-417 n°307/2	
tous les bons Français	C 423 n°312	
pour frere (Fourquevaux)	C 424 n°313	
le monarque	C 430 n°319	
mon frere et mes neveux	C 451 n°334	
Messieurs ses/vos anfans	C 456 n°338	C 458 n°339
	C 460 n°341/2	C 464 n°343/3
	C 559 n°427	C 561 n°428
	C 584 n°451/2	C 586 n°452
feu Messieurs les presidents de vostre pere et vostre frer (a Antoine de Séguier)		
	C 468 n°344	
les esprits prodigieux	C 483 n°354	
ce meschant homme (Deleux)	C 583 n°450	C 584 n°451
leurs majestés	C 494 n°365	C 533 n°401
Monsieur le daufin	C 502 n°371	C 506 n°376
	C 524 n°394/2	C 526 n°395/3
	C 529-530 n°398/2	C 530 n°399
	C 534 n°402/2	C 535 n°403
	C 556 n°423/3	C 562 n°429
		C 520 n°391
		C 527 n°396
		C 532-533 n°401
		C 539 n°407/2
		C 583 n°450
dun bon serviteur (Bouillon)	C 514 n°386	
le roy mon grand pere (François I)	C 549 n°417	
roi Charles mon frere	C 562 n°430	C 602 n°461
le roi Charles	C 602 n°461	
le roi votre pere (Antoine de Boubon)	C 565 n°433	
serviteurs	C 565 n°433	C 587 n°453 (Balagny et Benac)

A.1 continué

son frere (Henri III et Henri IV)	C 588 n°454/2	
Madame votre mere (la duchesse de Nevers)	C 592 n°455	C 593 n°456
	C 598 n°461	C 599 n°464
sa saintete (Pape Paul V)	C 592 n°455	
la reine sa mère (Marie de Médicis)	C 602 n°461	
nostre Seigneur (Louis XII)	C 604 n°462	
[un traistre et un] meschant (inconnu)	C 604 n°462	
cete honneste fame (Mme de la Saie)	C 613 n°469	
ami(-e-s)/amitié (aux personnes diverses)	MJ 242	MJ 244
	M 70	M 101
	M 106	M 113
	M 117	M 122
	M 124	M 130
	M 131	M 195
	M 204/2	C 75 n°16/2
	C 76 n°17	C 102 n°43
	C 103 n°45/2	C 123 n°65
	C 124 n°67/2	C 133 n°76
	C 181 n°122	C 289 n°206
	C 306 n°219	C 340 n°250
	C 379 n°279	C 381 n°281
	C 381 n°282/2	C 386 n°286
	C 387-388 n°287	C 393 n°292
	C 399 n°295	C 402 n° 299
	C 406 n°301	C 429-430 n°319/7
	C 433 n°320/2	C 447 n°330
	C 461 n°342	C 470 n°346/2
	C 486 n°356	C 488 n°358
	C 491 n°361	C 500-501 n°370/2
	C 518 n°389	C 558 n°426
	C 580-582 n°448/2	

Bibliques ou religieuses :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
son âme aux demons, a qui il avait fait hommage par magie (du Guast)			
	M 136		
« Mon Dieu, cette compagnie est un paradis comblé... et celle d'où je sui parti un enfer.			
>> (paroles attribuées a d'Alençon pendant le séjour a LaFère)			M 173
Jeroboam (voir note n°348)		M 178	
mon Dieu, ma vie !	C 183 n°123		
S'il y avait encore un Salomon, il jugerait de notre différend comme de celui des deux femmes... (la nature de l'amour entre Marguerite et Champvallon)			C 243 n°170
un homme tel et qui n'avait point d'âme...il trahissait Dieu			C 315 n°230
un benefice du ciel	C 423 n°3 12		

A.1 continué

aux actions humaines...et que quelque providanse divine les conduit

C 429 n°319

en une ame tres meschante (M de Rieux) C 465 n°344

ce petit ange (M de Vandome) C 500 n°369

le caractere de magie par lequel il avait parlait au Diable (Thorigny)

C 515 n°386

le caractere de magie...dit avoir parle au desmon (Thorigny) C 517 n°387

qui a si bien instruit ses anfans au meurtre et a la magie (Vesremont, la mère de Thorigny)

C 518 n°389

(des quatre pars les deux du seul objet qui contante votre ame...) (Mme de Fourquevaux, voir note n°2)

C 522 n°393

une abbaye des peres augustine réformés, ...nommé l'autel de Jacob

C 589 n°454

cette angélique action de grâces C 589 n°454

ce saint exercice C 589 n°454

l'honorer de ses saintes benedictions et indulgences C 590 n°454

Dieu DDS 269-273116

que David, homme de guerre, fit son temple, mais Salomon, qui fut paisible.. .

DDS 272

Mythologiques :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
la Fortune	M 74	M 76	M 7812
	M 92	M 208	C 374 n°274
le deuil du pere d'Iphigénie		M 80	
le fantôme de Brutus	M 108		
la Célestine (Mme de Sauve)		M 114	
Circé(e) (Mme de Sauve)		M 115	M 131
la Mort (qui prend Mlle de Tournon)		M 160	M 162
L'Amour ainsi vengeur de l'ingrate inconstance veut faire éprouver a son âme ce que, par son dedaigneux oubli, il a fait souffrir au corps de sa maitresse : les traits de la Mort.			
(Mlle de Tournon)	M 161		
la Cour est un Protée qui change de forme a toute heure			M 163
Bacchus y dominant (a Dinant)		M 167	
l'envie des dieux	C 175 n°115	C 287 n°204	
Atlas (probablement Turenne)		C 183 n°124	
Bacchus (probablement un homme dont Champvallou est jaloux)			C 234 n°163
nouveaux Phaetons (personnes indignes)		C 234 n°163	
si Jupiter en a haï sa soeur (Navarre)		C 239 n°167/2	
indigne Sphinx (Navarre)		C 239 n°167	
Sémélé (??)	C 239 n°167		
plus faire nul sacrifice a Apollon (la malediction des noces)			C 240 n°167
Mercure (le porteur)	C 248 n°172		
sa mestrese, son amasone (a Charles de Valois)			C 580 n°448

A.1 continué

Natures :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
la Nature	M 74	M 77	DDS 269-27314
les renards (les Guises avant la St. Barthélemy)			M 94
« les oiseaux y ont été » (paroles attribuées au gros Ruffe)			M 111
le visage, qui est la vive image de l'âme		M 187	
ce desert (Bagnkes)	C 174 n°215		
l'heur de ces montagnes hautes		C 174 n°115	
les nuages de ces importune obstacles		C 240 n°167	
a une 2me amoureuse quelque nouveau moyen de consoler sa peine, de nourrir son feu, et d'honorer et parfaire son dessein (les etudes devraient distraire Champvallon de ses desirs les plus vulgaires)	C 247 n°172		
votre belle moitié (Louis de Budos)		C 384 n°284	
faire jouir la France des fruits par elle desires (des enfants légitimes)	C 423 n°312		
de ses desers glases, aler chercher encore dotres peis nesgeux !			C 451 n°334
pour pêcher en eau trouble et mieux faire leur main			C 482 n°352
des creatures de la roine ma mere		C 490 n°360	
que j'ai veu [vus] passant leau (la Seine)		C 499 n°369	
en corps parfait, en beauté, quan lespirt qui surpasse son eage (M de Vandome)	C 499 n°369		
la merveille de cete anfance (M de Vandome)			C 499 n°369
creature de mon neveu (Come)		C 580 n°448	

Historiques et autres :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
Infectee d'hérésie	M 74		
préceptes machiavelistes (Le Gaust)		M 84	
du vaisseau brise (la Maison royale)		M 111	
mon frère, du vrai naturel de Pyrrus		M 141	
aussi confus que Caton, quand, ayant contraint Cesar...une lettre d'amour de la soeur du même Caton adressante a César		M 179	
une embrassade a la Pantalonne		M 186	
cette tragie-comédie (l'emprisonnement faux du duc d'Alençon)			M 187
racas maudites et infemales		C 249 n°173	
misérables	C 253 n°175		
Petrarque	C 253 n°175		
plus cher an ce monde (Charles de Valois)	C 340 n°250		
(se meschant et miserable garson nommé le Parisien)			C 373 n°274
cete ingrante, votre voisine (en relation de Jacques de la Fin)			C 376 n°276
a Cesar (baron de Fourquevaux)		C 424-425 n°313/2	
ce meschant homme (M de Rieux)		C 465-466 n°344/4	
ce bonhomme (M le presidant d'Orti)		C 488 n°358	
ce tronpeur de mauvaise foi		C 490 n°360	
cet ingrat	C 491 n°361		

A.1 continué

cet ingrat (le duc de Bouillon)	C 495 n°366	
comme Bias (un Boubonnois)	C 501 n°370	
le meschant (Thorigny)	C 515 n°386	
cette meschante femme (la mère de Thorigny)		C 515 n°386
ses meschantes personnes (les Vesremont)	C 517 n°388	
des miserables (les Vesremont)	C 518 n°389	
seul sujet de mon doeil (Saint-Julien)	C 523 n°393	
a l'éteint de la chandelle (de terminer ses affaires)		C 576 n°445
sa toute puissante main (Pape Paul V)	C 589 n°454	
ce bataillon macedonien	C 604 n°462	
Aristote tient ce même ordre aux biens et aux fins		DDS 270

Tableau A.2 : Références au destinataire

Sociales :			
Referent	Source et page(s)	Source et page(s)	Source et page(s)
Mon Pere	DDS 269		
vous (= un homme)	DDS 273		
un auteur	DDS 273		
Madame (a Catherine de Medicis)		MJ 239-25017	C 108n°49
	C 114n°55/8	C 118n°59/3	C 121-122n°63/5
	C 126n°69/7	C 135-136n°77/7	C 140-141n°80/8
	C 143n°83	C 157n°97/2	C 158n°98/2
	C 159-161n°100/8	C 161n°101/3	C 165-166n°108/4
	C 166n°109/2	C 171-172n°113/5	C 184-185n°125/9
	C 198-199n°132/7	C 206n°139/3	C 256n°177/5
	C 270-271n°189/9	C 287n°204/6	C 292n°211/5
	C 321-322n°236/6	C 324-325n°239/7	C 326n°240/4
Madame (a Marie de Medicis)		C 448n°332/2	C 564n°432
votre (vos) majesté(s) (a Catherine de Médicis et Charles IX)			MJ 239-249116
votre majesté (a Henri III)		C 117n°58	C 165n°107
	C 288n°205		
votre (vos) majesté(s) (a Henri IV et parfois a lui et Marie de Médicis)			
	C 346n°253/3	C 358-359n°260/2	C 359-360n°261/7
	C 362-362n°263/6	C 363-364n°264/6	C 366n°266/3
	C 366-367n°267/6	C 367-368n°268/3	C 368n°269/2
	C 371n°272/3	C 372-373n°273/5	C 373-374n°274/6
	C 375n°275/2	C 378-379n°278/5	C 382-383n°283/9
	C 385-386n°285/6	C 386n°286/3	C 390n°290/6
	C 395-396n°293/7	C 402n°298/2	C 403n°300/4
	C 408n°302/3	C 419n°309/6	C 435-436n°321/3
	C 437n°322	C 445n°328/2	C 446-447n°329/4
	C 449-450n°333/7	C 452n°335/3	C 453n°336/4
	C 453-455n°337/13	C 455-457n°338/12	C 459-460n°341/7
	C 463-464n°343/7	C 469-471n°346/16	C 472-473n°347/15
	C 474-476n°348/33	C 480n°351/8	C 481n°352/3
	C 486-487n°357/14	C 489n°359/6	C 492-493n°363/7
	C 495-496n°366/11	C 497n°367/7	C 498n°368/3
	C 499-500n°369/5	C 500-501n°370/7	C 502n°371/4
	C 502-503n°372/4	C 503-504n°373/3	C 504n°374/4
	C 505n°375/5	C 506n°376/5	C 507n°377/2
	C 508-509n°379/5	C 511-512n°383/8	C 512n°384/7
	C 513n°385/3	C 513-516n°386/16	C 518-519n°389/10
	C 520-521n°391/3	C 521n°392/3	C 524-525n°394/11
	C 525-526n°395/7	C 527-528n°396/4	C 528n°397/8
	C 529-530n°398/3	C 530-531n°399/6	C 534n°401/4
	C 534-535n°403/7	C 535n°404/4	C 536n°405/6
	C 537-538n°406/11	C 538-539n°407/7	C 540n°408/5

A.2 continué

	C 541 n°409/4	C 542 n°410/4	C 546 n°414/7
	C 547 n°415/2	C 548-549 n°417/6	C 551 n°419/3
	C 551-552 n°420/10	C 554-555 n°422/10	C 555-556 n°423/8
	C 557 n°424/7	C 558-559 n°426/9	C 559-560 n°427/8
	C 561 n°428/5	C 561-562 n°429/7	C 562-563 n°430/5
	C 563-564 n°431/2	C 564-565 n°433/5	C 570 n°438/5
	C 571 n°439/3	C 572-573 n°441/8	C 573-574 n°442/3
	C 575 n°444/3	C 578-579 n°447/2	C 579-582 n°448/18
	C 582 n°449/8	C 583 n°450/5	C 584 n°451/5
	C 584-586 n°452/12	C 586-587 n°453/9	
voire majeste (a Marie de Médicis)		C 448 n°332/3	C 564 n°432/4
Monseigneur/Monsieur (a Henri III)		C 109-110 n°50/7	C 117 n°58/3
	C 119 n°61/4	C 120-121 n°62/2	C 122-123 n°64/3
	C 126-127 n°70/4	C 129-130 n°72/7	C 130 n°73/4
	C 131-132 n°74/3	C 137-138 n°78/7	C 144-145 n°85/4
	C 165 n°107/3	C 182 n°123/5	C 186-187 n°126/7
	C 204-205 n°137/5	C 209 n°144/4	C 256 n°178
	C 295 n°214/3	C 333-334 n°243/8	
Monseigneur (a Henri IV)		C 346 n°253/4	C 349-350 n°255/8
	C 351-353 n°256/6	C 358-359 n°260/5	C 359-360 n°261/2
	C 362-363 n°263/3	C 363-364 n°264/4	C 366 n°266/3
	C 366-367 n°267/3	C 367-368 n°268/4	C 368 n°269
	C 371 n°272/2	C 372-373 n°273/5	C 373-374 n°274/5
	C 375 n°275/2	C 378-379 n°278/3	C 382-383 n°282/2
	C 385-386 n°285/4	C 386 n°286/2	C 390 n°290/2
	C 395 n°293	C 402 n°298	C 403 n°300
	C 408 n°302/2	C 419 n°309/2	C 435 n°321
	C 437 n°322	C 445 n°328	C 446-447 n°329/3
	C 449 n°333	C 452 n°335	C 453 n°336
	C 453-455 n°337/2	C 455-457 n°338/3	C 459-460 n°341/3
	C 463-464 n°343/2	C 469-471 n°346/3	C 472-473 n°347/3
	C 474-476 n°348/2	C 480 n°351/3	C 481 n°352/2
	C 486 n°357	C 489 n°359/3	C 492-493 n°363/2
	C 495-496 n°366/2	C 496-497 n°367/3	C 498 n°368/2
	C 499-500 n°369/3	C 500 n°370	C 502 n°371/2
	C 502 n°372	C 503 n°373	C 504 n°374/2
	C 505 n°375/2	C 506-507 n°376/2	C 507 n°377
	C 508-509 n°379/2	C 511 n°383	C 512 n°384/6
	C 513 n°385	C 513-516 n°386/2	C 518-519 n°389
	C 520 n°391	C 521 n°392/2	C 524-525 n°394/2
	C 525-526 n°395/2	C 527-528 n°396/2	C 528 n°397/2
	C 529-530 n°398/3	C 530-531 n°399/2	C 534 n°401/2
	C 534-535 n°403/2	C 535 n°404/2	C 536 n°405/2
	C 537-538 n°406/2	C 538 n°407	C 540 n°408/2
	C 541 n°409/2	C 542 n°410	C 546 n°414/2

A.2 continué

	C 547 n°415/2	C 548-549 n°417/2	C 550-551 n°419/2
	C 551-552 n°420/2	C 554-555 n°422/3	C 555-556 n°423/4
	C 557 n°424/3	C 558-559 n°426/2	C 559-560 n°427/3
	C 561 n°428/2	C 561-562 n°429/3	C 562-563 n°430/2
	C 563-564 n°431/2	C 564-565 n°433/3	C 570 n°438/2
	C 571 n°439	C 572-573 n°441/3	C 573-574 n°442/3
	C 575 n°444/3	C 578-579 n°447/3	C 579-582 n°448/2
	C 582 n°449/2	C 583 n°450/2	C 584 n°45112
	C 584-586 n°452/2	C 586-587 n°453/2	
Monsieur (a Henri de Bourbon)		C 172-173 n°114/3	C 213 n°149
	C 216-217 n°150/2	C 219 n°153	C 220-221 n°154/3
	C 222-225 n°156/9	C 225 n°157/3	C 230 n°160
	C 237-238 n°166/5	C 255 n°176/5	C 285 n°202/3
	C 289-290 n°207/3	C 310 n°223/3	C 312 n°226/3
	C 313-314 n°228/4	C 341-343 n°251/5	
Monsieur (a Jacques de la Fin)		C 610-611 n°465/2	
mon cousin/ma cousine (aux destinataires divers)			C 237 n°165
	C 241 n°169	C 257 n°179	C 259 n°181
	C 261 n°184	C 265 n°185	C 268 n°187
	C 275 n°191	C 278 n°195/2	C 279 n°196
	C 282 n°199	C 290 n°208	C 291 n°210
	C 293 n°212	C 296 n°216	C 297-298 n°21712
	C 306 n°219	C 308 n°221/2	C 309 n°222
	C 310-311 n°224/2	C 311 n°225	C 314 n°230
	C 316 n°231	C 317-318 n°232/2	C 318 n°233
	C 319-320 n°234/3	C 337 n°247/2	C 348 n°254
	C 377 n°277	C 380 n°280	C 384 n°284
	C 389 n°289	C 410 n°304	C 412 n°305
	C 412 n°306	C 422 n°312	C 427 n°316
	C 429 n°318	C 433-434 n°320/2	C 442 n°326
	C 478 n°350	C 481-482 n°353/2	C 483 n°354
	C 484 n°355	C 485 n°356	C 494 n°365
	C 596 n°459	C 597 n°460	C 603-604 n°462/3
	C 609 n°463/2	C 610 n°464	C 612 n°468
Monsieur mon cousin (a Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane)			
	C 334-335 n°244/2	C 335-336 n°245/2	
Monsieur mon cousin (a Charles I, duc de Nevers)			C 591 n°455
	C 592 n°456	C 598 n°461	
Monseigneur mon cousin (a Ferdinand de Médicis, grand duc de Toscane)			
	C 334 n°244		
un si honnête homme (a Brantôme)		M 69	
un cavalier d'honneur, vrai Français, né d'illustre Maison (a Brantôme)			
	M 72		
du roi votre seigneur mon mari		C 67 n°6	

A.2 continué

ma Sibile (Siblie/Siblile)	C 83 n°26/2	C 83 n°27
	C 88 n°32	C 95 n°38
	C 98-99 n°40/2	C 101 n°43
	C 102 n°44	C 113 n°53
	C 116 n°57	C 123 n°66
	C 125 n°68/2	C 133 n°76/2
	C 154-155 n°94/2	C 181 n°122/2
	C 208 n°143/3	
bonne mere (a Catherine de Médicis)	C 161 n°100	
Monsieur mon frère (a François d'Alençon)	C 178 n°118/3	
Monsieur mon frere (a Phillippe II d'Espagne)		C 328-332 n°242
choisi comme pour pere (a Guy du Faur, seigneur de Pibrac)		C 190 n°127
mon frere (Charles-Emmanuel I, duc de Savoie)		C 201 n°135
ennemi (a Champvallon)	C 227 n°159/2	
votre sexe (a Champvallon)	C 227 n°159	
l'ouvrier (a Champvallon)	C 232 n°162	
leurs enfants (a Champvallon)	C 236 n°164	
leur juge et le mien (a Champvallon)	C 253 n°175	
Sire (a Henri III)	C 288 n°205/3	
roi chretien (a Henri III)	C 288 n°205	
mon roi (a Henri III)	C 288 n°205	
si grant et si parfait roi (a Henri IV)	C 372 n°273	
comme ma soeur (a Gabrielle d'Estrées, marquise de Monceaux)		C 397 n°294
son malade (a Jacques de la Fin)	C 408 n°303	
ma soeur (a Diane de Valois, duchesse d'Angoulême)		C 414-417 n°307/5
	C 419-420 n°310/3	
votre Egiptien (un récit de voyage du baron de Fourquevaux)		C 432 n°319
d'un roi si parfait et si valeureux (Henri IV)	C 436 n°321	
office de frère (Henri IV)	C 437 n°322	
vous mestes et pere et frere et roi (Henri IV)	C 446 n°329	
pour pere (Pomponne de Bellièvre)	C 452 n°334	
cherie et honorée comme fis et comme frere (Henri IV)		C 474 n°348
dun roi puissant et juste (Henri IV)	C 476 n°348	
esperer dun roi et non dun tiran (Henri IV)	C 476 n°348	
un serviteur (Maximilien de Bethune par rapport a Henri IV)		C 483 n°354
Très saint pere (au Pape Paul V)	C 588 n°454	
votre sainteté (au Pape Paul V)	C 588-590 n°454/7	
mon propre frere (Charles I, duc de Nevers)	C 599 n°461	
Monsieur le President (M de Chouaine)	C 612 n°469	
ami(e)/amitié (aux personnes diverses)	C 65 n°3	C 65 n°4
	C 73 n°14	C 77 n°18
	C 90 n°33	C 157 n°96
	C 169 n°111	C 190 n°127
	C 192 n°127	C 222 n°155
	C 254 n°175	C 265 n°185
	C 261 n°183	

A.2 continué

C 268 n°187	C 284 n°201	C 289 n°206
C 308 n°221/2	C 310 n°224	C 313 n°227
C 317 n°231	C 338 n°248/2	C 339 n°249
C 342 n°251	C 344 n°252	C 350 n°255
C 353 n°257	C 363 n°263	C 365 n°265
C 370 n°270	C 373 n°273	C 375 n°276
C 377 n°277	C 380 n°280	C 384 n°284
C 387-388 n°287/2	C 389 n°289	C 391 n°291/2
C 396-397 n°294/3	C 406 n°301/2	C 408-409 n°303/2
C 417 n°307	C 424 n°313/2	C 426 n°314
C 428 n°317	C 439-440 n°323/2	C 442 n°326
C 442-445 n°327/2	C 448 n°331	C 452 n°334
C 462 n°342	C 478 n°349	C 478 n°350/4
C 482 n°353	C 488 n°358	C 492 n°362
C 501 n°370	C 522 n°393	C 532 n°401
C 558 n°425	C 575 n°445	C 581 n°448
C 612 n°468	C 613 n°469	

Bibliques ou religieuses :

<u>Réferent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
que le ciel veuille accompagner d'aussi heureuse et longue durke (la vie de Champvallon)			
	C 183 n°124		
comme Saint Elme aux mariniers (la duchesse d'Uzès)			C 208 n°143
vosre âme (Champvallon)	C 228 n°159		C 247 n°172
	C 250 n°173		
vosre divine présence (Champvallon)	C 233 n°162		C 236 n°164
	C 249 n°173		
la sentence de Saint Paul (Champvallon)	C 233 n°162		
ciel de vos perfections (Champvallon)	C 234 n°163		
l'ange destine pour assister mon âme (Champvallon)			C 235 n°164
comme Dieu (Champvallon)	C 236 n°164		
nos âmes unies (Champvallon)	C 240 n°167		
un herktique (Champvallon)	C 244 n°170		
mon bel ange (Champvallon)	C 250 n°173		
vosre belle âme (Henri IV)	C 437 n°322		
Dieu comme vosre roi (Henri IV)	C 438 n°322		
belles et doctes ames comme la vosre (Fourquevaux)			C 444 n°327
si Saint Jeraume consant... (Marguerite de Chaumeil)			C 522 n°393
vosre saintete (Pape Paul V)	C 588 n°454		
vosre ame (Charles I, duc de Nevers)	C 592 n°455		
vosre vertu et saintete (François d'Escoubleu, Cardinal de Sourdis)	C 612 n°468		

A.2 continué

Mythologiques :

Referent	Source et page(s)	Source et page(s)	Source et page(s)
beaux rayons d' Apollon (Champvallou)		C 168 n°110	
divin être (Champvallou)		C 174 n°115	
son beau Narcisse (Champvallou)		C 174 n°115	
car le fil n'en est aux mains d' Atropos : il est aux vôtres belles (Champvallou)			
	C 175 n°115	C 233 n°162	
Prométhée (Champvallou)		C 222 n°115	
Tereis (Champvallou)		C 226 n°158	
l'unique Phebus (Champvallou)		C 234 n°163	
l'Amour (Champvallou)		C 236 n°164	C 236 n°164
Qui vous verra reconnaitra soudain cette celeste majestk, que Mercure ne put deguiser a l'envieuse Aglore. Et s'il voulait se montrer Venus et Amour tout ensemble,.. (Champvallou)			
	C 236 n°164		
comme Achille (Champvallou)		C 243 n°170	
perdrait sans doute son immortalité si son frère second, Castor, ne lui faisait part de la sienne (Champvallou)		C 244 n°170	
vos beaux yeux, que bien qu'ils me soient les gémeaux salutaires des mariniers (Champvallou)			
	C 249 n°173		
cet oiseau emplumé d'ailes de cire...doivent de la chute d'Icare appréhender l'honorable malheur (Champvallou)			
		C 253 n°175	
cet empire immortellement acquis et un saint temple.. (Champvallou)			
	C 253 n°175		
la Fortune (Henri de la Tour, duc de Bouillon)			C 348 n°254
l'imitation des dieux (Henri IV)		C 435 n°321	
Saturne (Fourquevaux)		C 445 n°327	
la Fortune (Henri IV)	C 481 n°352		
dun androgine parfait (M de Chaumeil)		C 524 n°393	
les dieux qui nesrent point (Charles I, duc de Nevers)			C 592 n°455

Nature :

Referent	Source et page(s)	Source et page(s)	Source et page(s)
la Nature	DDS 269-273/4		
huile a son feu (Champvallou)		C 167 n°110	
mon (beau) tout (Champvallou)		C 167 n°110/2	C 231-232 n°161
	C 247 n°171	C 248 n°172	C 249 n°173
	C 252 n°174	C 253 n°175	
mon beau cœur (Champvallou)		C 167 n°110	C 174 n°155/2
	C 183 n°124	C 231 n°161	C 232 n°162
	C 234 n°163/2	C 235-236 n°164/2	C 239 n°167
	C 243 n°170	C 245 n°171	C 247 n°172
	C 248 n°173	C 251 n°174	
seul et parfaite beaute (Champvallou)		C 167 n°110	C 253 n°175
des rayons de soleil (Champvallou)		C 221 n°155	
le feu a besoin d'aliment (Champvallou)		C 221 n°155	

A.2 continué

a l'eau (...vous me versâtes dessus moi) (Champvallon)		C 228 n°159
soleil (Champvallon)	C 232 n°161	C 240 n°167
	C 253 n°175	C 245 n°170
beau miracle de la nature (Champvallon)	C 232 n°161	
creatures si indignes et si imparfaites (contraires a Champvallon)		C 234 n°163
mon amour (Champvallon)	C 236 n°164	
ma seule vie (Champvallon)	C 236 n°164	C 247 n°171
	C 252 n°174	C 254 n°175
beaux yeux (Champvallon)	C 245 n°170	C 249 n°173
	C 252 n°174	C 254 n°175
vosre belle bouche (Champvallon)	C 246 n°171	C 250 n°173
vosre belle vue = le soleil aux printanieres fleurs (Champvallon)		C 252 n°174
ces beaux cheveux, mes chers et doux liens (Champvallon)		C 254 n°175
le fruit que la vérité de vos bons avis (inconnu)		C 320 n°235
vos ailes (Philippe de Mornay, seigneur du Plessis-Marly)		C 392 n°291
vos belles perfections...vos vertus et vos beautés (Marguerite de Chaumeil, baronne de Fourquevaux)	C 427 n°315	
Intelijans qui non seulement comprene[n]t la nature, le monuemans et les infleuanses des cieus...secrutateurs des misteres divins (Fourquevaux)		C 444 n°327
an tout animal ou animant, quelque baume naturel qui rejoigne les parties des unies (Marguerite de Chaumeil)	C 522 n°393	
vosre beau mesrite (Marguerite de Chaumeil)		C 523 n°393
vostre mauvais naturel (M de Vernet)	C 594 n°457	
escleres dun mesme souleil (Jacques de la Fin)		C 610n°465

Historiques et autres :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
le peintre (pere Loryot)		DDS 269	
Du Bellay	M 70		
vous (Brantôme)	M 90/2, 91, 108, 113		
cause de toutes mes bonnes fortunes (duchesse d'Uzès)			C 84 n°27
l'infidelite (Champvallon)		C 226 n°158	
l'Aimé (Champvallon)		C 234 n°163	
sa mere (Champvallon)		C 235 n°163	
les décrivant esclaves de l'amour (Champvallon)			C 253 n°175
des bons et sages comme vous (Pomponne de Bellikvre)			C 274 n°190
vous mon seul confort (Henri III)		C 288 n°205	
mon protecteur aupres du roi (Philippe de Mornay)			C 392 n°291
vosre bel esprit (Philippe de Mornay)		C 392 n°291	
vosre bel esprit (Charles II de Cosse)		C 597 n°460	
vosre bel esprit (François, cardinal de Sourdis)			C 603 n°462
vos belles qualités (Philippe de Mornay)		C 392 n°291	
comme Cesar (Fourquevaux)		C 439 n°323	
comme Cesar (Henri IV)		C 512 n°384	
Paris nest point Paris, privé (de Henri IV et de Marie de Médicis)			C 519 n°389

Tableau A.3 : Références au moi

Sociales :			
<u>Référent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
mon sexe	DDS 269	M 69	C 463 n°343
la femme	DDS 269-273/16 C 587 n°453		C 224 n°156
m ke de Dieu	DDS 272		
Henri de Bourbon	MJ 239-250		
l'enfant/le fils	MJ 239		
frère	MJ 242		
serviteur/servante	MJ 243 C 171 n°113 C 295 n°214 C 358 n°260 C 504 n°374 C 519 n°389 C 546 n°414 C 555 n°423 C 571 n°439 C 582 n°449 C 586 n°452	MJ 246 C 186 n°126 C 326 n°240 C 498 n°368/3 C 510 n°381 C 538 n°406 C 552 n°420 C 561 n°428/2 C 573-574 n°442 C 584 n°451 C 587 n°453	MJ 250 C 288 n°205 C 346 n°253 C 502 n°371 C 515 n°386/2 C 541 n°409 C 554 n°410 C 564 n°432 C 575 n°444 C 585 n°452/2 M 83
une femme (dans le sens d'une mariée)	MJ 243 C 415 n°307		C 224 n°156
prisonnier(-e-s)	MJ 249	C 250 n°173	
filie	MJ 241	M 113	C 256 n°177
soeur	M 81	M 115	C 287 n°204
catholique	M 89	M 90	
filie(s) de France	M 91	C 67 n°7	
otage	M 132		
princesse	M 148	C 224 n°156	
dame	M 148		
les rois a qui j'appartenais/dont je suis sortie	M 168 C 474 n°348		C 324 n°239
mère	M 211	C 236 n°164	
parente	M 168 C 609 n°463	C 64 n°2 C 139 n°79	C 69 n°9
criminel (qu'elle mérite plus que cela)		C 183 n°124	
ennemie	C 226 n°158	C 594 n°457	
plus saintement que nul ermite		C 233 n°162	
creatures si indignes et se imparfaites		C 234 n°163	
choses si viles et miserables		C 234 n°163	
une reine(de Navarre)	C 241 n°168	C 460 n°341	C 461 n°342
l'amoureux	C 250 n°173		
le miserable	C 250 n°173		
des esclaves	C 307 n°220		

A.3 continué

comme un medecin	C 408 n°303		
comme fit Madame Jeanne de France duchesse de Valois	C 461 n°342	C 460 n°341	
amitié/ami(e) (aux personnes diverses)		M 76	M 81
	M 87	M 101	M 103
	M 117	M 122	M 131
	M 148/2	M 153/2	M 168/3
	M 180	M 203	M 211
	C 80 n°22	C 95 n°38	C 100 n°42
	C 103-104 n°45/2	C 123 n°65	C 132 n°75
	C 139 n°79	C 182 n°122	C 186 n°126
	C 202 n°135	C 262 n°184	C 282 n°199
	C 284 n°201	C 291 n°210	C 297 n°216
	C 290 n°209	C 309 n°222	C 310 n°224
	C 311 n°225	C 313 n°227	C 337 n°246
	C 370 n°270	C 377 n°277	C 379 n°279/3
	C 380 n°280	C 388 n°288	C 387-388 n°287/3
	C 394 n°292/2	C 395 n°293	C 399 n°295
	C 401 n°297	C 402 n°299	C 408-409 n°303/2
	C 412 n°305	C 422 n°311	C 424-425 n°313/2
	C 427 n°315	C 428 n°317	C 429 n°318
	C 439 n°323	C 441 n°325/2	C 447 n°330
	C 451 n°334	C 468 n°344	C 479 n°350
	C 493 n°364	C 526-517 n°387	C 518 n°388
	C 593 n°456	C 598-599 n°461/2	C 609 n°463
	C 612 n°467		

Bibliques ou religieuses:

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
comme Moïse a Dieu	M 82		
la Providence divine/éternelle		M 133	C 249 n°173
son Crdateur	M 133	C 69 n°9	
une echelle de laquelle Dieu est le dernier et le plus haut dchelon qui part de Dieu, [et] retourne a Dieu même, principe et fin de toutes choses	M 133		M 133
pour refetter le Mal et chercher le Bien		M 134	
le ciel	M 150	C 226 n°159	C 227 n°159
	C 227 n°159	C 295 n°214	C 382 n°282
	C 424 n°313/2	C 483 n°354	C 612 n°468
comme saint Pierre, « Faisons ici nos tabernacles »			M 172
mon âme	M 190	C 167 n°110	C 174 n°115
	C 183 n°124/2	C 221 n°155	C 227 n°159
	C 231 n°161/2	C 240 n°167	C 249 n°173
	C 396 n°293	C 436 n°321/2	
Sa divine Magesté	M 191	C 438 n°322	

A.3 continué

notre Seigneur/seigneur	C 70 n° 10	C 288 n°205
ces saints Peres	C 174 n°115	
la plus immortelle partie de moi: nos belles et saintes amours		C 184 n°124
les saints	C 232-233 n°162	
mon enfer paradis	C 234 n°163	
un eternal destin	C 240 n°167	
cette divine et non vulgaire passion		C 246 n°171
saints sacrifices d'amour		C 248 n°173
martyre	M 75	C 254 n°175
je ne me voie hors de ce purgatoire.. .ne sachant si vous me mesteres an paradis ou an enfer	C 277 n°193	
Jespere que je trouvesré autant de secours an Dieu que jesprouve de malise aux hommes	C 280 n°196	
les doctes Esbreux	C 430 n°3 19	
ce bon ange	C 430 n°3 19	
mon superieur	C 474 n°348	
rnon pelerinage	C 502 n°371	
la divinite	C 535 n°404	
sa divine/toute puissante bonté		C 588 n°454/2
me ressouvenant du voeu de Jacob que j'avais lu dans la Bible.. .je vouai a Dieu le même voeu que Jacob lui fit	C 588 n°454	
sa divine clémence	C 589 n°454	
son saint esprit	C 603 n°462	

Mythologiques :

Referent	Source et page(s)	Source et page(s)	Source et page(s)
Thémistocle	M 69		
la Fortune	M 70	M 84/2	M 133
	M 156	M 181	M 200
	M 208	C 167 n°110	C 185 n°125
	C 231 n°161	C 305 n°2 18	C 307 n°220
	C 333 n°243	C 338 n°248	C 365 n°265
	C 384 n°284	C 412 n°305	C 440 n°324
	C 444 n°327	C 446 n°329	
l'enfance de Themistocle et d' Alexandre comme Burrus fit a Neron		M 73	
cette Romaine	M 101	M 87	
Félicité	M 199		
mon infortune	C 167 n°110	C 324 n°239	
l'Amour	C 173 n°115/2	C 231 n°161	
L'Écho	C 174 n°115		
O Dieux !	C 226 n°159	C 228 n° 159	C 231 n°161
	C 239 n°167		
si Jupiter en a haï sa soeur [Junon]		C 239 n°167	C 430 n°319
Junon	C 239 n°167		

A.3 continué

Venus a souvent par Junon en la plupart de ses desseins été contrariee

C 248-249 n°173

Enee enfin arriva au port assure, guide de Venus favorable

C 248-249 n°173

La déité qui ma cause ce bien

C 493 n°364

ses Meuses

C 523 n°393

dun androgine tres parfait

C 524 n°393

Natures :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
la Nature	M 70 C 446 n°329	M 73	C 365 n°265
les petits ours, en masse lourde et difforme, pour y recevoir sa formation	M 72		
un chaos	M 72	C 249 n°173	
les géographes...disent au-dela, ce ne sont que deserts ablonneux, terres inhabitées, et mers non naviguees	M73		
la façon des plantes et des animaux		M 73	
aux fruits	M 214		
un esprit	C 183 n°115	C 235 n°164	C 249 n°173
la chaleur qu'eprouve la terre au solstice d'été...des rayons de soleil	C 221-222 n°155		
Le feu a besoin d'aliment, et le feu, absente la chaleur, bientôt perd sa force.	C 221 n°155	C 231 n°161	
les flammes	C 228 n°159	C 231 n°161	
d'eau sur ma flamme	C 231 n°161		
les flots de la mer contre le rocher immuable	C 231 n°161		
les corps celestes	C 235 n°164		
le lustre de ma beauté	C 249 n°173		
la mort ne me refuse son secours		C 250 n°173	
le soleil aux printanières fleurs		C 252 n°174	
votre creature	C 256 n°177	C 372 n°273	C 446 n°329
	C 463 n°343	C 470 n°346	C 475 n°348
	C 489 n°359	C 497 n°367	C 529 n°398
	C 548 n°417	C 556 n°423	C 563 n°431
an tout animal ou animant, quelque baume naturel qui rejoigne les parties des unies	C 522 n°393		
pour me retirer du tombeau		C 548 n°417	
une personne morte	C 595 n°458		
nous sommes resolut escleres dun mesme souleil			C 610 n°465

A.3 continué

Historiques et autres :

<u>Referent</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>	<u>Source et page(s)</u>
le cordonnier	DDS 269		
rude et grossier langage		DDS 273	
victime de méchanceté		MJ 239	
vice aux femmes	M 69		
portrait, l'ornement du tableau surpasse de beaucoup l'excellence de la figure que vous en avez voulu rendre le sujet	M 70		
la vieille Madame de Randan		M 70	
Rome	M 70/4		
la destruction de Troie, la grandeur d'Athènes, et de telles puissantes villes lorsqu'elles florissaient	M 70		
d'Histoire	M 72		
comme hommes régis et gouvernés par la Raison			M 73
la resistance (a l'hérésie de la Cour)		M 74	
l'innocence	MJ 239	M 85	
les ouvertures du bataillon macédonien		M 213	
je nan suis ingrate	C 71 n°12		
amoureux	C 173 n°115		
les Gaulois entrant a Rome, voyant les senateurs avec leurs barbes vénérables et leur robe de pourpre !	C 196-197 n°130		
Ma douleur, ...ôtent le moyen a ma plume d'exprimer			C 226-227 n°159
hôtesse perpétuelle de l'amour et de la fidélité			C 232 n°161
cette ancienne théorique		C 233 n°162	
l'écriture	C 234 n°163		
Non que je sois pour cela de l'opinion de Platon			C 234 n°163
l'Amant	C 234 n°163		
l'enfant	C 235 n°163		
un si fâcheux mot	C 240 n°167		
-Cette lettre s'agit de l'amour néoplatonicien. Voir note n°5.-			C 242-245 n°170
-Cette lettre est inspiree de Leon Hebreu. Voir note n°1, p.246.-			C 245-247 n°171
Je ne suis plus a moi.	C 253 n°175/2	C 251 n°174	
une misérable	C 266 n°186	C 280 n°196	

BIOGRAPHIE DE L'AUTEUR

Jenifer Branton-Desris est née le 14 juin 1973 à Batavia, New York. Elle a passé son enfance à Stafford, New York et elle a reçu son diplôme de lycée de LeRoy Central School en 1991. Elle a assisté à l'Université de Lock Haven en Pennsylvanie et elle a reçu des honneurs cum laude en 1996, lorsqu'elle a reçu son diplôme de Bachelors en deux matières : le français et les études internationales. Après avoir travaillé avec le Pearl S. Buck Foundation, Inc. (actuellement Pearl S. Buck International), Jenifer a déménagé avec son mari à Greenbush, Maine en août 1998 pour poursuivre une Maîtrise en français à l'Université du Maine à Orono.

Après la réussite du programme de Maîtrise, Jenifer a l'intention de travailler à temps partiel et de remplir les dossiers pour les programmes de doctorat à travers le pays. Elle a l'intention aussi de commencer un programme en automne de l'an 2002. Couramment, son mari Alan et elle attendent la naissance de leur premier enfant. Jenifer est en quête de la Maîtrise en français de l'Université du Maine en décembre 2001.

BIOGRAPHY OF THE AUTHOR

Jenifer Branton-Desris was born in Batavia, New York on June 14, 1973. She was raised in Stafford, New York and graduated from LeRoy Central School in 1991. She attended Lock Haven University of Pennsylvania and graduated cum laude in 1996 with a Bachelor's degree in both French and International Studies. After working with the Pearl S. Buck Foundation, Inc. (now Pearl S. Buck International), Jenifer moved with her husband to Greenbush, Maine in the fall of 1998 to pursue a Master of Arts degree in French at The University of Maine at Orono.

After receiving her degree Jenifer plans to work part-time while applying for doctoral programs throughout the country. She intends to enter a program in the fall of 2002. Currently, she and her husband Alan are expecting their first child. Jenifer is a candidate for the Master of Arts degree in French from The University of Maine in December 2001.